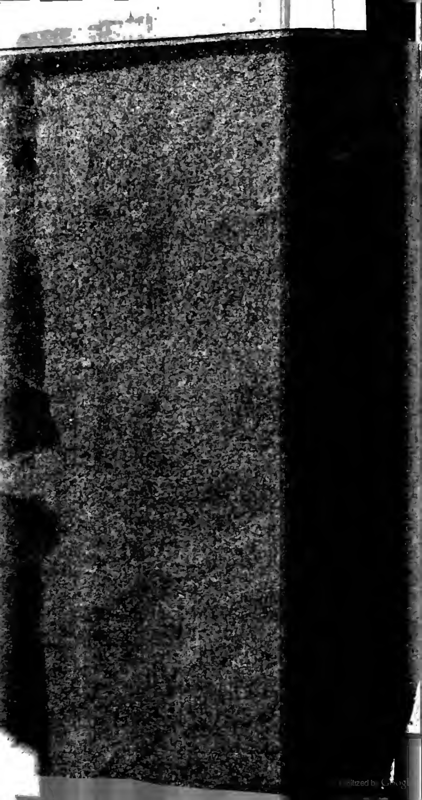
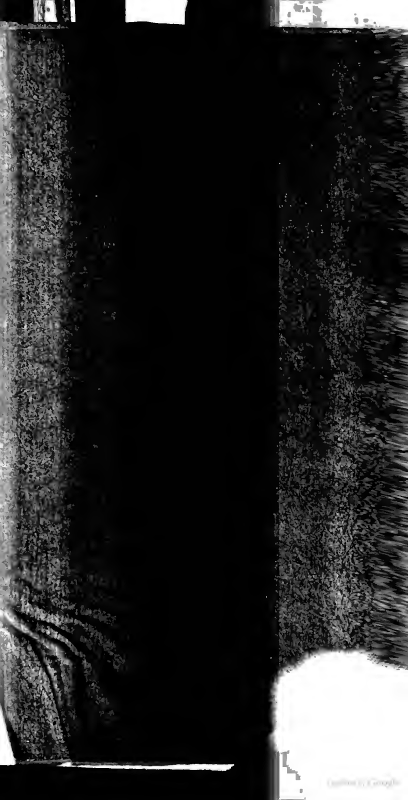
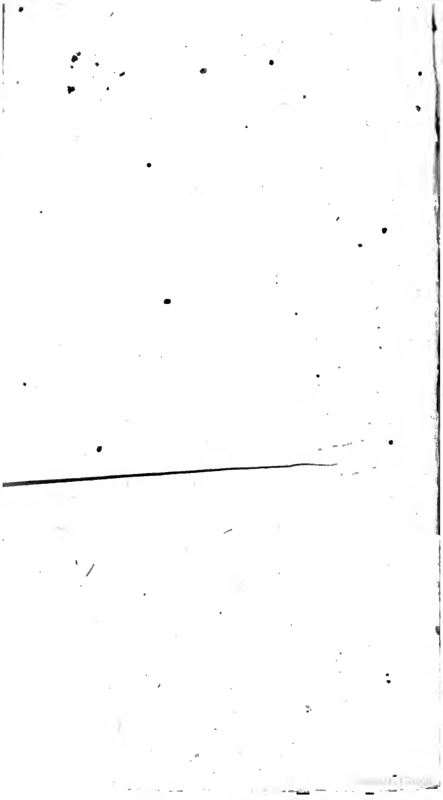







Palat. XXXII



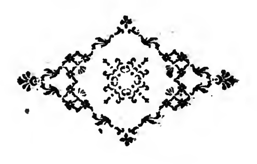
LES MILLE ET UNE FOLIES,

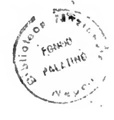
CONTES FRANÇOIS,

PAR M. N***.

Der Chevaliers François tel est le caractere.
Voltaire, Zaïre, acte 2, scène 3.

TOME SECOND.





A LONDRES;

AUX DÉPENS DE LA COMPAGNIE.

M. DCC. LXXXV.

TABLE

DES Hiſtoires & des Aventures contenues dans le ſecond Volume.

Fin de la Table du fecond Volume.

LES



LES MILLE ET UNE FOLIES, CONTES FRANÇOIS.

SUITE DE L'HISTOIRE *de Mademoiselle d'Urbin, & de l'amour extravagant du Géographe.*

CXXXVII^e FOLIE.

LE Géographe, au cri de la dévote, étoit bien vîte defcendu de la muraille. N'entendant plus de bruit, il regrimpe fur fon pofte, où il a tout le temps de faire des réflexions amoureufes. Il ne peut s'imaginer ce qui empêche fa belle de fe montrer à la fenêtre. Il accufe tour-à-tour

les Religieuses, les pensionnaires, & Mademoiselle d'Urbin elle-même. Il ne croit cependant pas que sa maîtresse soit capable de lui manquer de parole ; à chaque instant il espere la voir paroître. Afin de se désennuyer, & de tuer le temps, comme l'on dit, il s'amuseroit volontiers à considérer les étoiles, si le ciel n'étoit couvert de nuages. Il n'a d'autre parti à prendre que de s'occuper à faire des projets ; & son amour lui donne lieu de se repaître des plus belles chimeres. Notre Géographe attend en vain pendant plusieurs heures ; n'étant point accoutumé à se tenir sur ses quatre pieds, craignant d'ailleurs à tout moment de faire la culbute, le pauvre homme est roué, brisé. N'en pouvant plus, transi de froid, il gagne son lit, furieux contre Mademoiselle d'Urbin, & ne pouvant comprendre comment on manque de parole à un homme tel que lui.

CXXXVIII^e FOLIE.

Le lendemain il accable de reproches sa maîtresse. Mademoiselle d'Urbin a beau, pour l'appaiser, lui apprendre ce qui avoit troublé le rendez-vous; il continue de se plaindre & d'être en colere. La jeune personne en vient jusqu'à lui demander pardon; ses beaux yeux se remplissent de larmes; elle tremble des menaces que son illustre amant lui fait de l'abandonner. Monsieur le Géographe, las de gronder, s'appaise enfin, mais promet qu'une autre fois il n'aura pas tant de complaisance.

CXXXIX^e FOLIE.

La vieille dévote conçoit une vive amitié pour Mademoiselle d'Urbin: depuis qu'elle s'est réfugiée dans sa chambre, elle ne la quitte plus, la suit par-tout. La fille du Baron, excédée de ses prévenances, est contrainte de les souffrir; & ne sçachant comment se défaire d'une amie

auſſi incommode, il lui faut être toujours avec elle. Ce qui la fâche davantage, c'eſt qu'elle ſe voit une nouvelle ſurveillante de ſes actions, & qu'il lui ſera plus difficile d'entretenir ſon cher Géographe dans le parloir. La dévote Janſéniſte comble de careſſes Mademoiſelle d'Urbin, parce qu'elle ſe flatte d'en faire une proſélyte.

CXL[e] FOLIE.

Mademoiſelle d'Urbin diſſimule l'ennui qu'elle éprouve auprès de la dévote : elle feint de répondre à ſon amitié, afin de gagner ſa confiance. Quand elle s'apperçoit que la bonne-femme ajoute foi à tous ſes diſcours, elle lui inſinue tout doucement qu'elle ne doit pas regarder la nuit à ſa fenêtre, dans la crainte d'être trop épouvantée ſi elle venoit à appercevoir encore le malin eſprit. Afin de la perſuader davantage en l'effrayant, elle vient la trouver le ſoir, affectant d'être ſaiſie de frayeur. Elle lui dit qu'ayant eu le malheur de

jeter les yeux contre sa croisée, elle étoit sûre d'avoir vu le diable, qui lui avoit causé la plus grande épouvante. La bonne-femme promet de ne jamais regarder à la fenêtre, quelque bruit qu'on puisse entendre.

CXLIe FOLIE.

La fille du Baron, n'appréhendant plus que la dévote trouble les rendez-vous qu'elle donnera au Géographe, écrit à son amant de se trouver sur la muraille la nuit suivante. Il s'y rend, persuadé que rien ne troublera son bonheur, se repaissant encore des plus agréables chimeres. Il se représente la félicité dont il va jouir en peignant tout son amour à sa tendre écoliere, & en apprenant de la bouche même de sa maîtresse tout ce qu'elle ressent pour lui. Mademoiselle d'Urbin se repaît aussi d'espérance.

CXLIIe. FOLIE.

Voilà notre Géographe grimpé de nouveau sur la muraille, assez mal

à son aise, & se flattant que sa belle ne tardera pas à faire entendre à ses oreilles les doux sons de sa voix. L'envie lui prend de s'approcher davantage des fenêtres de sa bien-aimée. En marchant avec un peu moins d'adresse qu'un chat sur une gouttiere, il fait rouler une grosse pierre, qui tombe dans la rue avec un grand fracas. Le malheur veut encore que la dévote ne soit point couchée : ayant eu besoin d'eau bouillante, elle en versoit dans un vase, quand elle entendit le fracas que la pierre fit en tombant, qui lui parut un bruit pareil au tonnerre. Dans sa frayeur, elle s'imagine que tout l'enfer va l'attaquer : elle se sent pourtant assez de courage pour recourir à son pot d'eau-bénite; mais troublée, hors d'elle-même, elle prend le vase où est l'eau bouillante, qui ressembloit d'ailleurs assez à l'autre, & renverse tout ce qu'il contenoit sur le corps du maître de géographie, si prestement qu'il n'en perd point une seule goutte.

CXLIII^e FOLIE.

L'infortuné Géographe ſe ſentant ſi cruellement échaudé, pouſſe un cri horrible, &, perdant l'équilibre, fait la culbute dans la rue : il va tomber ſur un tas de plâtre, duquel s'éleve auſſi-tôt une épaiſſe pouſſiere. A peine ſe voit-il de pied ferme, que ſans faire attention à quelques meurtriſſures qu'il a gagnées dans ſa chute, il ſe met à courir de toutes ſes forces, redoutant une nouvelle aſperſion.

Mademoiſelle d'Urbin eſt bientôt inſtruite de la diſgrace que vient d'eſſuyer ſon amant. La vieille dévote réveille par ſes cris toute la maiſon. Elle raconte que le diable eſt venu pour la ſeconde fois ſur la muraille; qu'un coup de tonnerre avoit annoncé ſon arrivée; qu'ayant eu le courage d'ouvrir ſa fenêtre, & d'arroſer le malin eſprit d'eau-bénite, le diable s'étoit ſenti brûlé juſqu'aux os; qu'il avoit pouſſé des rugiſſemens affreux, & avoit diſparu tout-

à-coup, en laiſſant après lui une noire fumée. Les bonnes Religieuſes l'écoutent la bouche béante, en implorant le ſecours de tous les Saints du paradis : elles regagnent leurs couchettes, n'oſant tourner la tête derriere elles ; & le reſte de la nuit ne préſente que des fantômes à leur imagination, qui les empêchent de ſe livrer au ſommeil. Mademoiſelle d'Urbin auroit bien ri de leur frayeur, ſi elle n'avoit été inquiete de l'état de ſon amant. Pour achever de mettre le comble à ſa mauvaiſe humeur, elle eſt contrainte de partager ſon lit avec celle qui vient d'échauder ſon cher Géographe.

CXLIV[e] FOLIE.

Notre maître de géographie ne peut ſortir de pluſieurs jours. Couché dans ſon lit, il attend qu'il ſoit guéri de ſes contuſions & de ſes bleſſures. Le haſard conduit la vieille dévote auprès de chez lui ; elle le connoiſſoit pour l'avoir vu donner des leçons dans ſon couvent. La

démangeaiſon de babiller lui fait naître l'envie d'aller lui raconter ſon aventure avec le diable. Le Géographe ne peut apprendre ſans pâlir, que de l'eau-bénite lui cauſe d'auſſi vives douleurs. Il ſe hâte de congédier la dévote, qui lui dit en ſe retirant, que Mademoiſelle d'Urbin a bien ri de la brûlure du démon.

— Puis-je douter de ma perdition, s'écrie-t-il auſſi-tôt qu'il ſe voit ſeul! Ah, malheureux! quels péchés n'ai-je donc pas commis! Rien ne me diſtingue des mauvais anges, puiſque je ſuis ſenſible autant qu'eux à l'aſperſion.

CXLV^e FOLIE.

Ces idées le portent à renoncer au monde. Il eſpere mériter par ſa repentance le pardon de ſes fautes. Réſolu de ſe rendre Moine, il ne trouve rien de mieux que d'endoſſer l'habit de Capucin. Dans les tranſports de ſa dévotion, il court ſe renfermer dans ſa retraite, ſans prendre

congé de perſonne, ſans dire même adieu à ſa maîtreſſe.

Au bout de deux jours de recueillement, notre Géographe s'aviſe pourtant de ſonger que la politeſſe l'engage à marquer ſon projet de pénitence à Mademoiſelle d'Urbin. Il lui écrit une longue lettre, non moins ridicule que celle que j'ai rapportée, dans laquelle il lui marque, entre autres choſes, qu'il n'auroit point été ſi ſenſible à l'aſperſion, s'il n'étoit un grand pécheur. L'amour que vous m'avez inſpiré, continue-til, a ſans doute offenſé le Ciel. Afin de lui en demander pardon, je vais me faire Capucin.

CXLVI[e] FOLIE.

Mademoiſelle d'Urbin finiſſoit de lire cette lettre, quand la dévote entra chez elle en criant : Miracle ! — On vient de me rendre, dit-elle, mon pot d'eau-bénite, que j'avois prêté, il y a plus de quinze jours, à une de mes amies, dans un temps

d'orage : ainſi l'eau que j'ai répandue ſur le diable, n'étoit point bénite : mais vous concevez qu'elle l'a été par miracle, puiſque le malin eſprit a tant crié quand il l'a ſentie. Il eſt vrai qu'elle étoit bouillante : malgré cela elle n'auroit cauſé aucune douleur au démon, qui habite au milieu des feux & des flammes. Vous voyez que le Ciel a permis qu'il ſe ſoit fait un miracle en ma faveur.

CXLVII^e^. FOLIE.

La tendre fille du Baron écrit à ſon cher Géographe qu'il ne doit point s'effrayer de ſes brûlures ; que tout autre à ſa place auroit été échaudé comme lui. Le maître de géographie, inſtruit de la vérité, n'a plus envie de ſe rendre Capucin.

Il vient faire hommage à ſa maîtreſſe d'une liberté dont il ne veut jouir qu'afin de la lui ſacrifier. Mademoiſelle d'Urbin eſt ſi charmée de le voir auſſi tendre qu'autrefois, qu'elle conſent à lui accorder un baiſer au travers de la grille. Leurs

levres s'approchent, un doux frémissement s'empare de leurs ames, quand la dévote, curieuse de sçavoir ce qu'ils font ensemble, entre tout doucement dans le parloir. La bonne-femme frémit du péché qu'alloit commettre une jeune personne qu'elle regarde déja comme une Janséniste. Elle se jette entre les deux amans, traite le Géographe de suborneur, lui ordonne de se retirer, & de ne jamais approcher du couvent, ou bien qu'elle découvrira son peu de sagesse. Mademoiselle d'Urbin est au désespoir de n'avoir pas récompensé la tendresse & les souffrances du maître de géographie, par un doux baiser, premier gage de l'amour.

CXLVIII^e FOLIE.

La dévote n'épargne point Mademoiselle d'Urbin. Elle lui fait une longue mercuriale, & finit par lui dire que si elle n'étoit pas son amie, elle publieroit sa foiblesse dans tout le couvent; mais qu'elle sçaura se taire, à condition qu'on se compor-

tera mieux à l'avenir. Ces dernieres paroles font respirer la fille du Baron, qui conjure la dévote de se ressouvenir de ses promesses.

La vieille Janséniste se montre en effet un modele de discrétion. Elle garde son secret deux grandes heures ; encore ne lui échappe-t-il qu'en faveur de deux de ses intimes amies, qui jurent de ne le confier à personne, & ne l'apprennent ensuite qu'à quatre de leurs bonnes amies. A force de pousser la discrétion jusqu'au point de ne se conter que tout bas l'aventure de Mademoiselle d'Urbin, toutes les Religieuses en sont instruites. La fille du Baron est la seule à qui on ne révele pas le secret.

CXLIX^e FOLIE.

Le Géographe se flatte que la dévote aura ménagé la réputation de sa maîtresse : il se présente au couvent dans cette assurance. Mais comme il s'avance vers le parloir, une Touriere vient lui dire qu'il n'y a

point d'écoliere pour lui dans la maiſon; qu'ainſi il fera bien de ne s'y préſenter jamais, & qu'il eſt fort heureux d'en être quitte à ſi bon marché.

Le pauvre Géographe, confondu d'un pareil compliment, ſe retire ſans répliquer. Il ne peut ſe diſſimuler que l'amour ne lui eſt guere favorable, & lui a cauſé pluſieurs malheurs. Les rendez-vous lui ſont funeſtes ; il ſe voit chaſſé honteuſement d'un couvent néceſſaire à ſa fortune. Cependant il ne ſe rebute point, il continue de ſoupirer, quoique tout lui préſage qu'il ſera malheureux en amour. La conquête de Mademoiſelle d'Urbin flatte trop ſa vanité, pour qu'il puiſſe ſe réſoudre à y renoncer.

CL^e FOLIE.

Voilà donc nos deux amans ſéparés : ils ont perdu tous les moyens de ſe revoir. Le Géographe cherche en vain dans ſon eſprit quelque ſtratagême qui le rapproche un inſtant

de sa maîtresse. Soit défaut d'imagination, soit que les difficultés d'entretenir librement la fille du Baron présentent trop d'obstacles pour être surmontées, il n'invente rien de satisfaisant, se voit forcé de convenir qu'il ne lui reste que la constance. Mademoiselle d'Urbin se met aussi l'esprit à la torture, afin d'imaginer quelque ruse pour tromper les Religieuses, & pour parler à son amant. Comme elle étoit le plus occupée à méditer, à former des projets qui se détruisoient bientôt, la vieille dévote tombe malade, & va se loger à l'infirmerie. Débarrassée d'une aussi fâcheuse voisine, elle se persuade que les rendez-vous sur la muraille n'offrent plus de dangers; il lui est d'ailleurs impossible d'en donner d'autres. Elle écrit à son amant de se rendre au lieu qui lui a toujours été fatal, & qu'elle est sûre pour le coup qu'aucun incident ne troublera leur entretien.

CLI^e FOLIE.

Notre Géographe frémit en entendant parler encore de la funeste muraille : peu s'en faut qu'il ne refuse un rendez-vous qui lui paroît de mauvais augure, malgré tout son amour. Considérant pourtant que la dévote est éloignée, & qu'il n'y a plus lieu de craindre d'être pris pour le diable, il se soumet à suivre les ordres de sa belle. Il s'arme donc de courage, & s'avance, au milieu de la nuit, vers l'endroit indiqué. Chemin faisant, ses terreurs se renouvellent ; il tremble de tout son corps ; de noires idées viennent l'agiter. Il gagne cependant le pied de la muraille. A peine est-il arrivé, qu'une frayeur soudaine s'empare de ses sens : ses cheveux se dressent d'horreur ; il contemple quelques instans, immobile d'effroi, la muraille qu'il doit escalader. L'amour propre le pousse enfin à tenter la périlleuse aventure qui lui assure son illustre conquête. Il grimpe sur la terrible

muraille, mais avec lenteur, & en s'arrêtant à chaque pas.

CLII[e] FOLIE.

Parvenu vis-à-vis des fenêtres de sa maîtresse, il se préparoit à redescendre au plus vîte, saisi d'une terreur panique, lorsque la voix de celle qu'il aime vient le rassurer. Qu'il est doux de jouir d'un bonheur qu'on a long-temps désiré, & dont on craignoit d'être toujours privé! Nos amans goûtent enfin la douceur de se dire en liberté les choses les plus tendres, de se faire part de leurs sentimens mutuels, & de se jurer une ardeur éternelle. Amour, si les maux que tu causes déchirent les cœurs, tes moindres faveurs leur procurent des plaisirs infinis. Le Géographe & Mademoiselle d'Urbin se témoignoient avec sécurité toute leur ardeur; ils étoient fortement occupés à se répondre & à s'entendre : tout-à-coup le bruit tumultueux de plusieurs voix trouble le silence de la nuit; des cris furieux s'élevent dans

les airs; un cliquetis d'épées retentit au loin.

SUITE DE L'HISTOIRE

du Marquis d'Illois, & des folies de la Baronne Allemande.

CLIII[e] FOLIE.

Il eſt temps de revenir à Monſieur d'Illois : nous l'avons laiſſé fort étonné d'avoir fait des conquêtes en Allemagne ſans y avoir jamais été, & des conquêtes qui ſe louent de ſa complaiſance ſans qu'il les ait jamais vues, & dont les domeſtiques portent de ſuperbes livrées.

La lettre de la Baronne Allemande intrigue trop le Marquis pour qu'il néglige de ſe trouver à l'endroit où elle lui marque de ſe rendre, & d'où l'on doit le conduire aux pieds de cette belle inconnue. Il y court longtemps avant l'heure déſignée, comme s'il étoit sûr que ce ſoit lui qu'on

attend avec impatience. Il s'eſt enveloppé d'un gros manteau de drap qui lui cache la moitié du viſage, & ſon chapeau eſt enfoncé juſques ſur les yeux. Après avoir fait le pied de grue pendant une groſſe heure, il commençoit à s'impatienter, & à craindre que la Baronne n'ait connu ſon erreur : un grand garçon couvert des livrées de la Dame Allemande, vient le tirer d'inquiétude. — Suivez-moi, lui dit-il en ſe mettant à marcher devant lui. — M. d'Illois ſuit le laquais ſans reſſentir la moindre inquiétude ; il n'éprouve ſeulement que l'impatience de n'être pas encore arrivé : il ſe recommande tout bas à l'Amour, & le prie de lui être propice dans l'aventure qu'il va tenter. Tout en marchant, le domeſtique ſe retourne par intervalles pour lui adreſſer de petits mots à la dérobée. — Je ſuis charmé, Monſieur, de vous revoir, lui dit-il affectueuſement. J'ai toujours été dans vos intérêts. J'ai remis vos traits dès que je vous ai apperçu ſur ce théâtre où

vous jouez la comédie. — Le Marquis ſourit, répond par monoſyllabes, & s'impatiente de la démarche trop lente du diſcoureur.

CLIV^e FOLIE.

Il arrive enfin. On le fait entrer dans un hôtel magnifique. Il traverſe pluſieurs files d'appartemens ſuperbement meublés : ſon conducteur l'introduit dans une derniere piece, où il le prie d'attendre, & un inſtant après il lui ouvre une petite porte, le pouſſe dans un cabinet, & ferme la porte ſur lui. M. d'Illois ſe trouve au milieu d'un charmant boudoir, éclairé par un grand nombre de bougies, dont la lumiere eſt répétée à l'infini par vingt glaces diſpoſées avec art. Le Marquis auroit admiré ce lieu enchanté, s'il n'avoit vu la Baronne s'approcher de lui les bras ouverts. — Eh! voilà donc, s'écrie-t-elle en courant à ſa rencontre, mon aimable Comédien, mon ..... — Elle s'arrête tout court; la parole expire ſur ſes levres; elle s'apperçoit de ſa

méprise. Le Marquis lui dit d'un air galant, qu'il vient recevoir ses ordres; qu'il est trop heureux que sa bonne fortune lui procure la connoissance d'une aussi belle Dame. La Baronne prend son parti. Avouer qu'elle s'est trompée, ce seroit s'exposer à l'indiscrétion d'un François : elle feint donc prudemment que l'homme qu'elle voit est celui qu'elle désire. — Je vous ai vu si bien jouer, dit-elle au Marquis avec un peu d'émotion, que vos talens & votre physionomie m'ont donné de l'estime pour vous. — Le Marquis se jette à ses genoux, la remercie de son indulgence, lui apprend ce qu'il est, & se retire comblé de sa bonne fortune, ne regrettant point la peine qu'il a prise. La ressemblance de M. d'Illois avec le Comédien que la Baronne Allemande a connu autrefois, & duquel elle conserve encore un tendre souvenir; & l'art avec lequel le Marquis se tire des rôles de Crispin, sont les motifs qui engagent sans doute la Dame à le traiter

favorablement. Elle a lieu de ne point ſe repentir de ſa complaiſance, & d'être convaincue que tous les talens ne ſont point réunis dans ſon Acteur d'Allemagne.

CLV^e FOLIE.

La Baronne de Wiſtinckt paroît s'attacher au Marquis : elle lui donne des rendez-vous. M. d'Illois, perſuadé qu'elle l'aime, & qu'il lui a fait oublier ſon cher Comédien, ne ſçait comment lui témoigner ſa reconnoiſſance. Tout autre que lui ſeroit charmé de la conquête de la Baronne. C'eſt une très-belle femme. La difficulté qu'elle a de s'exprimer en françois, prête une grace ſinguliere à tout ce qu'elle dit.

Madame de Wiſtinckt fait chaque jour de nouvelles careſſes au Marquis. Tout-à-coup il croit s'appercevoir de quelque refroidiſſement. Quand il a la douleur de faire cette découverte, il y avoit pluſieurs mois qu'il ne paroiſſoit plus ſur la ſcene, parce que celui qui repréſentoit les

amoureux dans ſa ſociété, ſouffroit de terribles attaques de goutte. Les ſoins qu'il ſe donne pour ranimer l'amour languiſſant de la Baronne, ſont inutiles: elle reçoit, il eſt vrai, ſes careſſes comme autrefois, mais d'un air diſtrait, ſans trouble, ſans émotion. Dans le plus fort de ſon déſeſpoir, le Marquis eſt chargé d'un rôle de Criſpin. La Baronne le voit jouer, & après la repréſentation elle le chérit plus que jamais. Dans les tranſports de ſa tendreſſe, elle l'entraîne chez elle; & tout en le félicitant de la ſupériorité de ſon jeu, elle lui donne toutes les preuves d'amour qu'un amant puiſſe déſirer. Le Marquis croit ſa félicité aſſurée: mais quelques jours après, Madame de Wiſtinckt n'eſt plus la même: elle tombe dans ſa premiere froideur. Il rejoue ſon rôle de Criſpin, & les feux de ſa maîtreſſe ſe renouvellent avec force. Tant de caprices étonnent M. d'Illois, qui eſt long-temps à remarquer qu'on le chérit quand il joue la comédie, & qu'il devient

un objet indifférent à mesure que l'illusion de la scene se dissipe.

CLVI[e] FOLIE.

Cependant le Marquis se flatte qu'il conservera toujours sa conquête ; mais il ne tarde pas à connoître qu'il n'a point encore éprouvé tous les caprices de la Baronne.

Elle alloit souvent à l'opéra : ce spectacle lui plaît davantage que les autres, à cause de la beauté de ses ballets ; & soyez sûr qu'elle est moins frappée des talens des femmes que de celui des hommes. Elle s'avise un jour de faire plus d'attention que de coutume aux graces d'un célebre Danseur. L'estime qu'elle conçoit pour cet éleve de Terpsichore (qu'il me soit permis de me servir quelquefois de cette périphrase) la conduit insensiblement à l'amour. Il est dangereux pour les femmes de trouver trop de mérite aux beaux garçons qui paroissent sur la scene. Madame de Wistinckt montre bien dans cette occasion qu'elle est une femme sans

ſans préjugés. Elle ne ſe laiſſe point miner par ſa paſſion faute d'oſer la découvrir. Elle donne décemment un rendez-vous au Danſeur, & l'inſtruit de l'amour qu'elle a pour la danſe en général, & pour les beaux garçons en particulier.

CLVII^e FOLIE.

Madame la Baronne eſt auſſi contente de ſon cher Danſeur dans le tête-à-tête, que lorſqu'il ſe fait voir en public ſur le théâtre de l'opéra, ſoit qu'il ait en effet des talens ſupérieurs, ou qu'elle ait un grand penchant à l'inconſtance. Le Marquis lui devient indifférent ; & ce qui marque davantage ſon changement, c'eſt qu'elle ceſſe d'être émue en lui voyant jouer les Criſpins.

M. d'Illois ne ſçait à quoi attribuer des froideurs que rien ne peut diſſiper : il eſt bientôt inſtruit de ce qui les cauſe. Il va rendre un jour viſite à la Baronne ; les domeſtiques de cette Dame ont beaucoup de peine à le laiſſer pénétrer dans ſon appar-

tement. Il s'imagine que des affaires de la derniere conséquence occupent sa belle maîtresse, & se résout d'attendre dans une antichambre, qu'il puisse la voir sans indiscrétion. En se promenant tout doucement dans la piece où il s'est arrêté, marchant sur la pointe du pied, dans la crainte de détourner Madame de Wistinckt de ses sérieuses occupations, il croit l'entendre sauter dans sa chambre avec quelqu'un. Étonné que ce soit là ce qui l'empêche de recevoir ses visites, il pousse la porte, & la voit exécuter un pas de deux avec son Danseur. L'air décontenancé, la rougeur de la Baronne, l'embarras de l'éleve de Terpsichore, apprennent au Marquis confus qu'il a un rival.

CLVIII^e FOLIE.

Le Danseur se retire en battant un entrechat, & la Baronne se remet de son trouble. — Je ne vous cacherai point, dit-elle au Marquis, que j'ai un grand penchant pour les gens de théâtre, auquel il m'est impossible

de résister. Ce goût si vif vient apparemment de l'extrême sensibilité de mes organes. Les autres se contentent de rire & de pleurer au théâtre : l'illusion agit plus fortement sur moi ; je chéris les acteurs d'une piece, comme s'ils étoient réellement les personnages qu'ils représentent. Eh ! peut-on me blâmer d'idolâtrer les héros de la Grèce & de Rome ? Qu'il est flatteur de voir à ses pieds les grands hommes de l'antiquité ! Ce n'est, il est vrai, que leur image ; mais quand on ne peut jouir d'un bonheur réel, est-il défendu d'en chérir au moins l'apparence ? Un petit-maître me choque dans le monde, il m'enchante sur la scene. Il exprime si joliment ses défauts ! tant de regards sont fixés sur lui ! Les amoureux des comédies ont sur-tout des droits à mon cœur : ils sont ordinairement bien faits, bien spirituels : il me semble que toutes les femmes doivent avoir envie de s'entendre conter fleurettes par de jeunes gens qui peignent avec tant d'art leur tendresse, qui sont accou-

tumés à dire *je vous aime*, qui se voient toujours chéris des belles. Il n'y a pas jusqu'aux acteurs comiques qui ne me séduisent. Après avoir adoré tour-à-tour Agamemnon, Œdipe, César, Britannicus, Orosmane, Egisste, Léandre, Valere, j'ai été folle d'un Crispin. Je vous ai pris pour cet acteur charmant; la toile est tombée, mon cher Marquis, je ne vous aime plus. J'ai donc parcouru tous les différens caracteres, tant plaisans que comiques, qu'on voit agir sur la scene; & je suis attachée actuellement à un éleve de Terpsichore, léger & brillant. Il est tout simple qu'un Danseur succede dans mon cœur à tous les personnages représentés au théâtre. Ne voit-on pas les spectateurs d'une action dramatique s'amuser d'un ballet à la fin de la représentation ?

CLIX^e FOLIE.

Le Marquis écoutoit un aveu aussi singulier, sans avoir la force de témoigner sa surprise. Madame de Wis-

tinckt voyant qu'il garde toujours le ſilence, continue de ſe livrer à ſon enthouſiaſme. — Vous êtes peut-être tenté de me condamner, pourſuit-elle. Mais juſques à quand les hommes blâmeront-ils dans les femmes ce qu'ils ſe permettent chaque jour? Notre ſexe eſt-il donc ſi inférieur au leur, pour qu'il nous ſoit défendu de les imiter? Oſons ſecouer un joug que la tyrannie ou le préjugé nous impoſe. Pourquoi la plupart des hommes ſe ruinent-ils en faveur des jolies actrices & des filles d'opéra, tandis qu'ils veulent nous perſuader qu'il nous ſeroit honteux d'idolâtrer un fameux Comédien, un Chanteur renommé, ou un célebre Danſeur? Leur ſexe ſeroit-il au théâtre plus aviliſſant que le nôtre? Non; les avantages ſont égaux des deux côtés : je crois même qu'ils l'emportent dans cette occaſion : car enfin un acteur ne trouve pas tant de moyens de renoncer à la ſageſſe, qu'une actrice environnée de riches ſoupirans : & quand même il auroit une foule

de maîtreſſes, on veut que ſa réputation d'honnête homme n'en ſoit nullement flétrie. Les femmes telles que moi ſont donc raiſonnables de s'attacher à un Comédien : l'objet de leur amour, n'étant point déshonoré par ſa conduite, ne peut aucunement ternir leur gloire.

CLX^e FOLIE.

Madame de Wiſtinckt n'étoit pas prête à finir, ſi la volubilité de ſes paroles, qui ſe ſuccédoient encore trop lentement au gré de ſon enthouſiaſme, ne lui avoit cauſé une violente toux, qui l'oblige de terminer ſon diſcours. M. d'Illois l'écouta d'abord avec étonnement, & ſa ſurpriſe parut enſuite diminuer par degrés. Frappé des raiſons qu'elle vient de lui dire, il trouve que la Baronne penſe très-juſte, qu'elle doit ſe conduire en conſéquence de ſes idées, & qu'on ne peut être, ſans ridicule, d'un ſentiment oppoſé au ſien. Il y a toute apparence que le Marquis ne ſe laiſſe pas convain-

cre ſans peine, puiſqu'il aime encore la Baronne; mais la force de la vérité le ſubjugue malgré ſon amour. Comme il ſe pique d'être ſincere, il lui avoue qu'il n'a rien à lui répliquer, & qu'il approuve tout ce qu'il vient d'entendre, quelque douleur qu'il doive reſſentir de la perdre.

SUITE

des folies de la Baronne Allemande. Aventures de ſon cher Danſeur.

CLXIe FOLIE.

NOTRE Baronne Allemande, débarraſſée des importunités du Marquis, ſe propoſe d'avoir de fréquens tête-à-tête avec ſon cher Danſeur : un revers imprévu détruit ſes eſpérances. Le laquais affidé dont elle ſe ſert pour arranger ſes rendez-vous, a le malheur de déplaire à Monſieur le Baron, qui ſans écouter les prieres de ſa femme, le met un beau

matin à la porte. Madame de Wiſtinckt n'oſant plus ſe confier à aucun de ſes gens, cherche dans ſa tête quels moyens elle doit employer pour voir en ſecret le ſéduiſant *Pantomime.* Les expédiens ne ſe préſentant pas aſſez vîte à ſon gré, elle tranche le nœud gordien, elle ſe rend *incognito* chez ſon Danſeur.

CLXII^e FOLIE.

Je laiſſe à juger au lecteur de la vanité que dut reſſentir l'éleve de Terpſichore en recevant la viſite d'une Dame d'un ſi haut rang. Si cette extrême faveur ne l'engage point à redoubler de tendreſſe, s'il eſt poſſible, il eſt certain du moins qu'elle accroît de beaucoup ſon amour propre. La Baronne eſt enchantée de donner à ſon amant les plus fortes preuves de la vivacité des ſentimens qu'elle éprouve pour lui. Au milieu de ſa ſatisfaction, elle ne peut s'empêcher de ſonger au danger qu'elle courroit, ſi le terrible Baron venoit à découvrir les indiſ-

cretes démarches qu'elle ſe permet en faveur de la danſe. A force de tenir conſeil, nos amans imaginent un ſtratagême qui les raſſure, & leur fait eſpérer de goûter ſans alarmes la félicité de deux cœurs que l'Amour raſſemble.

Le Danſeur, déguiſé en femme, vient pluſieurs fois demander la Baronne juſques dans ſon hôtel. On l'introduit ſans défiance auprès de ſa maîtreſſe. Eh! qui ne le prendroit pour une jeune fille? Son menton n'eſt pas même couvert d'un léger duvet; ſa taille eſt fine & dégagée; ſon teint a tout l'éclat & toute la délicateſſe de celui qu'on admire dans une jeune perſonne; il a ſeulement l'air un peu trop effronté.

CLXIII^e FOLIE.

A force de contempler la phyſionomie mutine & les graces que le Danſeur réunit ſous ſon déguiſement, un des valets-de-chambre du Baron en devient amoureux. Il croit adreſſer ſon hommage à quelque ou-

vriere. Etant assuré de connoître l'état de la belle, le galant valet-de-chambre se flatte de lui plaire, ou par la vivacité de sa passion, ou par les présens qu'il se propose de lui offrir. Il se contente quelque temps de lorgner la prétendue ouvriere, de lui sourire, de parler avec elle de choses indifférentes, de lui serrer la main en la faisant entrer dans l'appartement de la Baronne. Enhardi par l'air obligeant avec lequel on reçoit ses politesses, il déclare ce qui se passe dans son cœur, en conjurant la belle de lui apprendre sa demeure. La fausse ouvriere l'écoute les yeux baissés, se couvrant le visage comme s'il vouloit cacher sa rougeur & son embarras. Après ce petit manege, elle le quitte précipitamment, & va rire avec la Baronne de la méprise du galant.

CLXIV^e FOLIE.

Le valet-de-chambre attend impatiemment que l'objet de sa tendresse

revienne chez Madame de Wiſtinckt. Sa déclaration une fois faite, il étoit aſſuré qu'il ne s'agiſſoit plus que de recourir aux préſens, pour achever d'ébranler la belle. Celle dont il déſire tant la préſence s'offre enfin à ſes regards. Dès qu'il l'apperçoit, il la prend en particulier. — Tenez, Mademoiſelle, lui dit-il en lui mettant dans la main quelques bijoux, voilà des preuves non équivoques de ma tendreſſe. Si vous ne vous rendiez pas après cela, vous ne ſeriez point femme. — Le valet-de-chambre eſt loin de s'imaginer qu'il diſe ſi bien la vérité. Notre Danſeur ſe trouve alors véritablement embarraſſé. Après un inſtant de réflexion, il juge à propos d'accepter les préſens, afin de mieux perſuader qu'il eſt en effet ce qu'il paroît être. L'amoureux valet-de-chambre voyant que ſes dons ſont acceptés, ne doute point que la belle ne ſe rende bientôt.

CLXV^e FOLIE.

Pluſieurs jours s'écoulent pourtant

ſans que ce dragon de vertu paroiſſe s'attendrir, ſans qu'on l'inſtruiſe même de la demeure de l'ingrate. Le valet-de-chambre ne conçoit rien à une cruauté ſi inouie; il n'a jamais entendu dire qu'on réſiſte à des préſens. Ne ſçachant que s'imaginer, il ſe perſuade que ſa belle eſt de ces femmes ſingulieres qui attendent, pour ſe rendre, qu'on leur faſſe une douce violence. Le galant enchanté de la pénétration de ſon eſprit, qui lui découvre le dernier manege d'un ſexe ſi ruſé en amour, ſe prépare à employer toutes ſes forces pour remporter une victoire qu'il ſe figure qu'on déſire de lui céder.

A peine s'eſt-il affermi dans cette réſolution, que l'objet de ſa tendreſſe, conduit par un motif qu'il eſt loin de prévoir, vient demander, ſelon ſa coutume, à parler à Madame la Baronne. Il lui dit que Madame de Wiſtinckt a changé d'appartement : il feint de la conduire où elle eſt nouvellement établie, & la mene dans ſa chambre, dont il ferme

aussi-tôt la porte. C'en étoit fait de la sagesse de notre gentille ouvriere, si l'apparence n'avoit été trompeuse. Le valet-de-chambre, persuadé qu'un léger combat alloit le rendre heureux, attaque sans ménagement celle qui ne demande, selon lui, qu'un prétexte pour se laisser vaincre. Notre Danseur se voyant serré de près par le valet-de-chambre, frémit de la crainte d'être reconnu, & du péril qui le menace ainsi que la Baronne. Il se débarrasse des mains du galant, & d'un bras robuste le régale de plusieurs coups de poing, afin de lui ôter l'envie d'être téméraire auprès des Dames.

CLXVI^e FOLIE.

Le valet-de-chambre si bien étrillé par le tendron qui lui avoit paru foible & délicat, se doute que son ouvriere n'est qu'un homme déguisé. La pesanteur des coups de poing qu'on vient de faire pleuvoir sur lui, ne pouvoit partir de la jolie main d'une belle : d'ailleurs il se rappelle quel-

ques gros mots qu'on a prononcés dans la chaleur de la défenſe, un peu trop énergiques pour ſe trouver dans la bouche d'une femme. Une héroïne ſi vaillante, qui réſiſte aux efforts des amans, & vous les aſſomme d'un bras vigoureux, lui paroît trop tenir du maſculin, pour n'être pas ſoupçonnée de cacher ſon ſexe. Afin de s'éclaircir de ſes doutes, il s'aviſe d'épier les actions de la Baronne tandis qu'elle eſt renfermée avec l'ouvriere. Il entre doucement dans un cabinet contigu à la chambre de Madame de Wiſtinckt, & voit très-clairement que cette Dame ſçait mieux que lui ce qu'il faut demander à l'objet de ſa tendreſſe. Cette découverte conſole ſa vanité: il n'eſt plus mortifié de la réſiſtance qu'il vient d'éprouver, & acheve de ſe convaincre qu'il ne doit point ceſſer de croire qu'il eſt fait pour charmer toutes les femmes.

CLXVII^e FOLIE.

Il auroit bien dû, pour ſon bon-

heur, se contenter d'avoir tranquillisé son amour propre. Le désir de se venger des coups qu'il a reçus, qu'il ne trouve point agréables depuis qu'il sçait qu'une main masculine les lui a prodigués, lui fait naître le dessein de révéler le mystere à M. de Wistinckt. Il ne tarde pas à l'exécuter. Il détaille un soir au Baron toute son aventure, & ce qu'elle lui avoit appris de la conduite de Madame. Notre Baron, au lieu d'approuver le zele de son serviteur, le traite d'insolent d'avoir eu l'audace de soupçonner la vertu de sa maîtresse, qu'il devoit toujours respecter, sans s'ingérer d'épier sa conduite. La bile du fougueux Baron s'allumant à mesure qu'il parle, il finit par rouer de coups de canne l'indiscret valet-de-chambre, en lui disant: — Apprenez, coquin, qu'il n'appartient pas à un roturier d'espionner les gens de condition, & sur-tout les Baronnes Allemandes. — Pendant que ses épaules sont si cruellement régalées, le malheureux

a beau demander grace, Monſieur de Wiſtinckt ne ceſſe de frapper que lorſque la canne s'eſt briſée en pieces. L'exécution achevée, il reprend ſon ſang froid, & ordonne au valet-de-chambre de ſortir ſur-le-champ de ſon hôtel.

CLXVIII^e FOLIE.

M. de Wiſtinckt n'eſt pourtant pas auſſi tranquille qu'il affecte de le paroître ſur le compte de ſa femme : les foibleſſes qu'elle avoit eues en Allemagne lui rendent ſa vertu ſuſpecte. Il ſe promet d'obſerver ſes démarches, & ſur-tout la robuſte ouvriere, qu'il jure de jeter par les fenêtres, ſi elle n'eſt qu'un amant déguiſé. Mais quel eſt cet amant? Il ne peut ſe l'imaginer : il eſt obligé d'attendre à le connoître, qu'il l'ait ſurpris avec la Baronne.

Tandis que le Baron forme des projets de vengeance, il entretient une jeune actrice qui joue les rôles de veſtale. L'amour que lui inſpire cette adroite Comédienne, adoucit

un peu ſon humeur. Plus empreſſé à lui faire la cour qu'à examiner ce qui ſe paſſe chez lui, il oublie inſenſiblement le rapport du valet-de-chambre ; peut-être même ſe conſole-t-il dans les bras de la piquante actrice, des infidélités de ſa tendre moitié.

CLXIXe FOLIE.

La Comédienne à qui M. de Wiſtinckt prodigue ſon amour & ſes richeſſes, lui témoigne une extrême paſſion. Elle voudroit qu'il fût toujours auprès d'elle, a des vapeurs dès qu'il la quitte, lui donne les noms les plus tendres. Comment ne pas ſe laiſſer ſéduire à tant de marques d'amitié ? comment ne pas croire que l'on eſt chéri ? Ah! qu'il eſt facile à une jolie femme de nous en impoſer ! La Comédienne n'aime point du-tout le Baron ; elle le trouve auſſi laid qu'un ſinge, brutal, ivrogne : elle ne répond à ſa tendreſſe qu'afin de parvenir à vuider ſa bourſe. Il eſt vrai que le cœur de

la perfide actrice brûle de tous les feux de l'Amour ; mais ce n'est point en faveur du Baron. Par un effet singlier du hasard, elle aime le Danseur dont Madame de Wistinckt est folle. C'est pour cet amant favori qu'elle réserve les délices suprêmes de la volupté, ces caresses qu'arrache le sentiment, non les transports d'un plaisir passager. Le Baron ne jouit que des apparences ; il achete fort cher la moindre faveur, encore la lui accorde-t-on avec dégoût : la réalité est réservée pour son heureux rival.

CLXX[e] FOLIE.

Le Danseur ne paie point d'ingratitude la tendresse de la Comédienne ; il lui montre un amour égal au sien, & c'est sans imposture : la conformité des états de ces deux amans les empêche sans doute de se tromper. Nous ne pouvons être sûrs de l'objet de notre tendresse que lorsqu'il n'est point trop au-dessus ni trop au-dessous de nous. Peu

instruite de la vérité de cette maxime, Madame de Wistinckt est persuadée que son cher Danseur l'adore : celui-ci, de son côté, sçait l'entretenir dans l'illusion. Notre pantomime n'emploieroit point tant d'art à déguiser ses sentimens, si la Baronne n'étoit très-généreuse. Elle fait chaque jour de nouveaux présens à son ami, ainsi que cela se pratique dans le monde : car quand une femme d'une certaine façon s'est choisi un amant de beaucoup au-dessous d'elle, l'usage veut qu'il en reçoive des dons multipliés. Les gens riches des deux sexes achetent la tendresse de ceux qui leur plaisent, comme on paie les ouvrages des artisans. Qu'ils doivent être heureux, lorsqu'à force d'argent ils parviennent à se faire aimer ! Il est donc tout simple que le galant pantomime, comblé des bienfaits de la Baronne, ménage une amante prodigue, qui lui procure la satisfaction d'être mis en homme d'importance.

CLXXI^e FOLIE.

Les deux amans ſubalternes (je veux parler du Danſeur & de la Comédienne) ſe cachent réciproquement leur conquête diſtinguée. Ce n'eſt pas qu'ils appréhendent d'être blâmés l'un de l'autre, puiſque chacun d'eux s'enrichit aux dépens de la dupe dont il eſt chéri ; mais dans la crainte que le tribut de l'amour ne paroiſſe ſe ralentir. Dans les circonſtances où ils ſe trouvent l'un & l'autre, l'actrice perſuade ſans peine au Danſeur qu'il eſt le ſeul amant véritablement fortuné. La Baronne, emportée par l'excès de ſa tendreſſe, l'oblige un jour de lui répéter ſi ſouvent qu'il n'eſt ſenſible qu'à ſes charmes, qu'il ne peut rien dire le même ſoir à la Comédienne. La divinité de couliſſe eſt cruellement convaincue qu'il n'eſt qu'un infidele. Il a beau lui aſſurer le contraire ; il lui prouve ſi foiblement ſa conſtance, qu'elle n'a aucun lieu de douter de la vérité de ſes ſoupçons.

Elle diſſimule ſon mécontentement & ſa jalouſie. Elle fait ſuivre le Danſeur, qui ne ſe doute de rien, afin d'être inſtruite de ſes démarches, & de ſçavoir quelle eſt ſa rivale. Un des eſpions vient un jour lui dire qu'on a vu le Danſeur entrer pluſieurs fois dans l'hôtel de M. le Baron de Wiſtinckt, habillé en femme. Elle ne peut alors douter de la perfidie de ſon amant, & juge par le myſtere avec lequel il s'introduit dans l'hôtel du Baron, que Madame de Wiſtinckt eſt celle qu'il aime. Qu'elle maudit de bon cœur les Baronnes Allemandes ! Elle ſe récrie contre l'inconſtance du Danſeur, comme ſi elle n'avoit rien à ſe reprocher elle-même.

CLXXII^e FOLIE.

Dans les premiers tranſports de la fureur que lui inſpire le perfide, elle reçoit une viſite du Baron. Sans réfléchir aux ſuites que peut avoir ce qu'elle va dire, elle lui apprend que Madame de Wiſtinckt a ſans

doute beaucoup de complaiſances pour un Danſeur, puiſqu'on eſt certain qu'il s'introduit chez elle déguiſé en femme. A peine notre actrice a-t-elle inſtruit le Baron Allemand de la tache qu'on fait à ſa nobleſſe, tache ſi commune de nos jours, que ſi elle effaçoit quelques quartiers, la nobleſſe ſeroit bien rare; l'actrice, dis-je, à peine a découvert le myſtere, qu'elle ſe repent de ſon indiſcrétion : mais il n'eſt plus temps; le mal eſt fait.

CLXXIII^e FOLIE.

M. de Wiſtinckt, au récit de la Comédienne, qui confirme celui du valet-de-chambre, ne ſe poſſede plus. Il ſe met à briſer tout ce qui lui tombe ſous la main, frappe des pieds, court, s'agite; ſa voix retentit dans toute la maiſon. Par la mort! s'écrie-t-il en écumant de rage, faire un tel affront à un Baron Allemand! Je ſerai le premier déshonoré de ma race! Devois-je auſſi venir en France, dans un pays ſi fatal aux époux? — Malgré

les prieres, les efforts de l'actrice qui tâche de le retenir, il vole à la vengeance; il court, dit-il, exterminer le Danfeur, paffer fon épée au travers du corps de la Baronne, chaffer la plupart de fes domeftiques, tuer tout le monde, s'il le faut.....
La porte s'ouvre avec fracas, il voit entrer fa femme, lançant fur lui des regards furieux.

CLXXIVe FOLIE.

Le lecteur eft étonné fans doute de la fubite apparition de Madame de Wiftinckt chez l'actrice. Voici ce qui caufe une démarche à laquelle on étoit loin de s'attendre. La Comédienne recevoit très-froidement fon cher Danfeur, depuis qu'elle l'avoit convaincu de fes infidélités; elle le querelloit à tout moment, boudoit des heures entieres : il s'efforçoit en vain de diffiper fa mauvaife humeur. L'éleve de Terpfichore, ignorant d'où provient un tel changement, s'avife de s'imaginer qu'elle aime un autre que lui : l'aifance dont elle jouit,

autant que la froideur qu'on a pour lui, le perſuade qu'il ne ſe trompe nullement. Curieux de connoître ſon rival, il ſe mit pendant pluſieurs jours en embuſcade, auprès de la maiſon de la belle : il y vit chaque ſoir entrer le Baron. Charmé de pouvoir ſe venger de la parjure, il courut tout de ſuite chez Madame de Wiſtinckt, lui dire que ſon mari ſe ruine pour une Comédienne, & qu'il vient par haſard de le voir ſe gliſſer chez elle. Madame de Wiſtinckt eſt ſenſible ſur le point d'honneur, ou pour mieux m'exprimer, elle reſſemble à ces femmes qui ſe permettent tous les jours des foibleſſes, & qui veulent que leurs époux ne manquent jamais à la foi conjugale. Combien d'hommes ſont pareillement atteints de ce ridicule! Madame la Baronne, furieuſe que ſon mari négligeât une femme auſſi digne de ſa tendreſſe, voulut le ſurprendre avec la créature qu'il lui préféroit, l'accabler de reproches, & jeter enſuite à ſes yeux la Comédienne par ſa fenêtre.

CLXXVᵉ.

CLXXV^e FOLIE.

La préfence de Madame de Wiftinckt étonne tellement le Baron mortifié de voir fes amours découvertes, que fa colere s'évanouit, & qu'il demeure immobile au milieu de la chambre. Son embarras, loin de défarmer la Baronne, excite davantage fa fureur. — Il vous fied bien, Monfieur, s'écrie-t-elle d'avoir des maîtreffes, tandis que j'ai tant à me plaindre de vous ! L'air de la France vous a trop changé ; vous étiez fi fage en Allemagne ! Je vous pardonnerois votre indigne conduite, fi vous n'aviez une femme jeune, en qui l'on trouve quelques agrémens. Voilà donc, traître, le cas que tu fais de mon amour, de ma tendre amitié pour toi ! — Ces dernieres paroles réveillent le Baron. — C'eft pouffer l'audace un peu loin, lui réplique-t-il gravement. Je ne fçais qui de nous deux eft le plus coupable. Allez, votre Danfeur vous empêchera d'être fenfible à mon in-

conſtance ; mais avertiſſez-le que ſon habit de femme ne le déguiſe pas aſſez. — A ces mots imprévus la fierté dont s'étoit armée Madame de Wiſtinckt l'abandonne entiérement : elle ſent qu'elle eſt prête à s'évanouir. Faiſant un effort pour ſe remettre, elle cache une partie de ſa confuſion, traite ſon mari de calomniateur, l'accable d'injures, & ſe met à pleurer. Le Baron répond à ſes cris par des *morts* & des *ventrebleux :* la querelle s'anime entre les deux époux ; ils ſe font des reproches mutuels, & compoſent enſemble le *duo* le plus bruyant qu'on ait entendu depuis Lulli & Philidor.

CLXXVI[e] FOLIE.

La Comédienne s'étoit jetée ſur ſa chaiſe longue, en reconnoiſſant Madame la Baronne. Pendant tout le vacarme que font nos deux époux, elle ſe contente de les regarder d'un œil de pitié, ſans prononcer un ſeul mot. Elle diſſipe par degrés l'eſpece d'émotion que lui cauſe la ſcene qui

se passe dans sa chambre, en respirant des sels, en ayant recours à plusieurs flacons d'eau spiritueuse, qu'elle ouvre nonchalamment. Elle soutient quelque temps le bruit qui retentit à ses oreilles; enfin la délicatesse de ses organes en étant trop affectée, elle ne peut le supporter davantage. — Eh, mon Dieu! s'écrie-t-elle en minaudant, je suis excédée. Finissez de grace, Monsieur; j'ai une migraine horrible. Et vous, Madame, allez quereller ailleurs votre mari; ma maison n'est point faite pour vos scenes. Il est bien singulier qu'on ose faire un tel tapage chez une femme comme moi.

CLXXVII^e FOLIE.

L'air de dignité de l'actrice n'en impose à personne. M. de Wistinckt regagne sa voiture, parce qu'il est las de crier: Madame la Baronne, ne sçachant plus que dire, sort après lui, en jetant sur l'actrice un regard dédaigneux, & en levant les épaules. Nos deux époux, craignant que leur

aventure n'éclate dans le monde, & n'apprête à rire à leurs dépens, se jurent d'oublier le passé, se raccommodent comme si de rien n'étoit. Leur ancien amour paroît se renouveller; ils se font sur-tout en public mille caresses. On admire de toute part l'union & la constance de ces tendres époux.

CLXXVIII^e FOLIE.

Une amitié si vive n'est pourtant qu'une feinte. Ils se haïssent dans le fond du cœur, & n'agissent de la sorte que par bienséance. Ils n'ignorent pas qu'il est ridicule aux gens du grand monde de s'aimer lorsqu'ils sont mariés, ainsi que le menu peuple; mais ils redoutent moins les railleries qu'on peut faire de leur amour du bon vieux temps, que les discours qu'on tiendroit si leur conduite rappelloit l'aventure qu'ils cherchent à faire oublier. Ils ne renoncent non plus qu'en apparence à leurs secretes intrigues. Monsieur le Baron continue d'entretenir sa Comé-

dienne, Madame de Wiſtinckt continue de recevoir ſecrétement les fréquentes viſites du Danſeur. Nos deux époux ſe comportent chacun à leur fantaiſie, ſans oſer ſe prendre ſur le fait, dans la crainte de la pareille.

CLXXIX[e] FOLIE.

Un grand projet occupe tout-à-coup M. de Wiſtinckt, qui ſe met dans la tête que ſon honneur doit être réparé, non aux yeux du public, à peine informé de l'infidélité de ſa femme, mais aux ſiens propres. Il ſe dit en lui-même que ſon devoir l'oblige à ſe venger de l'audacieux qui aime la Baronne : il ſe perſuade tout-à-coup qu'il aura toujours des reproches à ſe faire tant qu'il ne punira pas cet inſolent mortel qui oſe lever les yeux ſur une femme de condition, & ſur une Baronne Allemande encore. La difficulté eſt d'imaginer un châtiment qui ne faſſe point de bruit, & contente la délicateſſe de ſes ſentimens. A force de rêver, il ſe rappelle un uſage qui

s'obſerve ſouvent en Allemagne ; il prend auſſi-tôt la réſolution de le pratiquer en France, certain par-là de rétablir ſon honneur dans toute ſa pureté.

CLXXX[e] FOLIE.

Tandis que de pareilles idées roulent dans la tête de notre Baron Allemand, Madame de Wiſtinckt va s'imaginer auſſi que les femmes de ſon rang doivent punir celles qui ſçavent plaire à leurs maris, ou ſe regarder comme déshonorées. Envieuſe de mériter la conſidération publique, & de montrer qu'elle n'a point à rougir des égaremens du Baron, elle s'arrête bientôt ſur la vengeance qu'elle veut tirer de la Comédienne. Ayant beſoin du ſecours de pluſieurs perſonnes, elle informe M. d'Illois de ſon projet, & le prie de la ſeconder. Elle cache au Danſeur le grand deſſein qu'elle médite, parce qu'elle appréhende que s'agiſſant d'une de ſes compagnes de théâtre, il ne préfere l'amitié confraternelle à l'amour.

CLXXXI^e FOLIE.

Le Marquis approuve la petite malice de Madame de Wiſtinckt, ſans en connoître le motif. Il court auſſitôt chez tous ſes amis, les ligue contre l'actrice aimée du Baron, leur donne rendez-vous pour un tel jour dans le parterre de la comédie. Il a ſoin encore de poſter quelqu'un dans le café du ſpectacle, chargé de diſtribuer *gratis* des billets à tous les oiſifs de ſa connoiſſance, en les inſtruiſant de ce qu'ils ont à faire. Au milieu des mouvemens que ſe donne le Marquis, croyant ne procurer à la Baronne qu'un ſimple amuſement d'un genre un peu nouveau, à la vérité, on lui indique un homme, la terreur des Comédiens, qu'on peut appeller le *chef des cabaliſtes*, non de ces rêveurs renommés parmi les Juifs, mais de ces piliers de ſpectacles, qui décident à leur tribunal du talent des acteurs, & du mérite des pieces. Le Marquis va lui-même prier ce chef célebre de vouloir bien entrer dans

ſon parti avec toutes ſes troupes. On daigne ſe rendre à ſes inſtances, & M. d'Illois ſe retire pénétré d'eſtime en faveur de ce ſingulier général.

CLXXXIIe FOLIE.

Le jour déſigné arrive enfin, où doit éclater la vengeance de Madame la Baronne. Les conjurés inondent en foule le parterre. Le Marquis ſe mêle parmi eux, enveloppé dans une ample redingote. Le chef des cabaliſtes diſpoſe ſa troupe par petits pelotons, fait paſſer de bouche en bouche le ſignal de l'attaque, choiſit le Marquis pour ſon aide-de-camp, le charge de voltiger ſur les ailes, & ſe place avec le gros des braves au milieu du parterre, d'où élevant fiérement la tête, il promene ſes regards ſur ceux qui l'environnent, & peut être entendu de loin. L'actrice contre qui ſe forme l'orage, jouoit ce jour-là un de ſes plus beaux rôles. Elle paroît ſur la ſcene; on garde un profond ſilence : elle jette en vain des yeux ſupplians ſur les ſpecta-

teurs ; des *chut*, des *paix-là* annoncent la foudre qui commence à gronder de loin, & qui va bientôt éclater. Elle débite avec emphaſe une tirade qu'on applaudiſſoit toujours à pluſieurs repriſes : le chef des cabaliſtes éternue, & des murmures ſourds ſe font entendre. Elle continue; le général touſſe, & des huées vont frapper l'oreille de l'actrice déconcertée. Quand elle entre ſur le théâtre, on mouche, on crache pendant une heure. Elle eſt prête à finir ſa terrible corvée, & tout-à-coup la ſalle retentit du bruit perçant des ſifflets : la malheureuſe actrice eſt contrainte d'abandonner la ſcene au milieu des brouhahas, des huées & des ris des ſpectateurs. Ainſi la cabale, qui protege ſouvent les Comédiens, leur devient quelquefois très-nuiſible.

CLXXXIII^e FOLIE.

La diſgrace de notre Comédienne paroît trop complete pour qu'on ne l'attribue pas à la cabale. Le Baron

ſoupçonne ſa femme de l'avoir ſuſcitée, & ne tarde pas à lui cauſer à ſon tour un ſenſible chagrin.

Le Danſeur regagnoit une nuit ſa chambre, s'occupant de ſon mérite & de ſes bonnes fortunes, lorſque, dans une rue déſerte, trois ou quatre grands coquins l'environnerent, & firent pleuvoir ſur ſon dos une grêle de coups de bâton. Il a beau recourir à la légéreté de ſes jambes; elles ne le ſervent pas ſi bien que ſur le théâtre. Il arrive chez lui tout meurtri, quelques côtes enfoncées, la blancheur de ſa peau effacée par un noir d'ébene; ce qui eſt bien triſte pour un beau garçon, accoutumé à recevoir les plus douces faveurs, & qui a beſoin de ſes bonnes fortunes pour vivre dans l'aiſance.



CONCLUSION

des Folies de la Baronne Allemande, & des aventures ſingulieres contenues dans ſon Hiſtoire.

CLXXXIVe FOLIE.

APRÈS que chacun de nos époux a goûté le plaiſir de la vengeance, ils croient leur honneur rétabli; ils ſe perſuadent même que ſi leur aventure ſe répand dans le monde, on n'y trouvera point à redire, en apprenant auſſi le moyen dont ils ſe ſont ſervis pour réparer leur honte. Enchantés d'être à l'abri de la médiſance, ils reſtent encore pluſieurs mois dans Paris, s'inquiétant peu de leurs mutuelles actions. Auſſi rien n'y troubla déſormais leur bonheur. Les prodigieuſes dépenſes de M. le Baron de Wiſtinckt & de Madame ſon épouſe dérangerent inſenſiblement leur fortune. Afin de prévenir

leur ruine entiere, ils retournerent en Allemagne, se séquestrer dans un vieux château, & vivre d'économie.

SUITE DE L'HISTOIRE

du Marquis d'Illois.

CLXXXV^e FOLIE.

Le singulier amour que le Marquis d'Illois ressent pour Mademoiselle d'Urbin, qu'il ne connoît que de réputation, & dont il n'a pas même vu le portrait, ne s'est point éteint, malgré les diverses aventures qui auroient dû l'en distraire. Il semble que ses conquêtes, loin de lui faire oublier la fille du Baron, ne la lui rendent que plus chere..... Je crains pour le coup que le lecteur ne perde patience, & qu'il ne trouve absurde de rendre un homme amoureux d'une personne qu'il n'a jamais vue. Je me justifierai peut-être assez en faisant observer que j'écris des folies,

& qu'on ne connoît point toutes celles dont l'esprit humain est susceptible. Mais j'ajouterai encore qu'un grand nombre d'Auteurs ont imprimé des choses plus étonnantes, & qu'ils ne nous donnent pas pour des folies : témoin l'étrange sympathie du bel *Isidore* & de sa maîtresse, qui s'adorent avant de sçavoir s'ils sont au monde (*).

Des idées de mariage se réveillent dans le cœur du Marquis après le départ de la Baronne Allemande. — Quelle est, se dit-il, la vie d'un garçon ? Il court risque de dépenser tout son bien dans peu d'années ; le désordre regne dans sa maison ; il voltige de belle en belle, sans amour, sans se faire aimer. Dailleurs il est temps que je mene une autre conduite ; je dois songer à faire une fin. — Notez que le Marquis capable de

(*) Voyez un roman intitulé *Isidore*, composé par une femme ; ce qui pourroit lui mériter l'indulgence du lecteur, si les Dames en avoient besoin actuellement.

faire ces sages réflexions, touche à peine à sa vingt-cinquieme année.

SUITE DE L'HISTOIRE
du Marquis d'Illois & du Baron d'Urbin.

CLXXXVI^e^ FOLIE.

Si M. d'Illois veut se marier, ce n'est qu'avec Mademoiselle d'Urbin. Il va trouver le Baron, afin de lui représenter qu'il est temps de terminer les choses, & de l'unir à son aimable fille. M. le Baron désire vivement de se débarrasser de la jeune personne, dont la garde l'inquiete. Il faisoit sa toilette quand on lui annonça le Marquis. Enchanté de le revoir, il vole au-devant de lui, sans faire attention qu'il n'a qu'un sourcil & la moitié de la barbe de peints.

CLXXXVIIe FOLIE.

Le Marquis ſe voyant accueilli ſi favorablement, eſpere que ſes vœux ſeront bientôt comblés. M. d'Urbin n'attend pas qu'il le preſſe d'achever ſon mariage. — Je me doute, lui dit-il, du ſujet de votre viſite. Je vous promets que je ne différerai plus un hymen que j'ai eu tort de reculer. Puis-je donner ma fille à quelqu'un qui la mérite mieux que vous, mon cher Marquis? Choiſiſſez le jour de la cérémonie. — M. d'Illois le remercie de ſa complaiſance, leve les yeux ſur lui, & ne peut s'empêcher de ſourire. Il eſt probable que la figure du Baron devoit être tout-à-fait plaiſante, avec un ſourcil gris, l'autre noir, & la barbe peinte à moitié. M. d'Urbin s'apperçoit que le Marquis ſourit en le regardant: il s'approche d'une glace, & frémit en voyant le ſecret de ſa toilette découvert. — Parbleu! s'écrie-t-il, on ne ſurprend pas les gens dans cet état. Vous n'aurez jamais ma

fille. — A ces mots il quitte brusquement le Marquis étonné.

SUITE

de l'amour extravagant du Géographe.

CLXXXVIII[e] FOLIE.

Nous avons laissé le Géographe sur la muraille, s'entretenant avec Mademoiselle d'Urbin, quand des cris & un cliquetis d'épées viennent interrompre leur tendre colloque. Le bruit paroît proche des amans. Ils distinguent que deux hommes furieux se battent avec vigueur au pied de la muraille, contre laquelle les épées heurtent souvent. La frayeur s'empare du Géographe : il a beau vouloir se rassurer ; sa voix s'étéint malgré lui ; il n'a plus la force de parler à Mademoiselle d'Urbin, qui, le croyant parti, ferme sa fenêtre.

CLXXXIX^e FOLIE.

Le pauvre Géographe, ſe vouant à tous les Saints, ne ſçait où ſe cacher. Il lui ſemble que le bruit augmente, & qu'une armée entiere eſt aux mains. La frayeur dont il eſt ſaiſi redouble à chaque inſtant; il croit qu'on va eſcalader la muraille où il eſt grimpé; il voit déja briller le glaive qui va le punir de ſes criminelles amours. Les images qu'il ſe fait, jointes au bruit qu'il entend, le mettent tellement hors de lui, que la force l'abandonne, & qu'il fait une ſeconde fois la culbute dans la rue: il tombe auprès de deux ferrailleurs, qui ſe pouſſoient de terribles bottes.

CXC^e FOLIE.

Nos braves ſont pour le moins auſſi épouvantés que le Géographe, qui, dans ſa chute, crie de toute la force de ſes poumons. Ils s'imaginent avoir tout le guet de Paris à leurs trouſſes. Ils oublient le courage

dont ils se piquoient ; leur animosité se calme ; &, sans s'informer de la cause de leur effroi, ils se mettent à courir, comme s'ils s'étoient donné le mot, chacun de leur côté.

CXCIe FOLIE.

Les deux spadassins se hâterent tant de se sauver, qu'ils oublierent de reprendre leurs habits, sur lesquels le Géographe eut le bonheur de tomber. Notre amant un peu revenu de sa terreur, s'apperçoit, avec surprise, de la mollesse du siege où le hasard venoit de le placer. N'entendant plus de bruit, il rassemble tout son courage, & s'éloigne à grands pas d'un lieu qui lui a toujours été funeste. Avant de prendre la fuite, il se charge des dépouilles des combattans : une telle capture, qu'il est tenté d'attribuer à sa valeur, le console des revers de l'amour.

HISTOIRE

de la belle Bijoutiere.

CXCII^e FOLIE.

Ainsi ce petit Dieu capricieux fait rentrer le Géographe chez lui chargé de butin, tandis qu'il est cause que nos deux braves qui se frappoient tout-à-l'heure & d'estoc & de taille, regagnent leur demeure en chemise. Voilà les passe-temps de l'aveugle Amour ; il ôte aux uns ce qu'il prodigue aux autres. C'est lui qui arma nos champions l'un contre l'autre. Ils soupirent pour la même personne ; mais quoiqu'ils lui aient témoigné jusqu'au moment de leur combat un amour aussi tendre, le même empressement à lui plaire, elle ne paroît sensible qu'aux soins d'un seul, & préfere directement celui qu'elle devroit le moins aimer, si elle écoutoit la voix de la reconnoissance. Le

malheureux qui ſe voit accueilli avec froideur, malgré la vivacité de ſa paſſion & malgré les ſervices dont on lui eſt redevable, conçoit une forte haine contre ſon rival. Il eſpéroit encore que la belle ſe rappellant ſes bienfaits, l'en récompenſeroit par un tendre retour, lorſqu'il apprit que ſa perfide maîtreſſe ſe déclaroit pour un autre, & que ſa main alloit ſuivre le don de ſon cœur. Au lieu de maudire l'ingratitude de la jeune perſonne, & de tourner contre elle toute ſa colere, il s'en prend à celui qui a le bonheur de la rendre ſenſible, il force ſon rival de ſe couper la gorge avec lui. Croiroit-il donc, en le tuant, ſe faire aimer davantage ?

CXCIII^e Folie.

La beauté pour qui l'on affrontoit la mort, eſt vraiment digne d'être aimée. C'eſt la fille d'un Bijoutier, qui lui à donné une éducation au-deſſus de ſon état. Je penſe que le lecteur ne ſera pas fâché que

je lui raconte l'hiſtoire de cette aimable fille : il verra que dans tous les états on fait des folies.

Thérese (c'eſt le nom de la jeune perſonne) charmoit tous ceux qui la voyoient. On ne l'appelloit que *la belle Bijoutiere.* Une foule d'amans s'efforçoient de toucher ſon cœur; mais Thérese étoit auſſi ſage que jolie. Les tranſports qu'elle faiſoit naître ne détruiſoient point ſon indifférence. Etonnés de ne la voir jamais ni émue ni troublée des regards expreſſifs qu'on jetoit ſur elle, ainſi que du tendre hommage que d'aimables cavaliers lui adreſſoient, on l'accuſa de froideur, quoique le feu de ſes yeux annonçât celui qu'elle cachoit avec ſoin : on attribua au tempérament une conduite qui n'étoit que l'ouvrage de la vertu.

CXCIV[e] FOLIE.

La renommée fit tant d'éloges des charmes de Thérese, que le bruit de ſa beauté ſe répandit dans tout Paris : on ne parloit dans la plupart

des maiſons que de la belle Bijoutiere. Un Prince étranger fut curieux de ſçavoir ſi tout ce qu'on diſoit de cette perſonne merveilleuſe étoit véritable. Ce Prince n'avoit guere plus de trente ans, & paroiſſoit à peine en avoir vingt-cinq, tant par ſon air de jeuneſſe, que par l'impétuoſité avec laquelle il ſe livroit au plaiſir. Ses immenſes revenus ne pouvoient ſatisfaire à ſa prodigalité. Les Dames n'ont jamais eu d'eſclave plus ſoumis, d'adorateur plus ardent. Il lui ſuffiſoit de voir une jolie femme pour en être paſſionné : celle qui ſçavoit lui plaire étoit autant maîtreſſe de ſon bien que de ſon cœur. Il eſt à préſumer qu'il ne trouva guere de cruelles, non-ſeulement parce qu'il étoit généreux, mais encore parce qu'il étoit très-bel homme. Avec de telles qualités auroit-on à ſe plaindre de l'Amour, tandis qu'il eſt tant de gens par le monde, maltraités de la fortune & de la nature, qui ſont chéris du beau ſexe?

Le Prince que je viens de dépein-

dre, n'auroit point vu la fameuſe Bijoutiere au gré de ſon envie, s'il ne l'avoit contemplée que dans la boutique de ſon pere; il déſira qu'elle vînt chez lui. Il n'étoit pas aiſé de faire faire une telle démarche à une jeune perſonne bien élevée. Après que le Prince & ſes confidens eurent cherché long-temps les moyens qu'il falloit employer, ils inventerent enfin un ſtratagême qui leur parut excellent. Un des Officiers de confiance du Prince, chargé ordinairement des galans meſſages, & qui étoit auſſi fier de ſon emploi que s'il eût rendu de grands ſervices à ſa patrie, alla dire au Bijoutier pere de Théreſe, que le Prince d'Orzimi vouloit acheter quelques diamans, s'il conſentoit à les faire porter par ſa fille. Le Bijoutier, n'oſant refuſer un ſi grand Seigneur, fut d'une complaiſance extrême.

CXCV^e FOLIE.

Théreſe porta donc elle-même au Prince les bijoux qu'il demandoit. Il

trouva que ses charmes surpassoient tout ce que la renommée en publioit. La voir & l'aimer fut pour lui la même chose. Ebloui de tant d'attraits, il ne s'occupoit que du plaisir de les admirer : cependant il feignit d'examiner l'écrin qu'elle lui présenta, jugeant par le maintien de la jeune personne, qu'il ne devoit découvrir ses sentimens que peu à peu, & avec précaution. Tandis que ses regards paroissoient fixés sur l'écrin, il lorgnoit du coin de l'œil les graces de la belle Bijoutiere, dont les yeux avoient plus d'éclat & lançoient plus de feu que tous ses diamans. Le Prince d'Orzimi choisit pour vingt mille livres de pierreries, & dit à Thérese de se donner la peine de repasser le lendemain, qu'il la feroit payer en sa présence, afin de jouir encore du bonheur de voir une aussi belle personne. Thérese se retira enchantée des politesses & de la bonne mine du Prince, & édifiée de la sagesse des jeunes Seigneurs.

CXCVI^e

CXCVI[e] FOLIE.

Le Prince d'Orzimi avoit cherché à gagner la confiance de Thérese; sa politique réussit. Elle revint le lendemain, & se vit tête-à-tête avec lui sans ressentir aucune crainte. Il crut alors devoir être plus hardi. Il commença par lui adresser des éloges délicats; il réveilla par degrés l'amour propre de Thérese, amour propre qui ne fait que s'assoupir dans les jolies personnes. La petite vanité perçant sous l'air de modestie & d'embarras de la belle, le rusé Prince sentit qu'il étoit temps de parler d'amour. Il fit une déclaration dans les regles, se jeta aux pieds de la Bijoutiere, promit de l'aimer constamment, cruelle ou favorable à ses feux. L'innocente Thérese ne sçavoit que répondre: confuse qu'un si grand Prince fût à ses pieds, elle se seroit volontiers jetée aux siens. M. d'Orzimi la voyant ébranlée, ou seulement indécise de ce qu'elle devoit dire, sonna, & fit entrer un de ses

Secrétaires, auquel il confioit la bourſe de ſes plaiſirs. — Comptez à Mademoiſelle, lui dit-il, vingt mille francs en or. Le Secrétaire lui ayant obéi, remit la ſomme à Thérefe, qui s'apprêtoit à ſortir. — Arrêtez, lui cria le Prince. Prenez auſſi vos diamans : je vous fais préſent de ce qu'ils m'auroient coûté : cette bagatelle groſſira votre dot.

CXCVII^e FOLIE.

Le trouble de la belle Bijoutiere augmenta ; une telle généroſité l'empêchoit de douter de l'amour qu'on avoit pour elle. Il eſt ſi flatteur de compter un Prince au rang de ſes amans ! L'adroit M. d'Orzimi acheva de la ſéduire ; il redoubla ſes tranſports, ſes promeſſes d'aimer toujours. Thérefe pouvoit-elle réſiſter, livrée à l'amour propre & à la tendreſſe ? La tête lui tourna : cette vertu qu'elle s'étoit promis de conſerver toute ſa vie, ceſſa d'avoir des charmes pour elle. Ce n'eſt plus Thérefe froide, réſervée ; c'eſt Thérefe tendre, en

proie à l'amour & à la volupté, & faisant le bonheur d'un homme qu'elle chérit, persuadée qu'elle auroit grand tort de douter de sa constance.

CXCVIII^e FOLIE.

Les fautes ne coûtent rien dès qu'on en a fait une. La belle Bijoutiere, en quittant le Prince, se promit de lui rendre souvent visite. Elle avoit autrefois le mensonge en horreur; actuellement elle ne se fait pas scrupule de mentir. Elle rapporta les diamans à son pere, en se plaignant beaucoup que le Prince n'eût rien acheté.

Thérese étoit fort embarrassée de la grosse bourse qu'elle possédoit : elle la cacha d'abord dans sa paillasse, ensuite dans tous les coins de la maison; elle craignoit terriblement qu'on ne vînt à la découvrir. Le seul amour de son trésor ne lui inspiroit pas de si vives inquiétudes; elle appréhendoit que ses richesses ne donnassent lieu de soupçonner sa conduite, & elle devoit tout craindre

alors de la fureur de son pere. Afin de se tranquilliser un peu, elle crut n'avoir point d'autre parti à prendre que d'aller confier à une sœur mariée qu'elle avoit, son aventure & tout son bien. Le caractere enjoué de cette sœur la rassura, lui fit espérer qu'elle auroit de l'indulgence pour ses foiblesses : elle ne se trompa pas. L'innocente Thérese déposa son trésor entre les mains de sa sœur, & le crut pour le coup en sûreté : jugeant des autres par elle-même, elle s'imagina bonnement qu'on n'étoit pas quelquefois tenté de s'emparer de l'argent qui ne nous appartenoit pas.

CXCIX^{e} FOLIE.

La belle Bijoutiere continua de voir le Prince. Chaque fois qu'elle lui rendoit visite, elle le trouvoit plus tendre & plus aimable. Son bonheur paroissoit devoir durer longtemps, lorsque les suites mêmes de sa félicité vinrent la détruire, & la plonger dans un abyme de douleur.

Elle tomba malade, & ne fit que languir pendant plusieurs mois. Que ne souffrit-elle pas, non à cause de sa maladie, mais parce qu'elle étoit privée de son cher Prince ? En commençant à se remettre, elle s'apperçut des causes de son indisposition ; des indices certains lui annoncerent qu'elle étoit grosse. Cette découverte l'auroit mise au désespoir, si elle n'avoit compté sur M. d'Orzimi ; elle ne fut sensible qu'au plaisir d'être bientôt mere d'un petit Prince.

CCe FOLIE.

Ses forces s'étant rétablies, Thérese courut apprendre au Prince une nouvelle qui alloit, selon ses idées, le transporter de joie. Elle fut étonnée de trouver les portes de son hôtel fermées. Après avoir frappé pendant une demi-heure, un vieux bon-homme vint enfin lui ouvrir. — Que demandez-vous ? lui dit-il. — Eh ! je désire parler au Prince, lui dit-elle. — Quoi ! répliqua le vieillard en fermant la porte, vous ne sçavez

pas que Monſeigneur eſt parti depuis quinze jours pour l'armée, d'où il ne reviendra que dans un an !

La belle Bijoutiere tomba ſans connoiſſance ſur un banc de marbre qui étoit auprès de l'hôtel d'Orzimi. Elle ne revint à elle-même que pour déplorer ſon malheur. — Qui me garantira de la colere de mon pere ? s'écria-t-elle en répandant un torrent de larmes. Je dois m'attendre aux plus mauvais traitemens ; heureuſe ſi en m'ôtant la vie, il daigne mettre fin à mes peines ! Mais puis-je croire que le Prince m'abandonne ? Après tant de ſermens, tant de tranſports, m'auroit-il oubliée ? Non ; mon cher Prince eſt trop tendre, trop ſenſible pour être un infidele.

CCI^e FOLIE.

On s'aſſembloit en foule autour de la belle affligée. Le nombre des curieux, qui augmentoit à chaque inſtant, obligea Thérefe de s'éloigner à grands pas, quoiqu'elle eût à peine la force de ſe ſoutenir. Elle crut de-

voir apprendre ſa groſſeſſe & le départ du Prince à la gardienne de ſon tréſor. Afin de ſe dérober aux regards de ceux qui la ſuivoient, elle arriva, par pluſieurs détours, à la maiſon de ſa ſœur. Tout avoit changé de face chez cette ſœur amie de la gaieté; ſes appartemens étoient meublés avec élégance; il ſembloit que ſa fortune ne fût plus la même. La bonne Thérefe vit une pareille métamorphoſe ſans ſe douter que ſon argent pouvoit l'avoir opérée. Elle n'eut pas plutôt inſtruit ſa fidelle dépoſitaire, qu'apprenant le juſte ſujet de ſes alarmes, ſa ſœur pâlit, & s'écria: Eh, mon Dieu! que ferons-nous? Il me reſte une reſſource, repartit Théreſe. Vous me rendrez les vingt mille livres que je tiens du parjure, & j'irai vivre loin de mon pere. Le chagrin de la tendre ſœur redoubla à ces mots. — Hélas! dit-elle, je ne m'attendois point à tout ceci. Je craignois qu'on ne me dérobât ton tréſor; je l'ai converti en ces fauteuils, en ces glaces, en ces meubles

que tu vois. — La belle Bijoutiere penſa mourir à cette nouvelle diſgrace : elle ne concevoit pas qu'on pût être trompée en ajoutant foi aux diſcours d'un aimable cavalier, & en donnant ſon bien à garder à ſa ſœur. A qui donc ſe fier déſormais ? s'écria-t-elle triſtement.

CCII^e FOLIE.

Il fallut que Thérefe prît patience, & ſe ſoumît à ſa deſtinée. Les conſeils de ſa ſœur l'aiderent à cacher les progrès de ſa groſſeſſe. D'ailleurs avoit-elle beſoin de leçons ? En pareil cas les Agnès deviennent habiles. Combien de jeunes perſonnes peu ruſées, que leur innocence a rendues la proie d'un ſuborneur, ſçavent dérober aux yeux ſurveillans qui les obſervent, l'embonpoint qui les trahiroit ! C'eſt un maintien étudié, une certaine maniere de ſe préſenter : on s'étouffe dans ſon corps, on fait flotter ſa robe avec art. Toutes les filles ſont inſtruites de ces petites adreſſes, & c'eſt quelquefois

ce qu'elles ont le plus besoin de sçavoir pratiquer.

CCIIIe FOLIE.

Thérese avoit raison de craindre son pere ; il est certain que s'il eût découvert sa grossesse, il l'auroit renfermée entre quatre murailles, ou l'auroit tuée dans les premiers transports de son ressentiment. Notre Bijoutier avoit tous les préjugés des bourgeois ; il vouloit qu'on allât droit dans sa famille, & se feroit cru déshonoré si sa femme ou ses enfans s'étoient mal comportés. Outre cela, le bon-homme étoit vif & brutal ; il n'entendoit pas raillerie. Thérese faisoit donc sagement de ne point se montrer trop rondelette devant lui. Elle eut le bonheur de cacher son état ; elle se comporta aussi finement que fille de France. On trouva seulement qu'elle embellissoit, qu'elle devenoit plus grasse, plus vermeille que de coutume. La vivacité de son teint, certain air qu'elle n'avoit pas autrefois, grossit le nom-

bre de ceux qui la demandoient en mariage, qui, en l'épousant, auroient parié posséder une vestale, tant on est dupe des physionomies de nos Agnès.

CCIV^e FOLIE.

La belle Bijoutiere seroit morte cent fois de la crainte qu'elle ressentoit d'être trahie par son embonpoint, malgré les précautions qu'elle prenoit, & malgré que sa sœur s'efforçoit de l'encourager, si elle n'avoit compté sur l'amour du Prince. Elle se flattoit qu'il n'y avoit qu'à lui écrire, pour qu'il la tirât d'embarras. — Oui, se disoit-elle chaque jour, je dois mettre ma confiance en la fidélité de mon amant. Il ignore le triste état où je me trouve : s'il en étoit informé, il voleroit lui-même me défendre des fureurs d'un pere justement irrité, ou du moins il m'enverroit les secours dont j'ai besoin pour fuir de la maison paternelle. Hélas ! il maudit peut-être le rigoureux devoir qui l'a contraint

de m'abandonner, & qui le retient loin de moi. Je le verrai un jour me répéter les fermens de m'aimer toujours, & m'enivrer encore de fes délicieufes careffes. — C'étoit ainfi que la pauvre Thérefe charmoit fes ennuis, & fupportoit l'horreur de fa fituation.

CCV^e FOLIE.

Tandis qu'elle fe repaiffoit de chimeres, le temps voloit d'une aile rapide; elle étoit déja groffe de fix mois. Le danger qu'elle couroit devenoit chaque jour plus preffant; mais elle ne fçavoit comment faire parvenir fa lettre au Prince. Notre armée étoit divifée en plufieurs corps; l'on étoit incertain de celui où commandoit M. d'Orzimi. La belle Bijoutiere, accompagnée de fa fœur, promenoit un foir fes chagrins dans un jardin public. Les regards qu'elle jetoit fur les êtres fémillans qui rempliffoient la grande allée; l'air de fatisfaction qu'elle remarquoit dans les jolies femmes, auffi contentes

d'étaler leur parure que leurs attraits; tant d'apparences de bonheur augmentoient ſa triſteſſe. Un objet qu'elle apperçut de loin la tira de ſes rêveries. Après l'avoir bien fixé, & s'être aſſurée qu'elle ne ſe trompoit pas : — Ah, ma ſœur ! s'écria-t-elle en treſſaillant, voilà le Secrétaire de M. d'Orzimi, celui qui, par ſon ordre, m'a donné les vingt mille livres. Abordons-le ; il nous apprendra des nouvelles de mon cher Prince, & lui fera tenir une de mes lettres. — Elles ſe mirent auſſi-tôt à s'avancer à grands pas vers l'homme qu'elles regardoient comme leur Dieu tutélaire. M. le Secrétaire vit qu'une belle Dame l'examinoit attentivement ; il s'arrêta pour la conſidérer à ſon tour, perſuadé que ſa bonne mine la frappoit. Quand il connut qu'elle s'approchoit de lui, il ne douta pas que ſes charmes n'euſſent fait quelque conquête. Ce cavalier-là étoit galant, & avoit le cœur ſi tendre, qu'il adoroit toutes les femmes. Enorgueilli par d'obſcures bonnes fortunes, par

les foiblesses de quelques soubrettes, & par les faveurs de quelques-unes de ces femmes titrées qui se livrent avec effronterie à tous leurs désirs, il s'imaginoit qu'il étoit un charmant vainqueur, qu'il lui suffisoit de paroître pour triompher des cruelles.

CCVI[e] FOLIE.

La belle Bijoutiere aborda le Secrétaire d'un air timide, les yeux baissés, le visage couvert de ce rouge que fait naître la pudeur, & trop souvent la honte. — J'ai, Monsieur, lui dit-elle, des choses de la derniere importance à vous communiquer. Je ne puis vous entretenir ici, dans la crainte d'être entendue; ni chez moi, à cause de mon pere; ni chez ma sœur, qui dépend d'un mari. Voyez dans quel endroit vous voulez nous conduire, afin que je vous ouvre mon cœur en liberté. — Le galant Secrétaire ne reconnut point celle qui lui parloit : les traits d'une jeune personne changent tous les jours en s'embellissant. Il se persuada

qu'une nouvelle bonne fortune venoit rendre hommage à son mérite. — Je n'imagine rien de mieux, Madame, répondit-il, que de vous mener, ainsi que votre compagne, dans le bois de Boulogne. La soirée est belle ; je vous donnerai à souper, & vous pourrez me confier vos petits secrets, & compter qu'ils ne seront point révélés. La partie fut acceptée : il les fit monter dans sa voiture : car M. le Secrétaire avoit un carrosse, afin sans doute de ménager des forces utiles à l'Amour.

CCVII^e FOLIE.

On arrive, on descend à la porte d'une auberge. Le Secrétaire demande une chambre ; on l'entend à demi-mot, on lui donne un cabinet consacré au tendre mystere. Pendant que le souper se prépare, la sœur de Thérese, voulant la laisser raconter ses malheurs sans la gêner, va faire un tour de jardin. Notre galant juge aussi-tôt que la Dame éprise de ses charmes, est ennemie des façons.

Mais voyez comme les apparences de bonne fortune ſont quelquefois trompeuſes ! Il baiſe, en attendant mieux, une main potelée, qui par ſa blancheur lui fait tout augurer des appas qu'il ſe promet de parcourir. — Vous ne me connoiſſez donc pas? lui dit Thérefe. Je vous ai pourtant vu autrefois. — Celà ſe pourroit, répond-il ; mais on n'auroit jamais fini, ſi l'on faiſoit attention à toutes les belles qui nous témoignent quelques bontés. — Ecoutez-moi, Monſieur. Vous vous trompez. Je ſuis l'infortunée à qui vous donnâtes vingt mille livres par ordre du Prince d'Orzimi. L'amour qu'il me témoigna, bien plus que ſes préſens, ſéduiſit ma foible raiſon. Je ne vous aï prié de me conduire ici que pour vous apprendre les ſuites funeſtes de ma paſſion. Je ſuis groſſe, Monſieur. Mon pere peut à tout moment découvrir ma honte, & ma vie ne ſeroit point en ſûreté. Ma ſœur, qui eſt avec moi, s'eſt ſervie de ce que je poſſédois ; je ſuis dénuée de

ſecours; je n'ai aucun aſyle où je puiſſe me retirer. Informez le Prince de l'embarras affreux où je me trouve : il ne ſçauroit abandonner une perſonne qu'il a tant chérie, qui ne s'eſt rendue malheureuſe que parce qu'elle l'a trop aimé.

CCVIII^e^ FOLIE.

Le Secrétaire, étonné d'être fruſtré d'une bonne fortune dont il croyoit être certain, fut long-temps ſans avoir la force de répondre. Les larmes que répandoit la belle Bijoutiere lui firent enfin prendre la parole. — Si vous me voyez ſurpris, Madame, lui dit-il, c'eſt que je ne conçois pas que vous connoiſſiez ſi peu l'humeur du Prince. Quoi ! vous vous flattez qu'il vous aime encore ! Ignorez-vous combien il eſt volage ? La conſtance & lui ne ſe ſont jamais rencontrés enſemble. Je vous réponds, Madame, qu'il vous a oubliée depuis long-temps, quelque impreſſion que faſſe votre beauté dans tous les cœurs. Vous auriez

raiſon d'eſpérer ſes bienfaits, s'il étoit à Paris, non en vous offrant à ſes regards comme une perſonne qu'il a déja aimée, mais en lui inſpirant une nouvelle paſſion. Il vous adoreroit en vous voyant, & croiroit ſoupirer pour une autre conquête.

L'éloquence du Secrétaire ne perſuada point; Thérefe ſoutint toujours qu'on faiſoit injure au Prince en l'accuſant d'infidélité. Elle lui écrivit, pria le Secrétaire d'en faire autant, & de mettre ſon billet dans la premiere lettre qu'il lui enverroit. Il le lui promit, & s'engagea à lui faire ſçavoir la réponſe au bout de quinze jours, dans la même promenade où elle l'avoit abordé. L'innocente Thérefe crut voir déja tous ſes maux diſſipés.

CCIXe FOLIE.

Le Secrétaire remplit ſes engagemens : à la ſuite de pluſieurs articles contenus dans une longue lettre, il parla au Prince de la belle Bijoutiere, lui peignit ſon état, & ce

qu'elle avoit à redouter, & n'oublia pas d'accompagner ſon diſcours du billet qu'elle lui écrivoit.

Thérefe comptoit les heures & les jours qui s'écouloient, dans l'attente d'une réponſe. Que le temps voloit lentement au gré de ſon impatience! Le jour qui devoit lui prouver la conſtance de ſon amant, arriva enfin, lorſqu'elle déſeſpéroit, pour ainſi dire, de le voir jamais arriver. Elle vola deux heures trop tôt au rendez-vous. Après avoir bien peſté contre la lenteur du Secrétaire, & craint même qu'il n'eût oublié ſes promeſſes, elle le vit accourir, & lui épargna la moitié du chemin. — Eh quoi! c'eſt vous, Madame! lui dit-il : je ne croyois vous trouver ici que dans une demi-heure. J'ai de mauvaiſes nouvelles à vous annoncer. Le Prince m'a répondu exactement à tout ce que je lui ai marqué, & ne m'a pas dit un ſeul mot à votre ſujet. J'ai reçu une ſeconde lettre de lui par un courier extraordinaire dépêché par le Général; il

n'y parle point encore de vous. Au reste, je vous ai avertie de son inconstance; supportez-la avec courage : tant de jolies femmes l'ont éprouvée ! D'ailleurs vous seroit-il difficile de vous venger d'un ingrat? La beauté doit-elle s'affliger de l'inconstance? Elle n'est redoutable que pour la laideur.

Les galanteries du Secrétaire tomberent en pure perte; Thérese écoutoit sans rien entendre. En apprenant que M. d'Orzimi n'avoit point répondu à sa lettre, elle sentit un froid mortel pénétrer ses sens; elle resta dans cette douleur morne qui anéantit, qui ôte la force de se plaindre, & qui est le dernier degré de la sensibilité humaine. Que Thérese avoit encore peu d'usage du monde!

CCXe FOLIE.

Il lui auroit été impossible de regagner la maison de son pere, si sa sœur, qui l'avoit accompagnée, ne l'eût portée mourante dans une voiture. Le Secrétaire pria en vain qu'il

lui fût permis de revoir quelquefois la belle Bijoutiere ; il ne put rien obtenir. Si vous avez besoin de mes services, dit-il à sa sœur, je me nomme Durval ; je loge à l'hôtel du Prince d'Orzimi. Elles s'éloignerent en le remerciant de sa bonne volonté : il les perdit bientôt de vue, & fut long-temps mortifié du peu de contentement que lui avoit procuré cette aventure, dont il se promettoit tant de plaisirs.

CCXI^e FOLIE.

La situation de Thérese est vraiment affreuse, & devient de jour en jour plus critique. Elle adore son amant, tout perfide, tout parjure qu'il est, & quoiqu'il l'ait rendue certaine de son infidélité. Elle porte dans son sein le malheureux fruit de ses amours ; elle s'apperçoit qu'elle ne pourra bientôt plus cacher les suites de sa foiblesse ; & l'humeur violente de son pere lui fait prévoir les plus grands maux prêts à fondre sur sa tête. Qu'elle maudit la vanité

qui lui fit prêter l'oreille aux discours du Prince ! Elle se repent, mais trop tard, d'avoir renoncé à la sagesse, d'avoir perdu son indifférence, qui lui fit couler autrefois des jours si purs, au sein de l'innocence & de la paix.

Cependant elle touchoit au huitieme mois de sa grossesse : le danger étoit pressant ; il falloit choisir un parti, ou s'attendre à être déshonorée. Elle prit la fuite de chez son pere, si troublée, qu'elle oublia de se munir d'argent, ce qui lui eût été facile en faisant main basse sur une partie du trésor de l'auteur de ses jours. Elle se réfugia chez sa sœur, chargée seulement d'un petit paquet de linge. La sœur n'osa la recevoir auprès d'elle, parce qu'elle présuma que son pere pourroit venir la lui demander en faisant ses perquisitions. Elle la logea dans une chambre garnie, en assurant qu'elle étoit une veuve provinciale, qu'un procès de conséquence amenoit à Paris. Personne ne s'avisa d'en douter,

quoique le ſtratagême fût fort uſé : car de tout temps rien ne fut plus commun à Paris que de voir de prétendues veuves de province accoucher d'un fruit poſthume. Mais, bon Dieu ! que deviendroit l'univers, ſi tout le monde étoit incrédule ?

CCXII[e] FOLIE.

La fortune de la ſœur deThérefe étoit très-bornée ; elle ne put procurer que de foibles ſecours à la belle fugitive, & ſe trouva bientôt dans l'impuiſſance de fournir à ſes beſoins. L'infortunée Thérefe fut réduite à vendre ſes nippes. Le temps de ſes couches approchoit ; elle ne ſongeoit qu'avec horreur à l'inſtant où elle deviendroit mere. Dépourvue de tout, elle étoit ſûre de trouver la mort au milieu des douleurs de l'enfantement ; elle s'attendoit de voir périr auſſi de froid & de miſere l'innocente victime de ſes fautes. Ces cruelles images alloient bientôt ſe réaliſer, quand ſa ſœur lui conſeilla de recourir au Secrétaire, qu'elle

avoit déja inſtruit d'une partie de ſon embarras. Il m'a paru honnête homme, lui dit-elle ; je ſuis perſuadée qu'il ſe fera un plaiſir de vous tendre une main bienfaiſante. La belle Bijoutiere ſe rendit à l'avis de ſa ſœur. Eh ! lui reſtoit-il d'autre reſſource ? Elle écrivit au Secrétaire qu'une Dame de province qui connoiſſoit tout ſon mérite, le conjuroit de ſe rendre auprès d'elle auſſitôt ſa lettre reçue. L'avantageux Secrétaire ne manqua pas de s'imaginer que l'Amour lui offroit une bonne fortune, & qu'il ne pouvoit ſe tromper qu'une fois dans les tendres eſpérances que ſa phyſionomie lui faiſoit concevoir.

CCXIII^e FOLIE.

Il eut ſoin de relever ſes charmes par les ſecours de la toilette, mit ſon habit le plus riche & qui lui donnoit l'air le plus conquérant, & ſe parfuma des odeurs les plus délicieuſes. Après que toutes ſes glaces lui eurent aſſuré qu'il étoit un ai-

mable mortel, il vola où le plaiſir l'appelloit. Il changea de couleur en voyant que la Dame de province n'étoit que celle dont il avoit connu la froideur. La belle Bijoutiere n'eut pas beſoin de lui apprendre ſon extrême indigence; tout ce qui l'environnoit l'annonçoit aſſez. Le Secrétaire ouvrit ſa bourſe, ſans attendre qu'on implorât ſon humanité. L'affreuſe miſere, & les horreurs qu'elle traîne à ſa ſuite, diſparurent d'auprès de Théreſe; il n'y reſta que le remords de ſes fautes, auſſi inſupportable que les maux les plus cruels. Elle ſentit ce qu'il en coûte pour être mere, ſans en éprouver les douceurs. Ce qu'on ne doit qu'au crime peut-il avoir des charmes? Elle donna le jour à un garçon, & jeta ſur lui un œil indifférent : on porta le petit Prince aux enfans-trouvés.

Notre galant Secrétaire, à force de voir Théreſe, en devint véritablement amoureux. Dès qu'il s'apperçut de l'ardeur qu'il nourriſſoit, il fit ſes efforts afin de l'éteindre : il vouloit

enflammer

enflammer les cruelles, & non partager leurs feux. La fuite lui parut le meilleur parti : mais il ne put ſoutenir deux jours d'abſence. M. le Secrétaire imita le papillon, qui ne peut s'éloigner de la chandelle, & finit par s'y brûler. Il revint chez la belle Bijoutiere plus épris que jamais, lui déclara ſon amour, & fut tout étonné qu'elle n'eût pour lui que de la reconnoiſſance.

CCXIV^e FOLIE.

Auſſi-tôt qu'elle fut hors de danger, Thérеſe ſe mettoit ſouvent à la fenêtre. Loin d'avoir perdu de ſa beauté dans ſes couches, ſes charmes, au contraire, avoient pris un nouvel éclat. Un vieux Gentilhomme, logé vis-à-vis de ſes fenêtres, qu'une affaire importante retenoit à Paris, fut frappé de ſes attraits. Il haſarda de la ſaluer quelquefois ; elle répondit à ſes politeſſes. Il lui fit enſuite de petits ſignes d'amitié ; même docilité de la part de la belle. Il lui dit des choſes galantes ; on lui répondit

gracieusement. C'étoit par désœuvrement que Thérese agissoit de la sorte ; il faut bien s'occuper de quelque chose. Le vieux Gentilhomme, enchanté de plus en plus, s'informa de ce qu'étoit son aimable voisine. On lui dit que c'étoit une veuve de province fort honnête, d'une conduite irréprochable, qui venoit faire juger un grand procès. Il n'en fallut pas davantage pour augmenter de beaucoup l'amour du vieux Gentilhomme. Il ne manquoit point de se mettre à sa fenêtre dès qu'il la voyoit à la sienne, de sourire, & de lancer de tendres regards. Il lui demanda un jour la permission de lui rendre visite. Thérese y consentit volontiers, croyant qu'un homme de son âge étoit sans conséquence : mais elle n'ignora pas long-temps quel est le pouvoir de la beauté. Le vieux Gentilhomme lui découvrit ce qui se passoit dans son cœur; il termina son discours par lui dire : J'ai dix bonnes mille livres de rente, un château assez bien situé en Picardie ;

je partage tout cela avec vous, Madame, si vous consentez à m'accorder votre main.

CCXV^e FOLIE.

Une pareille proposition ne déplut point à la belle Bijoutiere. Elle auroit fait éclater la joie qu'elle en ressentoit, si elle n'eût craint que le vieux Gentilhomme, instruit de ses aventures, ne changeât bientôt de langage. Dissimulant ses inquiétudes, elle reçut ses offres avec reconnoissance, & lui répondit qu'il ne falloit rien précipiter; qu'ils devoient se connoître un peu plus l'un l'autre.

Le galant Secrétaire avoit d'abord vu sans ombrage les visites du vieux Gentilhomme, les regardant comme de simples politesses que le voisinage occasionnoit. Elles l'impatienterent enfin, sur-tout quand il crut démêler dans les yeux de Thérese qu'elle n'étoit pas insensible aux soupirs de son rival. Sa mauvaise humeur augmenta de beaucoup quand la belle

Bijoutiere lui confia les projets de ſon nouvel amant. Monſieur le Secrétaire, tranſporté de rage qu'on vînt lui ravir une conquête qui lui avoit tant coûté, qu'il croyoit à demi-vaincue, oſa défendre au Gentilhomme d'aller chez Thérefe, s'il n'aimoit mieux l'obtenir par ſa valeur. La vieilleſſe de ſon rival lui faiſoit sûrement imaginer qu'il refuſeroit de lui tenir tête. A ſon grand étonnement, le vieux Gentilhomme fit le mutin. Les deux rivaux choiſirent pour champ de bataille les environs du couvent de Mademoiſelle d'Urbin. Ce fut leur combat & les cris des voiſins qui cauſerent tant de frayeur au Géographe, qui en tombant du haut de la muraille, les épouvanta tellement à ſon tour, qu'ils prirent la fuite, & abandonnerent leurs dépouilles. La chute du Géographe n'arriva pas aſſez tôt pour le galant Secrétaire, qui reçut un grand coup d'épée avant de ſe ſauver, ce qui ne contribua peut-être pas peu à lui faire abandonner la partie.

CCXVI^e FOLIE.

Le vieux Gentilhomme n'entendit plus parler de ſon rival, & Thérèſe ignora toujours pourquoi il avoit pris congé d'elle ſi bruſquement. Ne pouvant plus alléguer aucun prétexte, elle conſentit d'épouſer le bon Gentilhomme, qui, enivré d'amour, s'inquiéta peu s'il connoiſſoit bien l'objet de ſa tendreſſe. Le jour approchoit qui devoit le mettre au comble de ſes vœux ; les ſcrupules de la belle Bijoutiere troublent tout-à-coup ſon bonheur. Elle lui déclare qu'elle ne veut plus ſe marier, & appuie ſon refus des mots d'honneur, de devoir. Il la prie tant de lui apprendre les raiſons d'un tel changement, qu'elle ne peut ſe défendre de le ſatisfaire. — Je n'aurai point la baſſeſſe, lui dit-elle d'une voix entrecoupée, d'abuſer de votre bonne foi. J'éprouve trop les déchiremens du remords. Hélas ! ſuis-je digne de fixer les vœux d'un honnête homme ? Je ſouillerois trop les nœuds

du mariage. Sçachez, Monſieur, que mon nom & mon état actuel ne ſont qu'une impoſture. Loin d'être une veuve de province, je n'ai jamais été mariée. Je ſuis la fille d'un Bijoutier nommé Aubran. Le Prince d'Orzimi a feint de m'aimer, & m'a ſéduite. Portant les marques de ma foibleſſe, j'ai fui de chez mon pere; je ſuis venue dans cette maiſon mettre au jour le fruit de mes coupables amours.

CONCLUSION

de l'Hiſtoire de la belle Bijoutiere.

CCXVII^e FOLIE.

PARBLEU! s'écrie le vieux Gentilhomme conſterné, vous avez eu grand tort de me révéler des ſecrets que j'aurois toujours ignorés. Et il ſortit d'un air penſif. Thérеſe ne doute pas qu'il ne l'ait abandonnée à ſon mauvais ſort. Cette idée aug-

mente sa douleur. Que va-t-elle devenir ?

Mais quelle est sa surprise de voir entrer son pere, qui lui dit en la serrant dans ses bras : — Remerciez Monsieur, ma chere fille, de l'honneur qu'il daigne vous faire en vous prenant pour sa femme. J'oublie tous les chagrins que vous m'avez causés, en faveur de cette alliance. — Le vieux Gentilhomme, en laissant Thérese, courut trouver le Bijoutier, qu'il pria de lui accorder sa fille, en lui apprenant où elle s'étoit retirée, afin de fuir, prétendit-il, l'humeur trop brusque de son pere.

Le vieux Gentilhomme, au comble de ses vœux, épouse la belle Bijoutiere, & regagne tout de suite son château, aussi content de sa chere moitié que s'il étoit devenu le mari d'une vestale. Tel qui le traitera de fou, n'est peut-être guere mieux partagé que lui, ou de son bon gré, ou par ignorance.

SUITE DE L'HISTOIRE
du Baron d'Urbin & de l'Abbé Tartuffe.

CCXVIII^e FOLIE.

REVENONS maintenant aux principaux perſonnages de ce livre. Le Baron d'Urbin continue de faire ſa cour à la Préſidente ; l'Abbé eſt toujours dévoré de jalouſie, & ne ſçait comment arrêter les progrès imaginaires de ſon rival. Le bonheur, qui ſuit quelquefois les méchans afin d'éprouver la patience des bons, conduit un jour le petit-collet au couvent de Mademoiſelle d'Urbin : il alloit rendre viſite à la vieille dévote, une de ſes anciennes connoiſſances. J'ai déja dit que la bonne-femme eſt très-babillarde de ſon naturel, & fort encline à médire ſaintement de ſon prochain. Toujours prête à ſatisfaire ſes deux paſſions

favorites, elle raconte à l'Abbé qu'elle s'est fait une intime amie, belle comme le jour, âgée au plus de seize ans, fille d'un Baron d'Urbin, & que cette chere amie est amoureuse de son maître de géographie: elle ajoute qu'elle a surpris la jeune personne lui donnant un tendre baiser au travers de la grille du parloir: le tout est débité avec tant de volubilité, qu'elle ne s'apperçoit point de son indiscrétion, & que tout autre que le malin Abbé auroit eu peine à l'entendre. Il n'a garde de perdre un seul mot de son discours, parce qu'il espere qu'il va lui fournir les moyens de nuire au Baron. Nos deux saints personnages se quittent après s'être mutuellement convaincus de leur haute piété par les choses édifiantes qu'ils se disent avant de terminer la conversation.

CCXIX^e FOLIE.

Fier de ses découvertes, le petit-collet se met à railler impitoyablement M. d'Urbin devant la Présiden-

te : *nota* qu'il a ſoin encore d'attendre qu'il y ait grand monde. — Vous faites ſagement, Monſieur le Baron, lui dit-il, de faire votre cour aux belles. Quand on peut être grand-pere comme vous, on mérite les égards de la ſociété. Quoi! vous vous défendez de ce titre vénérable! Eh, la la, tout beau! nous ſçavons que vous avez une belle & grande fille, qui ne demande pas mieux que de vous donner des héritiers. Vous la tenez en vain dans un couvent; vous ſerez un jour aïeul, même bi-ſaïeul : car vous irez loin, puiſque vous ne paroiſſez pas votre âge. Le Baron pare du mieux qu'il lui eſt poſſible les traits piquans de ſon rival. Il eſſaie d'abord de perſuader que Madame la Baronne, de défunte mémoire, ne lui a laiſſé qu'une fille encore à la mamelle. Le maudit Abbé lui cite le couvent où ſa grande fille eſt renfermée, & ſe récrie contre ſon peu de naturel, qui lui fait renier ſon ſang. Le pauvre Baron reſte muet, & ſi convaincu qu'il eſt dés-

honoré, qu'il n'ose lever les yeux.

CCXX^e FOLIE.

Le petit-collet redoublant de malice, veut augmenter la confusion de M. d'Urbin. Il le prend à part, & lui conte tout haut l'amour que sa fille éprouve pour les sçavans, surtout pour les Géographes : il ajoute malignement, qu'afin de récompenser son maître de géographie des soins qu'il prend de lui faire parcourir beaucoup plus de pays qu'il n'y en a sur la carte, elle lui donne souvent de petits baisers en recevant ses leçons. Une dévote de mes amies, continue-t-il, l'a surprise dans ses actes de reconnoissance, & en a été si touchée, qu'elle les publie à toute la terre.

Le Baron est anéanti des bizarres amours de Mademoiselle d'Urbin; il se désespere bonnement de sa conduite. Ignore-t-il donc que dans ce siecle philosophe, si opposé au bon vieux temps, rien n'est plus commun que de voir de jeunes personnes

illuſtrées par pluſieurs foibleſſes, & déja ſçavantes dans la galanterie ?

CCXXIe FOLIE.

Le Baron ſe voit contraint d'avouer que la Demoiſelle d'Urbin dont parle l'Abbé, eſt ſa fille; mais il ne veut pas abſolument convenir qu'il ſoit d'un âge décrépit, étranger à l'amour. La crédule Préſidente, ſi bonne qu'elle croit plutôt le bien que le mal, ſoutient que l'Abbé n'eſt qu'un calomniateur, & que l'air de jeuneſſe de M. le Baron dément tout ce qu'on pouvoit dire de ſa caducité.

Le diable, qui inſpire ordinairement les gens dont il paroît le plus grand ennemi, vient enſeigner au petit-collet un tour de ſa façon, afin qu'il confonde publiquement Monſieur d'Urbin, ſans qu'il puiſſe rien alléguer pour ſa défenſe. L'Abbé diſpoſe tout ce qui eſt néceſſaire à ſon projet diabolique ; il n'épargne ni peines ni ſoins. Que ne fait-on pas, lorſqu'on eſt bien amoureux, pour ſupplanter un rival ?

Les ſourcils & la barbe noire du Baron choquent depuis long-temps Monſieur l'Abbé : outre qu'ils ſont un contraſte ridicule avec la perruque blonde qui les accompagne, il les ſoupçonne d'être l'ouvrage de l'art plutôt que de la nature. Il forme le deſſein de s'éclaircir de la vérité, & voici à quel ſtratagême il a recours. Un grand coquin de laquais, apoſté par ſon ordre, apportant précipitamment une jatte remplie d'eau, la renverſe toute entiere ſur la tête de M. d'Urbin, après avoir fait tomber ſa perruque. Le petit-collet court auſſi-tôt vers le Baron, & feignant de lui eſſuyer le viſage, il le frotte de maniere qu'en retirant la ſerviette on le voit ſans barbe, ſans ſourcils, la tête pelée, couverte ſeulement çà & là de quelques cheveux blancs.

CCXXII^e FOLIE.

Le déſolé Baron eſt alors vraiment méconnoiſſable. Les éclats de rire qu'on ne peut retenir en voyant ſa figure burleſque, augmentent le co-

mique du ſpectacle, par les grimaces que la rage & la honte font faire à M. d'Urbin. S'efforçant de cacher ſa confuſion, il entreprend de défendre ſa barbe & ſes ſourcils peints, & ſa tête blanchie. — L'état où vous me voyez, dit-il, n'eſt point une preuve que la vieilleſſe ait étendu ſur moi ſes doigts glacés. Combien de petits-maîtres, dont perſonne ne conteſte l'adoleſcence, ſe peignent les ſourcils! Que de jolies femmes ne doivent la beauté des leurs qu'au ſecours du pinceau! Et qui leur fait un crime d'orner les arcs de l'Amour? Ma tête ſeroit encore couverte de ces cheveux blonds qui autrefois me tomboient en boucles ſur les épaules; mais puiſqu'il faut avouer la cauſe qui m'a privé de cet ornement, je l'ai perdu en rendant trop fréquemment hommage à la beauté. Tel eſt le ſort des vrais partiſans de la tendreſſe & du plaiſir.

CCXXIIIe FOLIE.

La Préſidente étoit perſuadée; le

Baron triomphoit, ne prévoyant pas le dernier coup qu'alloit lui porter la malice de l'Abbé. Le petit-collet, un peu ſurpris de voir ſon tour de Page inutile, s'écrie avec un ſouris amer : — Voilà qui prouve en effet la jeuneſſe de Monſieur le Baron ; le haſard m'a fait tomber cette piece juſtificative entre les mains. — En diſant ces mots, il tire de ſa poche l'extrait baptiſtaire de M. d'Urbin, & en fait lecture à haute & intelligible voix. Pour le coup voilà le Baron confondu : il n'y a pas moyen de récriminer : ſon âge eſt actuellement connu de ſa maîtreſſe, mieux encore que de lui-même. Sans avoir la force de rien répliquer, il ſort bruſquement de chez la Préſidente, ſe promettant de ne revenir jamais dans une maiſon où ſa honte eſt publique.

M. d'Urbin a grand tort. Il doit, au contraire, ſe glorifier de ſon âge : une belle vieilleſſe mérite les reſpects de tous les hommes, & ſemble être la récompenſe de la vertu.

SUITE DE L'HISTOIRE

du Baron d'Urbin, & de celle du Marquis d'Illois.

CCXXIV^e FOLIE.

C'EST ma fille, se disoit à lui-même le Baron, qui est cause de tous les malheurs qui fondent sur moi. Sans elle mon secret seroit ignoré; je serois aimé de la Présidente, que je n'ose plus revoir. Si je l'avois mariée, j'aurois prévenu mes disgraces; ce maudit Abbé n'auroit point songé à me jouer des tours pendables.

Afin d'empêcher que sa fille ne lui attire d'autres infortunes, Monsieur d'Urbin se résout à terminer sans délai son mariage avec le Marquis. Il devoit depuis long-temps une visite à M. d'Illois; il s'en acquitte dès le même jour qu'il s'est banni de chez la Présidente. Le Mar-

quis ne s'attendoit guere à le voir ; il commençoit à craindre de n'être jamais l'époux de Mademoiselle d'Urbin. Le Baron le remplit d'une joie imprévue en lui apprenant qu'il sera son gendre dans quelques jours : mais il n'a garde de lui révéler les motifs qui lui font désirer tout-à-coup son alliance. Que de mariages n'ont pas été conclus pour de meilleures raisons !

CCXXV^e FOLIE.

Le Baron auroit mandé tout de suite les Notaires, s'il ne falloit au moins que les futurs se vissent un moment. Mais afin de hâter les choses, il propose au Marquis de le suivre au couvent de Mademoiselle d'Urbin. On juge bien qu'il n'est pas refusé. Le Baron regarde sans doute comme une bagatelle l'affaire importante qu'il va conclure, puisqu'il se propose de la terminer si promptement. Il s'agit pourtant du bonheur ou du malheur de sa fille ; & il ne daigne seulement pas la consulter, ni l'avertir de ce qu'il médite. Il la livre

non-ſeulement comme ſi elle lui étoit étrangere, mais encore comme une marchandiſe inſenſible, s'il eſt permis de s'exprimer de la ſorte, qu'on fait paſſer indifféremment par pluſieurs mains. Il eſt vrai que l'uſage autoriſe notre Baron.

SUITE

des mêmes Hiſtoires, & de celle de Mademoiſelle d'Urbin.

CCXXVI^{e} FOLIE.

MADEMOISELLE d'Urbin n'avoit point été fatiguée par les viſites de ſon pere; c'étoit la premiere qu'il s'aviſoit de lui rendre. Il lui préſente le Marquis, en lui diſant de le regarder déja comme ſon époux, & que dans peu de jours elle ſortiroit du couvent pour ſe marier. Monſieur d'Illois eſt enchanté des attraits de ſa future; il trouve que dans l'image qu'il s'en étoit formée, ſon imagi-

nation l'avoit éloigné de la réalité. Comme le temps preſſe, & que le mariage doit ſuivre de près l'entrevue, il fait tout de ſuite à Mademoiſelle d'Urbin une déclaration dans les regles. Les réponſes ſages & meſurées qu'il en reçoit, achevent de le charmer. Il reſte avec elle environ une demi-heure : ce temps lui ſuffit pour pénétrer ſon caractere, pour juger de ſon eſprit, & pour s'aſſurer qu'elle fera le bonheur de ſa vie.

CCXXVII^e FOLIE.

La fille du Baron ne paroît pas moins ſatisfaite de ſon époux futur. Il la conjure ſi tendrement de lui apprendre, avant qu'il la quitte, ſi elle l'aimeroit un jour, qu'elle lui avoue en rougiſſant, que de tous ceux à qui ſon pere pouvoit offrir ſa main, il eſt celui qu'elle préfere avec le plus de plaiſir. En ſe ſéparant, elle remercie tout bas Monſieur le Baron. — Il ſemble, lui dit-elle, que mes vœux aient été conſultés. — Dans les tranſports de ſon alégreſſe,

elle court par tout le couvent faire part de ſon bonheur à ſes meilleures amies, qui voudroient bien être à ſa place.

Le croiroit-on ? Le contentement de Mademoiſelle d'Urbin n'eſt qu'une feinte. Elle n'eſt pas fâchée de ſe marier : l'idée du mariage plaît toujours aux jeunes perſonnes, quoiqu'elles ne puiſſent pas trop définir ce qu'il leur promet : mais elle ne ſe ſent aucun penchant à aimer celui qui doit être ſon époux. La vue de M. d'Illois, loin d'avoir fait une impreſſion favorable ſur ſon cœur, lui a cauſé une eſpece de dégoût. Elle diſſimule l'antipathie qu'il lui inſpire ; elle affecte d'être charmée de l'union projetée, afin de ſortir au plutôt du couvent.



SUITE

de l'amour extravagant du Géographe.

CCXXVIII^e FOLIE.

LA curiosité & l'envie de parler des affaires d'autrui, qu'on appelle la renommée, laquelle semble porter plus vîte les mauvaises nouvelles que les bonnes, apprennent bientôt au Géographe que sa maîtresse est sur le point de se marier. Cette nouvelle imprévue le désespere. Il s'imaginoit sans doute que Mademoiselle d'Urbin l'aimoit assez pour ne désirer l'hymen qu'en sa faveur. Surpris de l'inconstance de la belle, il éprouve quelques instans une douleur morne, stupide : sortant de sa léthargie, il se livre aux plus fougueux transports. S'il n'étoit banni du couvent, il iroit accabler l'ingrate de reproches, lui faire jurer un amour éternel, ou mourir à ses yeux. Après

avoir flotté au milieu de plusieurs projets, il forme la résolution de lui écrire : il compose une lettre aussi éloquente que celle que j'ai citée plus haut. Son esprit ne persuade pas cette fois-ci : Mademoiselle d'Urbin, décidée à sortir du couvent, ne songe plus au maître de géographie, & ne fait aucune réponse à sa tendre missive. Notre amant désespéré trouve une ressource excellente pour finir ses malheurs, c'est de se pendre. Il ne veut point d'une mort obscure, dans la crainte que son courage ne soit ignoré de la postérité, & dans la crainte que sa barbare maîtresse ne soit jamais instruite qu'elle lui a fait perdre la vie. Dès que l'obscurité commence à se répandre, il s'achemine vers le couvent de la perfide. Quand il est arrivé près de la porte du monastere, il se passe l'un des bouts d'un funeste cordon autour du cou, monte sur une borne, attache fortement l'autre bout du cordon à des barreaux de fer situés audessus de la porte, fait une impré-

cation contre l'Amour & contre le beau ſexe, s'élance en l'air, & demeure accroché.

SUITE

de l'amour extravagant du Géographe ; & de l'Hiſtoire de la fille du Plaideur, de l'Abbé Tartuffe, & de la Préſidente.

CCXXIX^e FOLIE.

Il étoit environ ſix heures du ſoir en hiver, quand le Géographe acheve ſon exécution. Il s'eſt pendu de maniere qu'on ne peut entrer dans le couvent ni en ſortir ſans voir le déſagréable ſpectacle qu'il offre. Il ſemble que le jour ſe ſoit hâté de fuir, & que la nuit, ſaiſie d'horreur, ait redoublé ſes voiles funebres.

Une jeune perſonne toute éplorée, ſaiſie d'un violent ſujet de douleur, accourt alors pour ſe jeter dans le couvent, comme dans un ſûr aſyle,

Cette jeune personne si affligée, c'est la belle Angélique, fille de l'éternel plaideur, que la Présidente avoit généreusement reçue dans sa maison, ainsi que son pere. Le lecteur se rappellera, s'il lui plaît, que les charmes d'Angélique donnoient des tentations à Monsieur l'Abbé. Le petit-collet, voyant ses galanteries & ses bienfaits inutiles, résolut d'employer la force pour subjuguer une beauté rebelle. Il épia ses démarches avec tant de soin, qu'il la surprit dans une chambre très-retirée de la maison. Sans s'amuser à de longs discours, il ferma la porte, se jeta sur sa maîtresse, comme le faucon sur sa proie. Le hasard conduisit le pere d'Angélique auprès de la chambre où sa fille se défendoit en héroïne. Il crut entendre sa voix qui demandoit du secours; il enfonça la porte d'un coup de pied. L'Abbé eut l'adresse de se sauver. Où fut-il chercher un refuge? Auprès de la Présidente, dont il étoit sûr de prévenir l'esprit. Angélique eut beau vouloir calmer la

colere

colere de ſon pere, qui, ſans doute à cauſe de ſon premier goût pour les procès, ſe fit un plaiſir de démaſquer le petit-collet. Il entraîna ſa fille, malgré ſes repréſentations, chez la Préſidente. — L'Abbé eſt un ſcélérat, lui dit-il en entrant. J'ai les plus fortes preuves qu'il couvre ſes vices odieux du manteau de la piété. — Il vous ſied bien, s'écria la Préſidente prévenue, de chercher à flétrir la vertu! Je ſçais que votre fille a une haine invincible contre ce ſaint homme, parce qu'il l'a repriſe aigrement de quelques fautes. Je ne veux plus la voir. Qu'elle aille de ma part à ce couvent qui eſt auprès de chez moi; j'y paierai ſa penſion, & même ſa dot, ſi elle veut prendre le voile. Pour vous, Monſieur, reſtez ici; je verrai demain où je pourrai vous placer: un de mes gens va conduire votre fille.

Angélique, au déſeſpoir, n'attendit pas celui qui devoit l'accompagner; elle ſortit toute éperdue, ſans qu'on ſe doutât de ſon deſſein, & courut

ſe réfugier dans le couvent déſigné par la Préſidente, ſéparé ſeulement de quelques maiſons de ſon hôtel. Arrivée à la porte du cloître, elle veut ſonner précipitamment, afin de ſe faire ouvrir, & ſaiſit le pied du Géographe, croyant prendre le cordon de la cloche : s'appercevant qu'elle tient le pied d'un homme, elle ſe met à pouſſer des cris horribles.

CCXXX[e] FOLIE.

A ces cris les Tourieres accourent avec de la lumiere. Mais la chandelle leur tombe des mains : elles ſe mettent à crier plus fort qu'Angélique, voyant un homme pendu à la porte de leur ſainte maiſon. Le bruit, les clameurs qui retentiſſent dans la communauté, obligent les vénérables Meres de venir en ſçavoir la cauſe : ſur leurs pas marchent toutes les penſionnaires, excepté la vieille dévote, qu'une paralyſie retenoit dans ſa chambre. Mademoiſelle d'Urbin faillit de s'évanouir à la vue

du tragique déſeſpoir de ſon ancien amant : elle s'efforce de cacher ſon trouble, craignant de faire connoître la part qu'elle avoit à un tel événement. Les Religieuſes ne remettent point le Géographe. Elles le remarquoient peu lorſqu'il venoit donner ſes leçons : d'ailleurs l'obſcurité & leur effroi les empêchoient de diſcerner ſes traits.

Un murmure général élevé parmi le troupeau féminin, fait entendre que ce pendu eſt un malheureux amant, que les rigueurs de ſa maîtreſſe ont contraint d'attenter ſur ſes jours. Le lieu qu'il a choiſi pour terminer ſa carriere, leur fait préſumer que cette inſenſible habite dans le couvent. Il n'y a aucune des ſpectatrices qui ne prétende en elle-même avoir à ſe reprocher cette funeſte mort ; les plus vieilles Religieuſes mêmes s'imaginent que leur conſcience en eſt chargée. Il aura craint de ne pouvoir jamais m'attendrir, dit l'une tout bas. Ma réputation de vertu, dit l'autre, l'a empêché de

me déclarer ſes feux. J'ai bien compris, dit celle-ci, que mes charmes faiſoient impreſſion. Enfin, pour la premiere fois sûrement, jamais l'amour propre ne ſe glorifia tant d'avoir commis un homicide; jamais tant d'innocens ne s'imputerent le même crime.

CCXXXI^e FOLIE.

Des voiſins charitables, attirés par le bruit, décrochent le pauvre Géographe, que les Religieuſes ſe contentoient de regarder de loin en ſe ſignant, en pouſſant de pieux hélas, en sécriant : Mon doux Jéſus ! qu'eſt ceci ? Bonne ſainte Nitouche, le malheureux eſt damné ! &c. Ceux qui dépendent le maître de géographie croient ſentir en lui quelque reſte de chaleur. On le porte dans une maiſon voiſine; on tâche de le ſecourir, en lui faiſant avaler des liqueurs ſpiritueuſes, en le réchauffant. Les ſoins qu'on ſe donne ne ſont point perdus; le Géographe pouſſe un profond ſoupir, & ouvre les yeux.

Si-tôt qu'il en a la force, il reparoît dans la rue, afin que l'air acheve de le rétablir. Les Religieuses encore assemblées remercient le Ciel, qui retiroit un chrétien des portes de l'enfer.

Cependant la belle Angélique, après avoir entretenu Madame l'Abbesse, étoit sur le point d'entrer dans le couvent avec le sacré bercail, dont la curiosité n'avoit plus rien à voir: plusieurs laquais, portant des flambeaux, viennent annoncer une nouvelle scene. Angélique frémit en reconnoissant la livrée de la Présidente, & sur-tout en l'appercevant elle-même, suivie de son pere. — Venez, ma chere amie, lui dit la Présidente en l'embrassant. Je suis confuse de ce qui s'est passé. M. Vandeuil m'a accordé mon pardon; serez-vous moins indulgente que lui? Je vous instruirai chez moi de l'aventure qui a démasqué l'hypocrite. Que je rougis de ma crédulité!

Le Géographe, afin que la clarté des flambeaux ne le fasse pas recon-

noître, avoit soin de se cacher le visage sans affectation. Une Touriere babillarde, cherchant aussi à le voir de près, lui apprend qu'il doit la vie à la jeune personne qu'on vient chercher. La reconnoissance engage le Géographe à fixer atentivement sa divinité tutélaire ; il trouve que ses charmes effacent ceux de Mademoiselle d'Urbin, & se sent tout-à-coup épris d'un nouvel amour. Le dépit d'être abandonné par sa premiere maîtresse, ne contribue peut-être pas peu à faire naître une passion aussi subite. Angélique se retiroit avec la Présidente ; le Géographe s'approche d'elle. — Je vous dois trop, Mademoiselle, lui dit-il, pour ne pas vous remercier. Oserai-je vous demander la permission d'aller vous assurer de mon éternelle reconnoissance? — Le Géographe a l'air d'un honnête homme : car l'on est convenu d'appeller *honnête homme* celui qui porte un bel habit ; & cette folie-là est adoptée de tout le monde. Je ferai remarquer, en passant, qu'on

ne s'eſt point encore aviſé de dire d'une femme bien miſe, que c'eſt une *honnête femme.* D'où vient donc une telle diverſité? Eſt-ce qu'on a craint de ſe tromper davantage? Mais ne nous écartons plus de notre ſujet. Angélique conſulte les yeux de la Préſidente, & croit pouvoir dire à l'inconnu, dont l'habit parloit en ſa faveur, qu'il étoit le maître de venir. Le Géographe, augurant bien d'une telle permiſſion, aſſure la belle Angélique, d'un air galant, que s'il lui arrive encore de ſe pendre, ce ne ſera que pour elle.

CONCLUSION

de l'Hiſtoire de l'Abbé Tartuffe.

CCXXXII^e FOLIE.

VOICI ce que la Préſidente raconta à la belle Angélique, dès qu'elle fut arrivée. — Vous ne faiſiez que de me quitter, je m'informois de ce que

vous étiez devenue, quand j'entendis frapper à la porte à coups redoublés. Mes gens effrayés vinrent me dire que la maison étoit investie d'archers, qui vouloient entrer de la part du Roi. Je n'avois rien à me reprocher; j'ordonnai d'ouvrir. L'Abbé se promenoit par la chambre d'un air agité. Je le vis pâle, abattu; mais j'étois loin de penser que c'étoit à lui qu'on en vouloit. Il se préparoit à fuir, sous prétexte qu'un homme de son état seroit compromis de se trouver dans une maison remplie d'archers; je le priai de rester avec moi, en l'assurant qu'on se méprenoit sans doute. Nonobstant tout ce que je pouvois lui dire, il alloit sauter des fenêtres de ma chambre dans un jardin. On monte avec bruit, on se jette en foule où nous étions, on se précipite sur l'Abbé, qu'on charge de chaînes. J'allois ouvrir la bouche pour me récrier sur l'indignité du traitement fait à un si saint personnage; le Commissaire me prévint. — Nous ne nous trompons pas, Ma-

ame, me dit-il. C'eſt M. l'Abbé lui-
iême que nous cherchons. Je ſuis au
éſeſpoir que cette ſcene ſe paſſe
iez vous. Mais notre homme n'ayant
oint, depuis quelque temps, de do-
icile fixe, & mes ordres étant pré-
s, j'ai été contraint de venir l'arrê-
r dans votre maiſon. Quand vous
onnoîtrez les vices du perſonnage,
ous ſerez indignée qu'il ait pouſſé
mpoſture ſi loin. Tandis qu'on va
renfermer pour toute ſa vie dans
ne obſcure priſon, je pourrai, ſi
ous le ſouhaitez, vous détailler une
rtie de ſes crimes. — La contenance
aſſe de l'Abbé, partage du ſcélérat
évoré de craintes, tandis que l'hom-
e innocent qu'on accuſe ne perd
en de ſa noble fierté, m'apprit aſſez
u'on ne lui faiſoit point d'injuſtice.
n l'entraîna dans la demeure du
ime, qu'il ne doit jamais quitter;
: je l'entendis lâchement pleurer,
: s'écrier: Hélas! je ſuis perdu.

Je priai le Commiſſaire de ne me
onter ſeulement que le ſujet de la
étention du tartuffe. — Vous avez

raiſon, me dit-il, Madame : un pareil récit, outre qu'il ſeroit d'une longueur exceſſive, révolteroit trop la vertu. — Vous ſçaurez donc en peu de mots que l'Abbé, reçu dans une illuſtre maiſon, entreprit de ſéduire la fille de ſon bienfaiteur, dont il auroit dû reſpecter la naiſſance & la ſageſſe. Il parvint à s'en faire écouter. Mais comme un innocent amour ne ſatisfait pas ſes déſirs, il promit à la jeune perſonne de l'épouſer, ſi elle ne lui refuſoit rien. La crédule beauté, ſans conſidérer que le caractere de ſon amant mettoit un obſtacle éternel à ſes promeſſes, oublia ſes devoirs, perſuadée que l'hymen effaceroit les fautes de l'amour. Elle s'apperçut qu'elle portoit dans ſon ſein des marques de ſa foibleſſe ; l'indigne Abbé lui écrivit des conſeils que le crime même n'oſe donner ſans frémir d'horreur. Cette lettre fut interceptée par la famille, qui obligea la jeune perſonne d'en déclarer l'auteur, & qui, ne parlant que de la ſéduction, obtint bientôt une lettre de

cachet pour que le scélérat passât le reste de ses jours dans un sombre cachot ; châtiment trop doux en comparaison des crimes dont il s'est souillé.

CCXXXIII^e FOLIE.

La Présidente, en achevant le récit du Commissaire, se met à fondre en larmes. Elle ne dit point à Angélique le sujet de ses pleurs : le lecteur doit deviner sans peine ce qui les fait couler. Est-il difficile de comprendre qu'elle ne songe qu'avec une vive douleur, qu'elle a été cruellement la dupe d'un hypocrite ?

Le Géographe vient dès le lendemain remercier sa libératrice. On lui demande ce qui avoit pu le porter à se pendre. Il répond que l'amour en étoit la seule cause, & qu'il a trouvé sa guérison dans l'excès même de son mal. Il vouloit parler de l'impression que faisoient sur lui les charmes d'Angélique, qu'il n'auroit jamais connue sans la folie où le porta son désespoir. Notre Géographe de-

vint bientôt aussi amoureux de la fille de M. Vandeuil qu'on l'a vu passionné de Mademoiselle d'Urbin. Il est vrai que s'efforçant d'oublier sa premiere maîtresse, il ne résiste point à sa nouvelle flamme : il enfonce lui-même bien avant dans son cœur les traits que l'Amour y décoche. S'étant informé adroitement des gens de la Présidente, quelle étoit la fortune de la belle Angélique, il croit pouvoir prétendre à sa main. — En me mariant je me vengerai, dit-il, de la fille du Baron. Elle se repentira trop tard de m'avoir abandonné; elle consumera ses jours livrée à la douleur de m'avoir perdu, & en proie à la jalousie que lui inspirera le bonheur de celle que j'épouserai.

CCXXXIV^e FOLIE.

Quelques jours après sa premiere visite, le Géographe vient demander mystérieusement une audience particuliere à la Présidente. Quand il se voit seule avec elle, il la supplie

l'engager Mademoiselle Vandeuil à
e choisir pour époux ; & tout de
uite il fait un détail de sa petite
ortune. La Présidente ne paroît point
:loignée de cette alliance ; elle lui
promet de parler en sa faveur, &
ui tient parole en effet dès le même
our. Il est tout simple qu'Angélique
iccepte avec joie le parti qui s'offre.
Elle n'a absolument rien ; le Géo-
graphe se fait au moins un revenu
le mille écus en enseignant avec
uccès la géographie. Notre amant n'a
pas plutôt appris que ses vœux vont
être comblés, que sa maîtresse ré-
pond à son amour, qu'il se voit uni
pour toujours à celle qu'il aime. M.
Vandeuil va loger chez lui : la Pré-
sidente fait des présens considérables
à sa chere Angélique, qu'elle est au
comble de la joie de voir mariée assez
avantageusement. Le nouvel époux
promet de ne plus faire de folies.

Je ne sçais s'il sera long-temps
sage : ce qu'il y a de certain, c'est
que dès le lendemain de ses noces il
ne se ressouvient guere de sa parole.

Sous prétexte de se promener, il passe & repasse plusieurs fois avec sa femme sous les fenêtres de Mademoiselle d'Urbin, afin que son ancienne maîtresse ne puisse douter qu'il a brisé ses fers, & que cette certitude acheve de la désespérer.

CONCLUSION

de l'amour extravagant du Géographe, & fin de l'Histoire de la fille du Plaideur & de la Présidente.

CCXXXVe FOLIE.

IL s'attendoit de lire sur son visage la douleur qu'elle alloit ressentir. Le bruit du carrosse attire la fille du Baron à la fenêtre; plusieurs de ses amies étoient alors avec elle. — Venez vîte, leur crie-t-elle, venez voir une nouvelle mariée. Eh mais je crois que c'est notre ancien maître de géographie. S'est-il donc pendu à la porte du couvent dans le chagrin

qu'il avoit de se marier? Son désespoir auroit été plus naturel quelques jours après. — Le Géographe ne conçoit pas qu'on raille de sang froid, qu'on voie sans émotion un amant pour lequel on eut autrefois des bontés. D'où sort donc le pauvre homme? Tout ce que je trouve d'étonnant dans le procédé de Mademoiselle d'Urbin, c'est qu'elle est encore bien jeune, pour être si habile dans la maniere d'aimer du grand monde. Mais de nos jours on s'instruit de bonne heure.

SUITE DE L'HISTOIRE

du Baron d'Urbin, de Mademoiselle d'Urbin, & du Marquis d'Illois.

CCXXXVI[e] FOLIE.

CEPENDANT le mariage de Mademoiselle d'Urbin est tout-à-fait décidé. Il est nécessaire que cet illustre hymen se fasse avec pompe, & qu'on

n'épargne rien pour le rendre éclatant. Que penseroit-on si la cérémonie n'étoit accompagnée de plusieurs repas somptueux, & si tout ce qu'il y a de plus brillant à la Cour ne venoit s'étouffer aux magnifiques bals qui doivent terminer toutes les fêtes d'un peu de conséquence ? Des raisons aussi fortes engagent M. d'Urbin & le Marquis à faire les plus grandes dépenses. Afin de faire les choses encore plus dans les regles, ils se décident sans balancer à vendre chacun une de leurs terres.

CCXXXVIIe FOLIE.

On signe le contrat, & Mademoiselle d'Urbin voit sa chambre remplie des présens de son futur époux. Une douzaine de couturieres travaillent à ses robes ; il semble qu'on va marier tout le couvent.

Une affaire de la derniere conséquence vient occuper tout-à-coup les pensionnaires & les Religieuses. On va, on vient, on court, on s'empresse, on dispute, on réfléchit. Ja-

mais un cas ſi grave n'intéreſſa la communauté. Un grand conſeil ſe tient chez Madame l'Abbeſſe ; les avis ſont oppoſés, il eſt difficile de les concilier ; ils ſe réuniſſent enfin après pluſieurs jours de débats. Il s'agit de décider quelle robe mettra Mademoiſelle d'Urbin le jour de ſes noces.

CCXXXVIII^e FOLIE.

Les eſpérances du Marquis d'Illois ſont encore renverſées. Il ſe flattoit de toucher à l'inſtant de ſon bonheur, mais il s'en voit plus éloigné que jamais.

Tous les arrangemens étoient pris, les ordres donnés ; une réflexion que M. d'Urbin s'aviſe de faire, & dont le Marquis ne peut s'empêcher de ſentir la juſteſſe, fait juger que ce mariage eſt impoſſible. — A propos, mon cher ami, s'écrie le Baron en finiſſant de tout diſpoſer, nous n'avons point de terre auprès de Paris. Comment ferons-nous donc? Irons-nous conclure la cérémonie

dans le fond d'une province? Les gens d'un certain rang doivent épouser à la campagne, à quelques lieues de la capitale; & nos terres en sont éloignées de plus de cent. D'un autre côté, vous marieriez-vous dans la ville, comme un homme obscur? Il faut donc renoncer à l'hymen que nous allions terminer sans songer à l'essentiel.

CCXXXIXe FOLIE.

C'est ainsi que la fortune se plaît à se jouer de M. d'Illois. Il alloit se retirer, pénétré de la plus vive douleur, quand un ami du Baron vient lui rendre visite. — Vous voilà bien tristes tous les deux, leur dit-il. Quoi! la future a-t-elle des caprices? C'est le partage de la beauté; les jours sereins en ont plus de charmes..... Ce n'est pas cela.... Ah, je vois ce que c'est. Son cœur ne lui dit rien en faveur du Marquis. Parbleu! je vous admire de vous alarmer pour une telle bagatelle. N'épouse-t-on que ceux qui nous ché-

riſſent ? On ſe marie toujours ; l'amour vient quand il peut...... C'eſt pis que cela encore...... La future auroit-elle quelques intrigues ? En ce cas elle auroit tort ; elle feroit avant le mariage ce qui ne ſe pratique qu'après. On ne doit point tranſpoſer l'ordre naturel des choſes...... Ah! j'entends. Vos terres ſont éloignées de Paris. Il faut pourtant que la cérémonie ſe faſſe à la campagne.... Oh bien ! c'eſt un malheur que je puis réparer. Je vous offre certain château, ſitué à deux lieues de Paris. Il eſt vrai que c'eſt une vieille bicoque ; mais vous reſpirerez davantage l'air champêtre. — Le Baron & le Marquis ſautent au cou de cet officieux ami, qui les tire d'un ſi grand embarras.

CCXL^e FOLIE.

Le château emprunté n'a directement que les quatre murailles, encore ne tiennent-elles pas trop. On travaille auſſi-tôt à le meubler du haut juſqu'en bas. On ne doit l'ha-

biter qu'un ſeul jour, & l'on y porte à grands frais des lits, des glaces, &c., comme ſi l'on avoit deſſein de s'y établir pour un ſiecle. Eh! quelle peine ne prend-on pas pour rendre cet antique château un peu logeable! Depuis deux cents ans au moins aucun être raiſonnable n'en avoit approché.

Le Baron & le Marquis vont y faire un tour *incognito* quelques jours avant la noce. Ils le viſitent avec ſoin, & ſe flattent qu'il eſt en état de les recevoir, ainſi que les amis diſtingués qui doivent être préſens à la cérémonie. Mais lorſqu'ils ſont prêts à ſe retirer de cette antique maſure, ils s'apperçoivent avec étonnement qu'il y manque une chapelle. Où ſe fera donc la cérémonie? Sera-ce à l'égliſe de la Paroiſſe? Rien ne ſeroit plus bourgeois. Et d'ailleurs l'étiquette veut que les grands Seigneurs ſoient mariés ſans ſortir de leurs châteaux. Tout bien conſidéré, on érige en chapelle une antichambre; on dreſſe l'autel dans un

buffet, avec la permission de l'Evêque, qui doit unir les jeunes époux : car il faut encore qu'un Prélat donne la bénédiction nuptiale aux gens de condition, sans quoi ils ne se croiroient pas si bien mariés.

CCXLI^e FOLIE.

Ce qu'exigent l'étiquette, l'usage, la mode, le préjugé, ayant été prévu par le Marquis & M. d'Urbin, le jour du mariage est arrêté. M. d'Illois se rend au vieux château afin d'y attendre sa future, que le Baron se charge de conduire. Le vulgaire de mes lecteurs va se récrier que le procédé du Marquis n'est guere galant, parce qu'on s'imaginera que le prétendu devroit être lui-même l'écuyer de Mademoiselle d'Urbin. Je veux bien avertir de leur erreur ceux de mes lecteurs qui penseront de la sorte. Les grands se distinguent jusques dans leur maniere de se marier. La Demoiselle court souvent à travers les champs, & vient trouver son noble futur, qui

l'attend tranquillement, & daigne à peine faire quelques pas au-devant d'elle.

Mademoiselle d'Urbin ne venoit que de se mettre au lit, elle dormoit d'un profond sommeil, quand elle se sentit rudement tirer par le bras. Elle ouvre les yeux; elle se voit entourée de ses meilleures amies; elle apperçoit ses femmes courir dans sa chambre d'un air empressé. — Eh quoi! lui dit-on, vous dormez encore! Avez-vous oublié l'affaire importante qui doit vous occuper aujourd'hui? — Quoi? mon mariage? — Vraiment c'est bien autre chose. C'est ce qui intéresse le plus une femme dans un jour comme celui-ci; la toilette. — Mais quelle heure est-il? Bientôt quatre heures. Il n'y a pas de temps à perdre; levez-vous.

CCXLII^e Folie.

A huit heures Mademoiselle d'Urbin est coiffée; on se hâte de mettre la derniere main à sa parure. Le Baron

vient la prendre dans un carroſſe à ſix chevaux richement harnaché : on part, précédé & ſuivi d'une foule de poſtillons. On approchoit du vieux château ; le petit cœur de Mademoiſelle d'Urbin commençoit à palpiter. Une des proches parentes de la jeune future la conſidere attentivement, & jette tout-à-coup un grand cri. Le Baron fait arrêter, croyant qu'elle ſe trouve mal. — Je ne ſouffrirai jamais, Monſieur, lui dit-elle, que vous terminiez ce mariage : le bouquet de diamans de Mademoiſelle n'eſt pas aſſez gros. Rappellez-vous celui que j'avois en épouſant le Comte : il étoit gros quatre fois comme celui-ci. — Mademoiſelle d'Urbin, qui frémiſſoit à la ſeule idée de retourner au couvent, proteſte que le Marquis n'a fait que ſe conformer à ſes intentions. La Comteſſe ſe calme ; mais elle conſerve un reſte de mauvaiſe humeur pendant toute la fête.

CONTINUATION

de l'Histoire de Mademoiselle d'Urbin ; mariée au Marquis d'Illois, & suite de celle du Marquis.

CCXLIII^e FOLIE.

Le terrible *oui* est prononcé ; Mademoiselle d'Urbin perd son nom ; elle renonce à ses parens ; elle entre dans une famille qui lui étoit étrangere il n'y a qu'un instant ; elle est actuellement Madame la Marquise d'Illois, & c'est ainsi que je l'appellerai dans le cours de cet ouvrage.

Disons tout de suite que la jeune épouse est quelque temps à se défaire d'une certaine timidité, d'une contenance gauche qui fait un peu rire à ses dépens. Elle porte dans le monde une innocence qu'on n'est guere accoutumé d'y remarquer, qui ne se dissipe point dès les premiers jours, & qui formant un contraste

traste singulier, sert à faire paroître davantage l'effronterie, la hardiesse de la plupart des femmes du haut ton.

J'ai oublié d'avertir que lorsque la Baronne d'Urbin sa mere s'avisa d'être fâchée d'avoir une si grande fille à ses côtés, elle venoit à peine de la retirer du couvent, où elle avoit été renfermée depuis sa premiere jeunesse : de sorte que Mademoiselle d'Urbin devoit son éducation à des Religieuses, qui l'avoient instruite en bonne chrétienne, sans songer que n'étant point destinée à prendre le voile, il lui falloit aussi d'autres leçons. Renfermera-t-on toujours les jeunes personnes dans le fond d'un cloître, jusqu'à ce que l'hymen les en fasse sortir? Veut-on qu'elles ne commencent à s'instruire du monde & de ses usages que lorsqu'elles seront mariées? Que diroit-on d'un Avocat qui n'étudieroit les loix que quand il seroit au barreau? Est-il étonnant que les jeunes personnes soient si embarrassées en se

trouvant tout-à-coup transportées au milieu de la société ? Que peuvent-elles avoir appris ? Un grand nombre d'oraisons, force choses édifiantes. Elles sçavent à merveille le nom de tous les Saints, les épouvantables histoires des malices du diable.

CCXLIV^e FOLIE.

Le même jour de son mariage Madame d'Illois découvre un grand défaut dans son mari. Le Marquis porte malheureusement sur lui une odeur qu'elle déteste. Elle le prie très-sérieusement de ne plus s'en servir. Il l'écoute en riant, en traitant de badinage les dégoûts qu'elle témoigne. — Vous voulez donc, Monsieur, s'écrie la Marquise outrée, que je ne puisse me trouver auprès de vous sans être excédée de vapeurs ? Il est vrai que c'est assez ce qu'on m'a dit qu'on éprouve auprès d'un mari. Que n'ai-je sçu plutôt quelle est l'odeur que vous chérissez ! Vous n'auriez jamais été mon époux.

CCXLV^e FOLIE.

C'eſt en ſortant de dîner que nos nouveaux mariés ont une ſi tendre converſation. On leur a ménagé cet entretien particulier, croyant qu'ils ſeront charmés de pouvoir ſe faire part mutuellement du bonheur qu'ils doivent reſſentir de ſe voir unis. M. d'Urbin & la Comteſſe, qui les obſervoient, les entendant ſe quereller, même avant le ſecond jour du mariage, s'approchent d'eux. — De quoi s'agit-il donc, mes chers enfans ? demande le Baron. — D'une choſe grave, répond la jeune épouſe, qui va mettre pour toujours la diviſion entre nous. Monſieur ſe ſert d'une eau d'odeur pour laquelle j'ai une antipathie horrible. — Le Marquis eſt trop galant, dit à ſon tour la Comteſſe, pour ne pas ceſſer d'employer les parfums qui vous déplaiſent. — Oh, Madame ! vous vous trompez, réplique M. d'Illois ; je n'aurai jamais cette complaiſance. Moi renoncer à mon eau ambrée ! Quelque

amour que je ressente pour ma femme, je ne changerai rien à mes odeurs : ma vie en dépend. — La Comtesse, proche parente de la fille du Baron, éprouve dans cet instant une violente envie d'arracher les yeux à M. d'Illois : elle se contente pourtant de lui dire que ses procédés ne l'étonnent point ; qu'on doit tout attendre d'un homme qui donne à sa future un bouquet de diamans d'une médiocre grosseur, dont les pierres sont montées à la vieille mode. — Le Baron conjure son gendre de sacrifier quelque chose aux idées de sa femme. M. d'Illois, sans daigner répondre, tire de sa poche un flacon plein d'eau ambrée, en répand de légeres gouttes sur la Marquise, qui s'évanouit aussi-tôt.

CCXLVI^e FOLIE.

Dans la crainte de troubler la fête, Madame d'Illois ne fait point éclater l'antipathie qu'elle a pour son mari, & que lui inspirent particuliérement ses odeurs. Elle ne laisse paroître

qu'un peu d'humeur, qu'on excuſe ſans peine, parce que les jolies femmes ſont ſujettes à des caprices.

La Marquiſe ne diſſimule que pendant trois jours. Eh! doit-on feindre d'aimer un mari? Mérite-t-il qu'on faſſe des efforts ſi pénibles? Elle ſuit les mouvemens de ſon cœur, évite la compagnie de M. d'Illois, ne peut reſter un inſtant avec lui ſans être accablée d'un ennui inſurmontable, qui devient migraine, & enſuite vapeurs. On s'apperçoit bientôt dans le monde qu'elle n'eſt point tourmentée par la tendreſſe conjugale; & perſonne n'en eſt étonné. Madame d'Illois croit pouvoir ſe livrer en conſcience à la forte antipathie qu'elle a pour ſon époux. N'a-t-elle pas ſujet de le déteſter? Le moyen d'aimer un homme dont les odeurs nous déplaiſent! Eh! combien de femmes, ſe dit-elle encore, pour achever de s'affermir dans ſes ſentimens, ne peuvent ſouffrir leurs maris, ſans que leur haine ſoit fondée ſur des raiſons auſſi légitimes!

CCXLVII^e FOLIE.

Par une bizarrerie ſinguliere, M. d'Illois adore ſa femme, tandis qu'il lui eſt un objet fort indifférent, & tandis qu'il refuſe de lui ſacrifier ſes odeurs. Il n'y a rien que la Marquiſe ne puiſſe attendre de ſa complaiſance, l'eau d'ambre exceptée.

Les égards, les attentions du Marquis pour Madame d'Illois trahiſſent le ſecret de ſon cœur. Ses ſoupirs, ſes regards, ſes moindres actions font connoître l'objet de ſa tendreſſe. Tout le monde apprend qu'il eſt amoureux de ſa femme. On ne revient pas de la ſurpriſe que donne une paſſion auſſi peu commune. Le Marquis eſt regardé comme un fou, qui ſe couvre ſans honte du plus grand ridicule. Dès qu'on le voit, on ſe parle à l'oreille, on éclate de rire. Pluſieurs de ſes amis n'oſent même ſe montrer en public avec lui, dans la crainte d'être ſoupçonnés d'approuver ſa conduite.

CCXLVIII^e FOLIE.

Si M. d'Illois est généralement blâmé, la Marquise au contraire est applaudie d'une commune voix. On admire qu'à son âge elle sçache si bien ce qu'il faut faire, & l'on trouve qu'elle a des dispositions excellentes pour se distinguer un jour. On la plaint de bon cœur d'avoir un mari si peu instruit du bel usage, ou qui se pique si peu de le suivre. — Quel dommage, s'écrie-t-on, qu'on ne l'ait pas unie plutôt avec un de ces êtres charmans, chéris de la société, dont les aimables folies nous aident à supporter l'ennuyeuse sagesse des graves mélancoliques! Que nous aurions vu un couple délicieux! Si M. d'Illois ne fait point évanouir les bonnes qualités de sa ravissante moitié, que le mérite dont elle est douée va la mener loin!

CCXLIX^e FOLIE.

Le Marquis attendoit avec une tendre impatience qu'il fût jour chez

Madame d'Illois. On lui annonce un de ſes intimes amis, qu'il a d'abord de la peine à reconnoître, tant il eſt bien déguiſé. — Qui vous oblige à prendre cet équipage? lui demande Monſieur d'Illois. — Les dangers que je cours en venant vous voir, répond ſon ami. Je ſerois perdu de réputation, ſi l'on apprenoit malheureuſement que je m'intéreſſe à un homme tel que vous, auſſi couvert de ridicules. Ecoutez-moi, mon cher, & tandis qu'il en eſt temps encore, revenez de vos erreurs, & méritez de nouveau l'eſtime des honnêtes gens. Eſt-il poſſible que vous vous aviſiez d'aimer votre femme? Quoi! vous ne rougiſſez pas d'une folie que le plus petit bourgeois n'oſeroit ſe permettre! La Marquiſe a bien fait rire l'autre jour à vos dépens; elle nous conta que vous prétendiez n'avoir pas d'autre lit & d'autre appartement que le ſien. Mais rien ne ſeroit plus ignoble. Suivez l'exemple des gens du monde; ſoyez de votre ſiecle, morbleu! Qu'on ne

vous voie jamais avec *Madame :* ſongez qu'on n'eſt époux que de nom, & pour la forme ſeulement. Eh, mon Dieu ! autant vaudroit vous enterrer avec votre femme. D'ailleurs on peut penſer que la jalouſie, plutôt que l'amour, vous attache éternellement à ſes côtés. Et quand même ce ſeroit l'amour, en ſeriez-vous moins blâmable ? Eſt-ce donc pour ſa femme qu'un galant homme doit ſoupirer ? Enfin nos premiers peres adoroient leurs chaſtes moitiés, parce que leurs mœurs étoient gothiques, & qu'ils n'avoient point cette élégance, cette délicateſſe de ſentiment qui font des François le peuple le plus aimable, le plus poli de la terre.

CCL^e FOLIE.

Les réflexions que fait M. d'Illois éclairé par ſon ami, l'engagent à changer de conduite. Il ne ceſſe point d'idolâtrer la Marquiſe, mais il cache ſa paſſion. Il ſent que c'eſt trop afficher la ſingularité, que d'être l'a-

mant de ſa femme. Il n'oſe plus lui marquer publiquement toute ſa tendreſſe. Il a grand ſoin d'examiner ſi on ne l'obſerve point, avant de lui témoigner quelque amitié; encore ne haſarde-t-il de petits mots galans que d'un air embarraſſé, timide. S'il eſt ſurpris dans un tête-à-tête conjugal, il rougit comme s'il commettoit un crime, ou de même qu'une Agnès qui voit découvrir le ſecret d'un rendez-vous.

CCLI^e FOLIE.

En un mot, M. d'Illois ſe comporte avec tant d'adreſſe, qu'il rétablit ſa réputation. Ses amis viennent le féliciter; on le regarde de nouveau comme un homme aimable, qui ne contredit point les uſages reçus dans le monde. La Marquiſe ellemême eſt perſuadée que ſon mari lui fait honneur de la regarder d'un œil indifférent, & qu'il n'a plus la petiteſſe d'être fou de ſes appas.

Elle goûtoit la ſatisfaction qu'elle a tant déſirée, lorſqu'en montant en

carrosse un inconnu lui remet un billet, & disparoît dans l'instant. Elle y lit ces mots, qui flattent autant son amour propre, qu'ils lui causent de surprise : — « Tout me défend en » vain de vous aimer ; je me livre » à l'ardeur que vous faites naître. » Il est vrai que mon amour est sans » exemple ; mais il prouve davan- » tage le pouvoir de vos charmes. » Un être de mon espece éprouve » rarement une passion pareille à la » mienne. Je le sçais, & je vous » jure pourtant que ces mortels » qu'on appelle des amans, ne res- » sentirent jamais des feux aussi ten- » dres. Vous ne me connoîtrez qu'en » voulant faire mon bonheur ».

Le lecteur aura aussi la bonté de prendre patience ; ce ne sera que beaucoup plus bas que nous éclaircirons cette singuliere aventure. Nous n'allons pourtant pas perdre encore de vue notre nouvelle épouse ; il faut continuer de nous en occuper jusqu'à ce qu'on sçache enfin quel

eſt l'amant que lui procure la bizarrerie de ſon étoile.

CCLII^e FOLIE.

La fille du Baron, actuellement Madame la Marquiſe d'Illois, ou ma principale héroïne, va jouer un grand rôle ſur le théâtre du monde, c'eſt-à-dire dans cet ouvrage, qui en eſt le fidele tableau. Il me ſemble qu'avant de l'introduire tout-à-fait ſur la ſcene, je dois tracer ſon portrait, & faire connoître plus particuliérement ſon caractere.

Repréſentez-vous une figure bouchonnée, de grands yeux vifs & remplis de feu, un nez retrouſſé, une petite bouche autour de laquelle regne un malin ſourire : tout cela compoſe une phyſionomie mutine, & reſſemble trait pour trait à la Marquiſe. Ajoutons à ce tableau une tête pas plus groſſe que le poing, dont les mouvemens ſurpaſſent ceux d'une girouette agitée de pluſieurs vents. La blancheur de Madame d'Il-

lois, & le vif incarnat qui colore ses joues, la dispenseroient d'employer ces couleurs que de vieilles coquettes inventerent jadis pour se venger de la nature, si l'usage ne la forçoit de recourir à l'art. Ses cheveux noirs tomberoient en boucles sur ses épaules, & donneroient un nouvel éclat à la blancheur de son sein; mais la mode l'oblige de les relever d'un demi-pied au-dessus de sa tête. On pourroit dire que la Marquise n'est qu'une femme en miniature : elle est d'une petitesse extrême, & n'en paroît que plus piquante : la finesse de sa taille attire les regards. Enfin, si la Marquise ressemble à une poupée, c'est la plus jolie poupée du monde.

Le mouvement perpétuel de sa tête accompagne à merveille celui de son corps. Elle est d'une vivacité si extraordinaire, qu'elle ne peut rester un instant dans la même place; on diroit qu'elle est pétrie de salpêtre & de vif-argent. Elle entre dans un cercle, salue en dansant, fait plusieurs pirouettes autour de la

chambre avant de s'asseoir, parle avec volubilité de plusieurs choses à-la-fois, entame vingt discours sans en finir un seul, se leve, disparoît comme un éclair, en renversant tout ce qui se trouve sur son passage.

L'amour que la fille du Baron a ressenti pour le Géographe, doit faire présumer qu'elle a le cœur tendre. Un penchant invincible la porte en effet à aimer : mais on verra que ses passions, quoique violentes, ne seront pas de durée. L'aisance avec laquelle on l'a déja vue se détacher du maître de géographie, prouve la légéreté de son cœur, & la suite de ses actions le confirmera davantage. La pétulance de son caractere la fait voler d'objet en objet, de même que M. d'Illois. Trop vive, trop étourdie pour sçavoir réfléchir; elle n'examine ce qu'elle doit faire qu'après que la réflexion est inutile. Il s'ensuit de là qu'elle donne dans bien des travers. Elle rit la premiere de ses sottises, persuadée qu'une femme de son rang est au-dessus

de la critique, & peut tout ſe permettre.

CCLIIIe FOLIE.

L'idée qu'on peut ſe former actuellement du caractere de Madame d'Illois, perſuadera ſans peine qu'elle eſt fort impatiente de ſçavoir de qui lui vient le myſtérieux billet qu'elle a reçu, & que je viens de mettre ſous les yeux du lecteur. Toute autre à ſa place auroit peut-être reſſenti un peu de colere en recevant une pareille déclaration d'amour : mais ſi elle croit avoir lieu d'être offenſée, c'eſt parce qu'on ne ſe fait pas connoître tout de ſuite. Ces paroles du billet lui reviennent ſans ceſſe dans l'idée, *vous ne ſçaurez qui je ſuis qu'en me rendant heureux.* — Il eſt bien vain cet amant anonyme! s'écrie la Marquiſe. S'il prétend que je réponde à ſa paſſion, il doit donc ceſſer de garder l'*incognito* : car aſſurément je ne m'aviſerai pas d'aimer un homme que je ne verrai jamais.... Aurai-je la patience d'attendre deux

jours que ce myſtere ſoit débrouillé? Non; un tel effort eſt au-deſſus de mes forces; & ſi cet amant qui fait ſa cour d'une maniere auſſi bizarre, tarde ſeulement un jour à ſe faire connoître, oh! je lui jure une haine éternelle.... Mais quel eſt-il? Plus je relis ce billet, plus je ſens augmenter mon incertitude & mon étonnement. *Un être de mon eſpece.* De quelle eſpece eſt-il donc? Ce n'eſt pas ſans doute un ſylphe, un génie élémentaire : perſonne ne croit à de telles abſurdités.... Oh! faites-vous connoître ſans différer, vous dont j'ai fait la conquête; ſatisfaites mon impatience; c'eſt l'unique ſentiment que vous ayiez à redouter en moi.

Madame d'Illois ſe donne les plus grands mouvemens, queſtionne, interroge tout le monde, remue ciel & terre ſans rien découvrir. Elle a la mortification de ne pouvoir deviner quel eſt l'adorateur de ſes charmes. Quel ſupplice pour une femme curieuſe, dont le caractere vif & ardent s'irrite au moindre obſtacle qu'il rencontre!

CCLIV^e FOLIE.

Docile aux ufages, le Marquis n'ofe laiffer paroître l'amour qu'il reffent pour fa femme. Il affecte de la voir avec indifférence, & il eft généralement applaudi. Cependant, malgré fes efforts, il n'eft point à couvert de la critique; il fe couvre encore, fans y penfer, d'un nouveau ridicule. M. d'Illois va s'imaginer qu'il ne doit pas fuir la compagnie de fa moitié : il lui paroît tout fimple qu'un mari foit fouvent avec fa femme. Auffi a-t-il grand foin de la fuivre aux fpectacles, de fe prier aux foupers où elle eft invitée, de groffir le nombre de ceux qui compofent fa fociété. Il eft vrai qu'il fe comporte avec décence; il eft grave & d'une froideur finguliere, & jette à peine les yeux fur la Marquife. On n'en plaifante pas moins le pauvre époux qui a la bonhommie d'être l'ombre de fa moitié.

Madame d'Illois fe doute bien que la conduite de fon mari eft extraordi-

naire; mais elle ne ſçait comment lui ouvrir les yeux. Enfin rougiſſant des brocards qu'on lance ſur lui, que la ſécurité du Marquis l'émpêche d'entendre : — Vous vous déshonorez, Monſieur, lui dit-elle un jour qu'il vient faire la partie dans ſon appartement, & qu'elle ſe trouve ſeule avec lui. Eſt-il poſſible qu'étant parvenu à vous guérir de votre amour pour moi, vous n'ayiez pas l'eſprit de vous appercevoir qu'un mari qui ſçait vivre, ne doit point ſe montrer dans le monde avec ſa femme ?

CCLVe FOLIE.

Ces paroles ſont un trait de lumiere pour le Marquis : il ſe retire confus de ſon ignorance, & va chercher la ſociété qui lui convient.

Juſqu'ici M. d'Illois s'eſt ſoumis avec docilité aux uſages de ſon ſiécle : il y en a un pourtant qu'il ne reçoit point avec la même douceur. Je ne ſçais ſi la Marquiſe hait ſon mari par antipathie, ou afin de ſuivre

la mode ; ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'elle paroît le déteſter de bon cœur. Le Marquis, plus tendre, ou moins envieux de ſe faire conſidérer, ne ſuit point ſon exemple, & ne ſe doute pas même des ſentimens qu'il inſpire. Peu jaloux que ſa femme ait un autre appartement que le ſien, & qu'ils faſſent chacun lit à part, il vient tous les ſoirs coucher avec elle. Ai-je beſoin de dire qu'on le reçoit d'aſſez mauvaiſe grace ? Madame d'Illois s'efforce en vain de le dégoûter de ſon exactitude à ſatisfaire au devoir conjugal ; rien ne peut l'empêcher d'être un bon mari. Déſeſpérée de ſa fidélité, juſqu'alors ſans exemple, elle lui ſignifie un ſoir qu'elle ne veut plus partager ſon lit avec lui, parce qu'elle ſe pique de ſçavoir le bel uſage. A peine a-t-elle achevé de parler, que le Marquis ſe met dans une furieuſe colere. — Eh quoi ! Madame, s'écrie-t-il en fureur, faut-il que j'approuve tous vos caprices ? On n'a jamais porté le ſcrupule auſſi loin, & je ne crois pas

que vous reſſembliez à la plupart des femmes. Moi, me ſoumettre à l'uſage que vous réclamez à mon grand étonnement ! Eh ! avec qui, morbleu ! me ſera-t-il permis de coucher, ſi ce n'eſt avec vous ? En un mot, je ſçais pourquoi je me ſuis marié, & je veux m'en reſſouvenir long-temps. — La Marquiſe n'oſe répliquer ; elle ſe contente de lui dire d'un air dédaigneux : Eh bien ! Monſieur, couchez avec votre femme. Livrez-vous à vos ſentimens ignobles & brutaux, ayez l'honneur d'imiter le plus petit bourgeois.

CCLVI^e FOLIE.

On voit que la Marquiſe eſt devenue bien ſçavante en peu de temps : c'eſt l'effet des grandes diſpoſitions qu'elle avoit en entrant dans le monde. Cependant le billet de ſon amant inconnu l'intrigue ſans ceſſe. Mais au bout de deux jours, toutes ſes recherches étant inutiles, elle commençoit à n'y plus ſonger, quand elle a tout-à-coup une nouvelle occaſion

de ſe le rappeller, & de déſirer encore plus fortement d'en connoître l'auteur. En ſe mettant à ſa toilette, elle apperçoit contre un pot de rouge un papier roulé, qu'elle ſaiſit avec empreſſement, ſe flattant que ſon inconnu lui écrit, & qu'il va ſatisfaire ſa curioſité. Voici les mots qu'elle y trouve tracés, & qu'elle ſe hâte de lire :

« Vous cherchez à ſçavoir qui je
» ſuis : mais quand vous en ſerez
» inſtruite, que j'ai lieu de craindre
» votre indifférence! Ma vue vous
» révoltera peut-être. Un préjugé
» fatal m'ôte juſqu'à l'eſpoir, uni-
» que conſolation des amans mal-
» heureux.... Que dis-je? Me con-
» vient-il d'adorer vos charmes? Ah!
» ne troublons pas l'ordre des cho-
» ſes, & ſoyons toujours inviſibles.
» Mais, belle Marquiſe, ne pourriez-
» vous vous élever contre les pré-
» jugés du vulgaire? Oui; vous ne
» ſerez pas effrayée de l'amour que
» vous inſpirez à un être de mon
» eſpece. Je me flatte quelquefois que

» vous ferez digne d'un tel effort.
» Parlez, raſſurez-moi ; il ne vous
» ſera pas difficile de me faire par-
» venir votre réponſe ».

CCLVII^e FOLIE.

Après avoir lu ce ſecond billet, qui la replonge dans une nouvelle incertitude, la Marquiſe interroge encore ſes femmes ; elle prétend qu'elles doivent ſçavoir quel eſt cet amant qui s'obſtine à garder l'*incognito ;* elle veut abſolument qu'elles lui diſent ſon nom. Ses femmes ont beau proteſter qu'elles l'ignorent ; elle veut être obéie, & jure de les chaſſer toutes, ſi elle n'eſt ſatisfaite à l'inſtant. Cette menace épouvante les ſoubrettes. Une d'entre elles lui avoue qu'elle a vu entrer dans ſon cabinet de toilette le Financier Médor ; que curieuſe de ſçavoir ce qu'il y alloit faire, elle a épié ſes actions d'un coin où elle s'eſt cachée, & l'a vu très-diſtinctement mettre ſur ſa toilette un papier. — Dans la crainte qu'il ne me ſurprît, continue

la causeuse, je me retirois avec précipitation; mais en me hâtant trop de me sauver, j'ai fait du bruit: le Financier m'a apperçue, il a couru après moi, & m'a tant priée de lui garder le secret, que je n'ai pû m'empêcher de le lui promettre. — Et Médor, demande la Marquise, s'est sans doute assuré de votre discrétion par un présent considérable? — La femme-de-chambre rougit, & laisse croire par son silence que Madame d'Illois ne se trompe pas.

CCLVIII[e] FOLIE.

Je n'ai point dessein de renouveller ici les critiques qu'on a faites contre les gens de finance, plutôt pour se venger de leur excessive richesse, que par amour pour la vérité. D'ailleurs il est certain que les Financiers d'à-présent sont un peu moins enfoncés dans la matiere que ceux d'autrefois: quelques-uns d'entre eux ne s'occupent pas seulement à calculer; ils sont sçavans, & protegent les arts & les lettres. M. Médor

n'est point de ce petit nombre. Il ne peut guere parler que de zéros, & & de la regle de soustraction. C'est un garçon de six pieds au moins, maigre, efflanqué, de ces figures communes, qu'on croit toujours connoître, parce qu'on les voit par-tout. L'esprit du personnage est peint sur sa physionomie. De gros yeux fixes vous regardent sans vous rien dire; une bouche béante semble n'attendre que l'instant de parler, & se tait, comme si elle craignoit de prononcer trop de sottises. Un rire niais dévance & accompagne les paroles qui sortent enfin lentement de cette bouche toujours entr'ouverte.

Cependant, malgré sa bêtise, M. Médor est reçu dans beaucoup de grandes maisons, parce que la fortune cache bien des défauts, & parce que la bourse du Financier est au service de ses augustes amis, qui lui font l'honneur de se familiariser avec lui. C'est une vieille connoissance de M. d'Illois, qui a ses raisons pour cultiver son amitié.

CCLIX^e FOLIE.

La Marquiſe eſt enchantée de ſçavoir quel eſt ſon amant anonyme. Elle n'eſt point irritée de la hardieſſe du Créſus ; elle le blâme ſeulement de la maniere myſtérieuſe avec laquelle il s'y prend pour faire l'amour. Elle trouve ſes billets auſſi bizarres que ſa conduite ; &, vu les talens du Financier, elle n'eſt point étonnée de la ſingularité de quelques expreſſions, qui lui paroiſſent même tout-à-fait inintelligibles.

La premiere fois que Médor vient lui tirer ſa révérence, elle l'accueille mieux qu'à l'ordinaire, le regarde finement, ſourit en lui faiſant des ſignes. Elle voudroit que le Financier ſe doutât qu'elle le ſoupçonne d'être l'auteur des billets, & que, ſûr d'être connu, il s'enhardît à parler. Madame d'Illois n'a ſans doute deſſein que de ſe divertir. Il eſt vrai que dans un certain monde la galanterie eſt paſſée en uſage, & que l'amour n'y ſcandaliſe perſonne ; ainſi

la Marquiſe pourroit bien avoir d'autres intentions que celles que je lui prête.

Mais elle a beau faire, Médor ne change point de conduite ; elle n'en a que des politeſſes, force révérences, auxquelles un rire niais donne une ſinguliere grace. Déſeſpérée de ſon obſtination à ſe taire, elle lui dit un jour tout bas : — Vos confidens vous ont trahi ; je ſçais que vous m'aimez. Si vous voulez que je vous réponde, n'écrivez plus, quoique vos billets ſoient charmans. Expliquez-vous de bouche ; il y a moins de riſque, & vous êtes aſſez grand pour ſçavoir parler. — En finiſſant ſon diſcours, la Marquiſe éclate de rire, comme ſi elle n'avoit fait qu'un badinage ; ſtratagême employé ſouvent.

CCLX^e FOLIE.

Le Financier écoute la Marquiſe d'un air étonné ; ne ſçachant que répondre, il la quitte bruſquement, après avoir balbutié quelques mots ſans ſuite.

Toutes réflexions faites, M. Médor s'imagine que la Marquise vient de lui faire une déclaration d'amour. — Elle s'y est prise adroitement, se dit-il en lui-même, pour m'apprendre que je lui suis cher. Que les femmes ont de ruses & d'adresses! Mais celle-ci les surpasse toutes. Oui, toutes les femmes ensemble n'ont pas tant de détours & d'habileté, sans en excepter même nos Demoiselles de la scene chantante. Qui diable se seroit avisé de cette manigance? Je la donne en cent à nos calculateurs les plus profonds, qui se creusent la tête afin d'inventer des moyens de s'enrichir en appauvrissant ceux qui possedent quelque chose. Oh! rien n'est plus risible. Je veux conter l'aventure à ce poëte qui m'a fait une si drôle d'ode sur mes vertus; il en fabriquera une comédie. Voyez un peu! mes billets operent un tel prodige, que même sans songer que je prends la plume, ils attendrissent les cruelles: tout ce que j'écris vaut des billets au porteur. Vertubleu! que je

ſuis heureux d'avoir de l'eſprit ! Un autre moins fin que moi auroit eu de la peine à deviner qu'on lui faiſoit une déclaration d'amour.

CCLXI[e] FOLIE.

Malgré les tranſports de joie auxquels M. Médor ſe livre, il ſe trouve fort embarraſſé. La Marquiſe eſt ſenſible à ſon mérite, rien n'eſt plus clair, & voilà ce qui le charme : mais il faut encore quelques efforts pour achever de remporter la victoire, & c'eſt la cauſe de ſon inquiétude. Ce qui lui reſte à faire lui paroît avec raiſon beaucoup plus difficile que ce qu'il a fait. Eh ! comment s'y prendre pour faire galamment ſa cour à une femme d'un haut rang, dont la réputation n'eſt pas encore abſolument flétrie par la médiſance ? Après y avoir bien rêvé, il croit avoir imaginé un excellent moyen de prouver ſa tendreſſe à la Marquiſe, & de vaincre délicatement le reſte de ſes ſcrupules.

Il ſe rend chez Madame d'Illois

assez de bonne heure pour présumer qu'il n'y aura personne. Il la trouve seule en effet. — Je suis confus de vos bontés, lui dit-il, Madame. Vous daignez encourager un amant trop timide, que le respect retenoit dans le silence. Vous ne vous êtes pas trompée, depuis long-temps je désire une action sur vos charmes; &, de même que deux & zéro font vingt, on ne peut vous voir sans vous aimer.

La Marquise acheve d'être persuadée que les billets sont du Financier; elle l'assure que sa harangue lui fait autant de plaisir que ses écritures. Le Crésus rougit d'une telle louange, qu'il est certain de ne point mériter; & s'approchant de son oreille : — Laissons là, lui dit-il, des choses qui ne m'ont rien coûté. Si j'écris bien, c'est sans le sçavoir. Les effets valent mieux que les paroles. Auriez-vous besoin de quelques milliers de louis? Je suis prêt à vous les compter : ma bourse, toujours

ouverte à mes amis, eſt ſur-tout au ſervice de mes amies.

Cette galanterie financiere divertit beaucoup la Marquiſe, que Médor traitoit en fille d'opéra, faute de ſentir les nuances qu'on doit obſerver.

CCLXII^e FOLIE.

Quelques jours après les offres généreuſes du Créſus, Madame d'Illois trouve ſur ſa toilette un magnifique écrin, dans lequel il y avoit des boucles d'oreilles de diamans, des bracelets, une aigrette & un ſuperbe collier. Eblouie du feu que jettent les pierreries, la Marquiſe n'apperçoit pas d'abord un petit papier caché dans un coin de la boîte: elle le déploie, & y lit ce qui ſuit:

« Vos ſoupçons ne tomberoient » jamais ſur moi. Eh bien! apprenez » que vous cherchez loin de vous » l'amant qui eſt toujours à vos cô» tés. Je ne vous abandonne pas un » inſtant; je me plais à voler ſur » vos traces. Souvent vous croyez

» être seule, tandis que l'amour me » retient auprès de vous, tandis que » je respire le souffle délicieux de » votre haleine. Actuellement même » je contemple vos charmes, je vois » vos beaux yeux se fixer sur les » caracteres que ma main a tracés, » qui ne sçauroient vous peindre » que foiblement combien je vous » adore. L'expression du langage » vaut-elle celle de l'ame? Je vous » dirai plus : je lis ce qui se passe » en vous-même; aucune de vos » pensées ne m'échappe. Malheureu-» se intelligence, que tu me coûtes » cher! Je ne puis ignorer combien » je vous suis indifférent. Je vais » bientôt dissiper le nuage qui me » dérobe à vos regards. Mais ma » subite apparition ne va-t-elle pas » trop vous effrayer»?

CCLXIIIe FOLIE.

Cet étrange billet échappe des mains de Madame d'Illois. — Quel est donc l'être indéfinissable, s'écrie-t-elle toute effrayée, que j'ai eu le

malheur de charmer ? Il est invisible auprès de moi ; mes plus secretes pensées lui sont connues.... O ciel ! Je suis aimée d'un esprit.... Mais que je suis simple, reprend-elle, de me frapper d'une pareille idée ! Quoi ! j'ai la foiblesse de croire les contes avec lesquels on berce les enfans ! Je ris moi-même de ma sottise. Médor seul est l'auteur de ce billet ; les richesses qui l'accompagnent doivent m'empêcher d'en douter. Oui, voilà comment un Financier sçait persuader qu'il nous aime : je le reconnois, malgré lui, à de telles marques. Tout ce qu'il a mis dans son billet, qui m'a ridiculement épouvantée, n'est qu'afin de se mieux déguiser. D'ailleurs son éloquence s'est donné carriere, & n'a point pesé scrupuleusement ses expressions.

C'est ainsi que Madame d'Illois sçait pénétrer à travers les voiles du mystere. Elle se persuade donc que les présens viennent du Financier, & elle ne croit pas devoir les refuser.

CCLXIV^e FOLIE.

Auſſi-tôt que Médor vient lui rendre viſite, ce qui lui arrive régulièrement tous les jours, elle lui dit en riant qu'il ſe ruinera, s'il ne met un frein à ſa généroſité. — J'ai accepté vos préſens, continue-t-elle, pour vous éviter la mortification de vous les voir renvoyer. Je vous avertis qu'une autre fois je n'aurai pas tant d'égards. — Notre Créſus pétrifié l'écoute d'un air ſtupéfait. — Je vous proteſte, Madame, répond-il, que ne ſçais de quoi vous me parlez. — Point de diſſimulation, réplique la Marquiſe; elle eſt inutile: il n'y a que vous qui puiſſiez être ſi libéral. Les diamans ſont de toute beauté, de la plus belle eau poſſible. Tenez, les voilà. Nierez-vous encore ce billet de la même écriture que les autres? — Le Financier proteſte qu'il ne conçoit rien à cette aventure; que la probité dont il ſe pique dans ſon état, l'oblige à refuſer un honneur qui ne lui eſt pas

dû. En un mot, il a la bêtise de soutenir, sans en vouloir démordre, que les diamans ne viennent point de lui.

La Marquise questionne ses femmes l'une après l'autre ; aucune d'elles n'avoit vu poser l'écrin. Elle n'en est que plus intimement convaincue que c'est un présent dont elle est redevable au Financier.

CCLXV^e FOLIE.

Elle admire le noble procédé de Médor ; elle se promet sans doute de l'en récompenser. La nuit du jour qu'elle croit avoir reçu des preuves si convaincantes de l'amour du Financier, elle se couche occupée de la générosité de son amant. Ses idées l'affectent à tel point, que quoiqu'elle soit au lit depuis quelques heures, elle ne peut se livrer au sommeil. Tout-à-coup un bruit affreux se fait entendre au milieu de sa chambre ; sa bougie de nuit s'éteint ; ses rideaux sont tirés & fermés avec violence ; on soupire auprès

d'elle. Mais que sa frayeur est terriblement augmentée quand une voix tonnante, différente de celle des hommes, prononce ces mots : — Tu te trompes, reviens de ton erreur. Les billets & les présens ne sont point du Financier ; un être au-dessus de lui t'adore, que tu chériras si tu renonces au préjugé terrestre. Ne songe plus davantage à Médor, pour ton bonheur & pour le sien. — Le bruit recommence de nouveau ; un silènce profond lui succede tout-à-coup.

CCLXVI^e FOLIE.

Saisie de la plus vive frayeur, Madame d'Illois tire machinalement le cordon de sa sonnette. Je ne sçais si elle entendit les mots que prononça la voix : ce qui m'en fait douter, c'est qu'elle n'en répete qu'une partie à tous ceux à qui elle raconte son aventure.

Ses femmes accourent à demi nues, & la trouvent évanouie. A force de sel & d'eau spiritueuse, on parvient

à la faire revenir; mais après avoir repris ses sens, elle reste quelques instans sans pouvoir parler. Elle apprend enfin à ses femmes ce qui vient de lui arriver. Ce récit leur cause une épouvante presque égale à celle de la Marquise; elles n'osent rester seules dans son appartement.

CCLXVII[e] FOLIE.

Toute la maison est sur pied. Monsieur d'Illois réveillé vient à la hâte chez sa femme, un pied chaussé, l'autre nud. On l'instruit de ce qui fait naître tant de rumeur, & il se moque des frayeurs de la Marquise. — Ne faites pas tant l'esprit fort, Monsieur, répond-elle : à ma place vous auriez eu peut-être moins de courage. Je suis certaine d'avoir entendu un furieux bruit. Une voix terrible m'a crié aux oreilles des choses que je n'oublierai jamais. — Eh! que vous a donc dit cette voix de si étrange? — C'est un secret que je ne puis révéler à personne. — Je veux bien ne pas vous presser da-

vantage ; il faut vous donner le temps de composer votre histoire. Mais supposé qu'elle soit vraie, avouez que vous auriez bien voulu cette nuit m'avoir à vos côtés. Vous avez été punie de vos singulieres idées. — Je conviendrai que j'aurois eu moins de peur si vous aviez été avec moi.

M. d'Illois croit l'occasion favorable pour parler de l'amour qu'il renferme avec soin dans le fond de son cœur. Ajoutez encore que les femmes de la Marquise s'étoient éloignées de maniere qu'elles ne pouvoient l'entendre. — Si vous étiez plus juste, lui dit-il d'une voix basse, ou plutôt si vous aviez moins d'indifférence pour moi, vous vous ressouviendriez que je vous adore ; j'aurois moins de peines à jouir des droits que me donne la qualité de votre époux ; vous ne verriez en moi qu'un amant tendre, fidele..... Il auroit continué ; mais la Marquise s'écrie en rappellant ses femmes : — Allez, Monsieur, je vous aime com-

me je le dois. Je ſçais mieux que vous ce qu'il convient de faire. Je m'imaginois que vous étiez guéri d'un ridicule qu'on ne voit guere que dans les gens du peuple. Ne me parlez jamais de votre indigne paſſion, ſi vous déſirez que nous vivions enſemble.

CCLXVIII^e FOLIE.

Dès que le jour commence à paroître, la Marquiſe envoie chercher une de ſes meilleures amies, femme, ſelon elle, de beaucoup d'eſprit. Elle lui conte ſa terrible aventure, en l'amplifiant peut-être un peu ſans s'en appercevoir. L'amie pâlit à ce récit, & regarde la Marquiſe en frémiſſant, qui la ſupplie de lui accorder ſes conſeils, & de lui dire ce que ſignifioit cette voix. — Pour mes conſeils, ils vous ſont inutiles, reprend la ſpirituelle amie, après avoir gardé le ſilence, & témoigné ſon effroi par ſes geſtes. Je vous plains véritablement. Hélas! que vous êtes malheureuſe! Je ne vois que trop

les maux qui vont fondre ſur vous; & je ne vous cacherai pas que je tremble moi-même de frayeur. Ah! rien n'eſt plus certain, les événemens, les circonſtances empêchent de douter d'un fait auſſi inouï, auſſi épouvantable. Marquiſe infortunée! vous avez pour amant.... un eſprit follet.

CCLXIX^e FOLIE.

Pendant que cette femme parle avec tant d'eſprit, Madame d'Illois eſt comme pétrifiée. Un froid mortel pénetre peu à peu ſes ſens; la pâleur ſe répand ſur ſon viſage. Elle n'oſe ni reſpirer, ni ſe remuer de ſa chaiſe; ſes membres ſe contractent, & ſont agités par intervalles de mouvemens involontaires; ſa tête s'enfonce dans ſes épaules; ſes yeux deviennent fixes; ſa bouche s'entr'ouvre; ſes cheveux ſe hériſſent. Au mot d'eſprit follet elle pouſſe un grand cri, & s'évanouit. La ſpirituelle amie veut encore parler; ſa voix s'éteint, elle tombe auſſi ſans

connoiſſance ; elles s'évanouiſſent toutes deux de compagnie.

CCLXX^e^ FOLIE.

Par un effet de la même ſympathie, elles ouvrent les yeux toutes deux en même temps. Madame d'Illois, après avoir déploré ſon malheur, s'aviſe de penſer qu'elle ne doit peut-être pas ajouter foi aux diſcours de ſon amie. — Quoi ! vous êtes incrédule ! s'écrie celle-ci. C'eſt un mal général dans notre ſiecle, & qui gagne juſqu'aux femmes. Vous ne pouvez pourtant pas douter que j'aie raiſon. Croyez - vous être la premiere femme aimée d'un eſprit follet ? Je vais vous conter une hiſtoire qui vous prouvera que les eſprits follets ſont très-galans, & que notre ſexe eſt expoſé à leurs incurſions. Dieu me préſerve de pareils amoureux ! Au reſte, vous devez croire ce que je vais vous dire. Je l'ai appris d'une Dame reſpectable, qui le tient d'une de ſes amies, laquelle amie en a été informée par

une femme très-agée, à qui la Demoiselle héroïne de l'aventure raconta fidellement le tout vers la fin de ses jours. Ainsi vous voyez que rien n'est plus véritable.

AVENTURES MERVEILLEUSES

de Mademoiselle de Péguinzes, & d'un galant Esprit follet.

CCLXXI[e] FOLIE.

MONSIEUR de Péguinzes, Gentilhomme de Provence, hérita, par la mort d'un de ses oncles, de plusieurs terres considérables. Aussi affligé que le sont communément des héritiers, il eut envie d'aller visiter ses nouveaux domaines, & amena avec lui sa fille unique, dont il ne pouvoit se séparer un instant. La tendresse des peres est souvent aveugle : celle que ressentoit M. de Péguinzes étoit éclairée par la raison, & fondée sur la justice. Mademoiselle de Péguinzes,

quoiqu'elle n'eût que douze ans à la mort de ſon oncle, étoit d'une beauté frappante, grande, bien formée, & d'un eſprit fort au-deſſus de ſon âge.

M. de Péguinzes, après de grandes courſes, arriva aux environs du dernier château qui lui reſtoit à viſiter. Les payſans du village ſitué dans ſa nouvelle ſeigneurie, vinrent au-devant de lui, & le ſupplierent de ne point aller loger dans le château, qui, outre qu'il n'étoit qu'une vieille maſure, n'avoit point été habité depuis plus de deux cents ans, parce qu'un Eſprit follet s'en étoit emparé. Toutes les nuits, ajouterent les payſans, on y entend un furieux tintamarre. Ce que nous vous diſons eſt ſi vrai, Monſeigneur, qu'on n'oſe point en approcher de dix lieues à la ronde.

CCLXXII^e FOLIE.

Le bon Gentilhomme ſe rappella qu'on lui avoit dit en effet quelque choſe de ſemblable, que l'occupation

d'examiner ses richesses lui avoit fait oublier. Il remercia les paysans de leur avis, & fut descendre à une auberge. Sa fille, que la jeunesse rendoit étourdie, eut beau traiter ce qu'on disoit de conte populaire, & le presser d'aller loger dans ce redoutable château, ou d'y faire au moins un tour ; M. de Péguinzes n'eut garde de lui donner cette satisfaction ; il s'éloigna, dès qu'il fit jour, au grand galop de ses chevaux, du fâcheux voisinage de l'Esprit follet, & ne fut tranquille que quand il se vit bien loin de là, dans une ville de Provence où il passoit ordinairement les hivers : il laissa volontiers l'Esprit en possession de son château.

CCLXXIII^e FOLIE.

Au bout de quelques années deux paysans, chasseurs déterminés, s'égarerent en poursuivant le gibier, & se trouverent auprès du château habité par l'Esprit follet. La situation seule de ce château étoit effrayante :

il étoit au bas d'un vallon, entouré d'une épaisse forêt : le jour sembloit l'éclairer à peine. Le premier mouvement de nos chasseurs fut de prendre la fuite. Ils s'arrêterent pour considérer un instant ce lieu si redouté. L'un des deux, plus fatigué que l'autre, s'appuya contre le portail de la masure, qui, pourri de vieillesse, tomba aussi-tôt en dedans avec un grand fracas. Nos gens crurent pour le coup voir fondre sur eux tous les Esprits follets du monde. Le bruit étant cessé, ils se rassurerent un peu. Le portail, en tombant, leur découvrit une grande cour, environnée de plusieurs appartemens, dont toutes les portes étoient ouvertes. Ils se sentirent une terrible envie de visiter cette demeure si déserte. Après avoir tenu un petit conseil, la curiosité, souvent plus forte que la crainte, les engagea à tenter cette périlleuse entreprise. Mais ils n'entrerent pas tout de suite. Ils avancerent d'abord la tête, marchoient lentement, s'arrêtoient à chaque pas. Ils parvinrent

enfin au milieu de la cour. Tout-à-fait enhardis, ils pénétrerent dans une salle basse, d'une grandeur prodigieuse, & entiérement meublée. De là ils monterent un magnifique escalier, parcoururent plusieurs appartemens, qu'ils trouverent richement meublés, garnis de lits superbes, un peu antiques à la vérité. Les tapisseries à personnages redoublerent leur étonnement, par la beauté des couleurs, qui n'avoient rien perdu de leur vivacité.

Ce qui encourageoit nos deux paysans, c'est qu'on sçavoit par tradition que l'Esprit follet ne faisoit son vacarme que la nuit. Le hasard les conduisit dans un vaste cellier, garni du haut en bas de monstrueuses futailles, qu'ils jugerent pleines de vin. Aussitôt une soif dévorante les saisit. Ayant rencontré heureusement un broc, ils se mirent en devoir de percer un tonneau. Mais quelle fut leur surprise de sentir une résistance extrême, comme si chaque piece eût renfermé des pierres de taille! Il s'étoit formé

autour du vin une croûte épaisse, que le temps avoit rendue très-dure. Les paysans, à force de coigner, briserent enfin cette croûte : la liqueur coula. Quel charmant spectacle pour des gens altérés ! Ils burent à la santé de monsieur l'Esprit, & ce vin de quelques centaines d'années leur parut un élixir délicieux. Ils en vuiderent plusieurs brocs. L'un des deux chasseurs, dont la soif augmentoit toujours, ne vouloit point partir de sitôt; mais l'autre, effrayé par les approches de la nuit, le menaçant de le laisser tout seul, il fut contraint de le suivre.

CCLXXIVe FOLIE.

Notre biberon ne renonça pas au bon vin qu'il venoit de boire; il se promit de retourner souvent dans la demeure de l'Esprit follet, afin de s'y rafraîchir. Peu content du courage de son compagnon, il fit confidence de sa découverte à deux recruteurs qui enrôloient dans son village. Ils lui offrirent de l'accom-

pagner : c'étoit ce qu'il demandoit. La troupe se mit tout de suite en chemin, c'est-à-dire le paysan & les deux recruteurs, qui promettoient de boire à longs traits toute la nuit, & juroient d'affronter tous les diables. On arriva, on courut au cellier : les soldats ne pouvoient se rassasier de la divine liqueur ; ils appelloient l'Esprit afin de lui couper les oreilles. Tout en buvant, ils s'apperçurent que le jour touchoit à sa fin : ils pâlirent, presserent le paysan de se retirer, qui n'en voulut absolument rien faire. Nos braves voyant son obstination, sortirent sous quelque prétexte, prirent leurs jambes à leur cou, & regagnerent le village.

CCLXXV^e FOLIE.

Il étoit fort tard quand le paysan, occupé à remplir & à vuider son broc, s'apperçut qu'il étoit seul. Il ne s'effraya pourtant point, soit qu'il eût naturellement du courage, ou que l'ivresse l'empêchât de sentir le danger. Il alluma un grand feu dans

la salle basse, & continua de boire largement.

Une partie de la nuit s'écoula sans que le paysan vît rien de nouveau; il eut lieu d'espérer d'en être quitte à meilleur marché qu'il n'avoit cru. Notre homme, afin de se désennuyer, ou plutôt de chasser la peur, entonna une chanson bachique : tout-à-coup il entendit chanter à côté de lui, sans voir personne. Tout autre qu'un ivrogne seroit mort d'effroi. Le paysan se mit à rire : il entendit aussi-tôt rire à ses oreilles. Voilà un Esprit de bonne humeur, s'écria le rustre. Buvons un coup à sa santé, & rallumons notre feu. A ces mots il approcha les tisons, &, faute de soufflet, il eut recours à ses poumons : une main invisible attisa aussi son feu, & il s'apperçut qu'on lui rendoit le service de souffler avec lui. Notre paysan se mit alors à remercier l'Esprit; mais dans l'instant qu'il l'assuroit de sa reconnoissance, un vacarme affreux se fit entendre dans les appartemens d'en haut; les meubles

meubles furent culbutés, traînés de chambre en chambre : le bruit se répandit autour du pauvre villageois, dans la cour, dans la campagne ; & ce qui lui faisoit le plus de peine, c'est qu'on frappoit à coups redoublés sur ses chers tonneaux. Tout ce fracas dura une heure. Le rustre croyoit qu'il n'y avoit plus rien d'entier dans le château. Il céda pourtant aux vapeurs du vin, s'assoupit en songeant à sa liqueur bien-aimée, & s'endormit profondément.

CCLXXVI[e] FOLIE.

Il étoit grand jour quand notre paysan se réveilla. Après avoir rendu grace au Ciel d'être hors de péril, il parcourut le château. Sa surprise fut extrême de trouver les meubles dans le même état, & aussi bien en ordre qu'avant l'arrivée de l'Esprit. Les tonneaux n'étoient point endommagés. Il en remercia le Ciel, & s'abreuva encore du divin nectar. Ses forces étant réparées, il sortit du château, & reprit le chemin de son village.

Il s'étoit à peine enfoncé dans le bois, qu'il apperçut plusieurs personnes marchant lentement, ayant l'air inquiet & très-effrayé, parmi lesquelles il reconnut ses meilleurs amis, & la plupart de ses parens. Eh! quel heureux hasard vous a rassemblés? leur cria-t-il tout joyeux. Allons ensemble à la demeure de l'Esprit follet: nous y boirons le meilleur vin qu'on ait recueilli depuis que la vigne est plantée. Malheureux! lui répondit le paysan le plus âgé, nous cherchions ton corps afin de le faire mettre en terre sainte. Les deux recruteurs qui t'ont accompagné sont venus nous dire que plusieurs milliers de diables les ont poursuivis, & qu'ils t'ont vu mettre en pieces à leurs yeux. Le hardi villageois éclata de rire, & leur raconta tout ce qui s'étoit passé. Il espéroit les engager à le suivre au château: ils n'en eurent aucune envie. Il leur jura en vain qu'ils ne risqueroient rien, & que l'Esprit ne faisoit son tapage qu'au milieu de la

nuit; on le força de rentrer dans sa chaumiere.

CCLXXVIIe FOLIE.

Il sembloit que le vin du château fût un aimant qui attiroit notre villageois. Il alla si souvent en goûter, & s'en munir d'une pleine cruche, qu'il parvint à vuider un tonneau. Sa soif s'augmentant à mesure qu'il buvoit, il chercha les moyens de se procurer toute la liqueur dont il étoit amoureux. Il n'en vit point de meilleurs que d'aller apprendre à M. de Péguinzes qu'il pouvoit habiter dans son château.

Il se mit en route avec ardeur, & arriva bientôt chez le bon Gentilhomme. — Monsieur, lui dit-il, que me baillerez-vous, si je vous faisons présent d'une belle maison toute meublée? Promettez-moi seulement de me gratifier des pieces de vin que j'y ons découvertes. Monsieur de Péguinzes lui permit de les prendre. Le rustre en sauta de joie, & lui détailla son aventure dans le château

habité par l'Esprit follet, qui ne faisoit que du bruit, & nullement de mal à personne.

C'étoit véritablement faire présent du château à M. de Péguinzes, puisqu'il n'osoit en approcher, & le regardoit comme perdu, quoiqu'il lui appartînt. Cependant il remercia foiblement le villageois. Les instances de sa fille l'engagerent de promettre cinquante louis au paysan, outre les pieces de vin, si l'Esprit étoit aussi sociable qu'il le représentoit. Mademoiselle de Péguinzes le fit encore consentir à aller avec elle passer l'été dans la terre qu'il avoit abandonnée pour toujours.

CCLXXVIII^e FOLIE.

Monsieur de Péguinzes descendit en tremblant dans la cour de son nouveau domaine; tout ce qu'il voyoit redoubloit sa frayeur, quoique l'exemple de sa fille dût l'encourager. Le silence régna dans le château jusqu'à minuit : ce n'étoit sans doute qu'alors que l'Esprit ache-

voit ſa tournée : mais la douzieme heure venoit à peine de ſonner, qu'un léger bruit annonça l'arrivée du Follet. Le croira-t-on ? Les attraits de Mademoiſelle de Péguinzes l'enchanterent ; il en devint amoureux dès le premier inſtant qu'il la vit. Il témoigna ſa ſatisfaction par pluſieurs éclats de rire, & en battant des mains. Il voltigea long-temps autour de celle qu'il aimoit ; ce qu'annonça certain frémiſſement entendu de tout le monde, & un ſouffle léger, qui repaſſa pluſieurs fois devant Mademoiſelle de Péguinzes. Le bon Gentilhomme étoit plus mort que vif, ainſi que ceux qui étoient avec lui. Pour la jeune perſonne, elle voyoit d'un air tranquille tout ce qui ſe paſſoit. M. l'Eſprit agita les meubles, mais tout doucement, d'une maniere galante, comme s'il eût craint d'épouvanter ſa maîtreſſe. N'entendant plus rien, chacun gagna ſon lit. Le bon Gentilhomme fit coucher un de ſes gens dans ſa chambre, n'oſa faire éteindre les lumieres, &

ne put fermer l'œil que lorſque le jour parut. Mademoiſelle de Péguinzes s'endormit dès qu'elle eut la tête ſur l'oreiller : à ſon réveil elle fut dans le dernier étonnement de ſe trouver dans la main un bouquet de roſes.

CCLXXIX^e FOLIE.

On ne douta plus après cela qu'elle n'eût fait la conquête de l'Eſprit follet : le bruit s'en répandit de tous côtés, & chacun la regarda comme un prodige.

Monſieur de Péguinzes s'apprivoiſa peu à peu avec les merveilles qui s'opéroient dans ſon château : il récompenſa le payſan qui l'avoit fait rentrer dans ſon bien, & regretta les excellentes pieces de vin qu'il perdoit par ſa faute.

Depuis que l'Eſprit follet étoit amoureux, il quittoit rarement le château; mais il n'y cauſoit aucun déſordre; & il ſe rendit auſſi ſage, auſſi paiſible, qu'il avoit été autrefois libertin & turbulent. Son unique

occupation étoit de voltiger auprès de Mademoiselle de Péguinzes, & d'éclater de rire quand elle parloit.

CCLXXX^e FOLIE.

Rien n'est si charmant qu'un Esprit follet qui éprouve la puissance de l'amour. Mademoiselle de Péguinzes recevoit chaque jour du sien de nouvelles galanteries. Tantôt à son réveil elle se trouvoit sur la tête une couronne de fleurs; tantôt elle étoit entourée de guirlandes de roses, qui formoient autour de son lit mille chiffres amoureux. Souvent les oiseaux les plus rares, transportés dans sa chambre, la saluoient à son réveil comme la Reine des Graces, par leur harmonieux ramage. Quelquefois elle voyoit poser à ses pieds les ajustemens les plus magnifiques & les plus élégans. Tous les présens de l'Esprit follet étoient d'un travail admirable, impossible à imiter, & en même temps si solide, que toutes les forces des hommes réunies n'auroient pu y rien changer.

CCLXXXI^{e} FOLIE.

Les galanteries de l'Esprit follet durerent plusieurs mois, sans que Mademoiselle de Péguinzes le vît. Elle désiroit fortement qu'il pût se montrer à ses yeux, & le conjura longtemps de paroître. Un soir qu'il l'avoit suivie dans sa chambre, elle redoubla ses instances. — Vous l'exigez, répondit une voix douce; mais sçachez que je ne puis me rendre visible qu'à deux conditions. Vous m'aimerez toujours, & vous ne vous marierez jamais. Si vous y manquiez après m'avoir vu, j'aurois le droit de persécuter vos amans, & de vous rendre malheureuse. — La vive curiosité qui dominoit Mademoiselle de Péguinzes, lui auroit fait promettre des choses encore plus difficiles. Elle se fut à peine soumise aux deux conditions, qu'elle vit rouler à ses pieds une petite boule blanche. Cette boule fit plusieurs fois le tour de sa chambre, toujours en grossissant. Elle se brisa tout-à-coup : il en sortit une

fumée bleue, qui, ſe diſſipant peu à peu, laiſſa voir l'Eſprit follet ſous ſa véritable forme. C'étoit un beau jeune homme, d'une taille moyenne, vêtu d'une robe de lin qui lui deſcendoit juſqu'aux pieds, qu'il avoit nuds. Des cheveux blonds lui tomboient en groſſes boucles ſur les épaules : il étoit couronné d'un cercle de rubis & de diamans. Son teint étoit d'une blancheur éblouiſſante, entremêlée d'une légere nuance de rouge ; ſes yeux brilloient comme des étoiles.

CCLXXXII[e] FOLIE.

Si Mademoiſelle de Péguinzes reſſentit quelque frayeur au commencement de tous ces prodiges, elle ſe raſſura bientôt à l'aſpect du charmant Eſprit follet. Ils eurent enſemble une tendre converſation, dans laquelle ils ſe jurerent mutuellement de s'aimer. La jeune perſonne pouvoit faire un tel ferment ſans indiſcrétion, au plus beau jeune homme qu'il y eût dans l'univers. Il eſt vrai

qu'il avoit un défaut, c'eſt que quand elle vouloit le toucher, elle ne prenoit que de la fumée ; & bien des femmes ne ſe contentent pas de l'apparence.

Une fois que l'Eſprit follet ſe fut montré à ſa maîtreſſe, elle continua toujours de le voir : mais il n'étoit viſible que pour elle ſeule. Les perſonnes qui ignoroient que Mademoiſelle de Péguinzes étoit en commerce avec un Eſprit, la prenoient aiſément pour une folle. Lorſqu'elle étoit ſeule, on l'entendoit parler tout haut, témoigner de la joie ou de l'humeur dans ſes diſcours, comme ſi elle eût été en converſation avec quelqu'un. Au milieu d'un cercle, on la voyoit éclater de rire ſans ſujet ; elle prononçoit des paroles où l'on ne comprenoit rien ; elle paroiſſoit plus occupée à regarder autour d'elle, que des gens avec qui elle étoit.

J'oubliois de vous dire que l'Eſprit lui avoit défendu d'apprendre à qui que ce fût, qu'il ſe rendoit viſible. Elle n'oſa lui déſobéir ; de ſorte que

M. de Péguinzes penſoit avec tout le monde que ſa fille avoit la cervelle un peu timbrée.

CCLXXXIII[e] FOLIE.

Elle s'inquiétoit peu des bruits déſavantageux qui couroient ſur ſon compte; elle goûtoit la ſecrete ſatisfaction d'être adorée par l'amant le plus ſingulier, & peut-être le ſeul dans ſon eſpece, qu'il y eût dans l'empire de l'Amour. Quelle femme pouvoit ſe vanter que ſes charmes fuſſent auſſi puiſſans que les ſiens? Les Dames ne font pas tous les jours la conquête de ces ſubſtances immortelles qu'on appelle Eſprits follets.

Le bonheur de Mademoiſelle de Péguinzes n'étoit pas ſeulement flatteur à ſa vanité; il lui procuroit une foule d'avantages. Elle avoit l'agrément de ſçavoir dans l'inſtant tout ce qui ſe paſſoit d'un bout de l'univers à l'autre. Elle étoit inſtruite des choſes les plus ſecretes qui ſe décidoient dans le cabinet des Rois & des Miniſtres. Qu'un politique, &

ſur-tout un nouvelliſte, auroient eu beau jeu!

Il eſt de la nature des Eſprits follets d'être malins, de ſe plaire à faire des niches. Celui qui aimoit Mademoiſelle de Péguinzes, reſſembloit à ceux de ſon eſpece. Mais il rendoit ſes méchancetés utiles à ſon amour; elles divertiſſoient ſa maîtreſſe. Le petit lutin, afin de trouver l'occaſion d'exercer ſon humeur malicieuſe, parcouroit ſouvent le monde, & n'étoit qu'une heure dans ſa tournée. Il étoit un jour dans le ſérail du grand Seigneur, lorſque Sa Hauteſſe jeta le mouchoir à une belle eſclave. Le mouchoir diſparut; on le chercha en-vain. Le fier Sultan piqué, croyant que ſes faveurs étoient dédaignées, ſe retira ſeul dans ſon appartement. L'Eſprit follet avoit ſaiſi en l'air le mouchoir, & le porta à l'objet de ſa tendreſſe, en lui diſant qu'elle effaçoit toutes les beautés de l'Aſie. Il ſe faiſoit un plaiſir de dérober les ajuſtemens les plus chers aux coquettes de tous les pays, afin de leur

causer une sensible mortification, & d'en faire présent à Mademoiselle de Péguinzes; qui voyoit les modes adoptées par chaque peuple, & conséquemment les ridicules de l'univers entier.

CCLXXXIVe FOLIE.

La persuasion où l'on étoit de la folie de Mademoiselle de Péguinzes, n'empêcha pas plusieurs Gentilshommes du voisinage de briguer sa main. Leur intention éclata, parce qu'ils se mirent à faire l'amour au pere de celle qu'ils prétendoient épouser, ou du moins à le combler d'amitiés, & à s'efforcer d'obtenir ses bonnes graces. Il y a long-temps qu'on est revenu de l'usage de chercher à plaire à sa future; ce sont maintenant les auteurs de ses jours qu'on attendrit. Qu'a-t-on besoin, en effet, de toucher son cœur? Il suffit d'être bien venu auprès du pere ou de la mere. Notre Gentilhomme Provençal fut donc courtisé à la place de sa fille: il recevoit chaque jour de nouvelles

déclarations. Les prétendans lui découvrirent l'un après l'autre ce qu'ils se proposoient, & M. de Péguinzes leur promit d'y réfléchir.

L'Esprit follet sçut tout de suite qu'on vouloit lui ravir sa maîtresse. La fureur qu'il en eut, le porta à recommencer son tapage. Mademoiselle de Péguinzes lui demanda en vain pourquoi il agissoit de la sorte. Il se contenta de répondre qu'il avoit ses raisons. Elle crut que les êtres immortels, ainsi que notre humaine espece, étoient sujets à des caprices. Elle vit, sans s'étonner, les meubles changer subitement de place, les lits & les fauteuils danser au milieu des chambres : elle étoit tranquille, tandis que toute la maison frémissoit, & imploroit le secours des bienheureux de la légende.

CCLXXXV[e] FOLIE.

Le bon Gentilhomme, accablé de déclarations, de protestations, & voulant abandonner au plus vîte son château, se hâta de choisir un gen-

dre. Vous vous doutez bien qu'il ne préféra pas le plus aimable, mais le plus riche. L'époux qu'il destina à sa fille étoit un grand nigaud, qui, à vingt-cinq ans, trembloit encore sous la férule. Les choses arrangées, on avertit le futur qu'il devoit dire quelques mots galans à celle qu'on lui destinoit. Notre nigaudin, après avoir sué sang & eau pour composer sa harangue, dans laquelle son Précepteur mêla de beaux passages latins, fut présenté à Mademoiselle de Péguinzes par toute sa famille. On le laissa tête à tête avec sa prétendue, afin que leurs deux cœurs s'épanchaissent en liberté.

Après avoir long-temps retourné son chapeau, notre nouveau Nicaise fit trois profondes révérences en s'avançant de plusieurs pas à chaque inclination, & si mal-adroitement, qu'à la derniere il donna un furieux coup de tête à Mademoiselle de Péguinzes. Il balbutioit les premiers mots de son compliment, lorsqu'il sentit qu'on lui tiroit rudement les

oreilles. — En vérité, Mademoiselle, c'est bien mal, s'écria-t-il, de badiner de la sorte. Je vais le dire à M. votre pere, là. Voyez, j'ai mes oreilles tout en sang. — Il sortit en pleurant, & fut déclarer qu'il ne vouloit point d'une femme si méchante.

CCLXXXVI^e FOLIE.

On voit bien que c'étoient là des plaisanteries de l'Esprit follet. Mademoiselle de Péguinzes protesta qu'elle n'avoit aucune part à l'accident de son futur, dont on ne fit que rire, & qu'on obligea de ne point renoncer à l'hymen projeté.

Il débita sa harangue sans que ses oreilles éprouvassent rien de fâcheux. Il goûtoit la satisfaction d'avoir montré son éloquence; Mademoiselle de Péguinzes jette un cri : il tourne la tête, & voit un bâton marcher tout seul par la chambre. Ce bâton, après plusieurs tours de promenade, s'approcha gravement de son dos, & le roua de coups. Le pauvre diable eut en vain recours à ses jambes ; le

maudit bâton couroit aussi vîte que lui. Le prétendu gendre de M. de Péguinzes n'eut qu'à montrer ses épaules pour prouver qu'il avoit raison de se plaindre, & de rompre absolument le mariage qu'on alloit conclure.

CCLXXXVII[e] FOLIE.

Des insultes si souvent réitérées de la part du follet, causerent une vive douleur à Mademoiselle de Péguinzes, qui se vit condamnée à passer sa vie dans le célibat. Elle avoit, à la vérité, un amant bien fait, d'une figure agréable ; mais il lui restoit encore quelque chose à désirer. Elle se jeta aux pieds de l'Esprit, le supplia, en fondant en larmes, de lui permettre de se marier, afin qu'elle n'eût pas la honte de mourir fille. Le follet, irrité d'une telle prieré, quitta sa forme de beau jeune homme, & devint d'une laideur effrayante. — Rappellez-vous vos sermens, lui dit-il d'une voix de tonnerre. Je ne me suis rendu

visible à vos yeux qu'à condition que vous me feriez fidelle, & que vous n'épouseriez aucun homme. Vous devez exécuter vos promesses : il y va de votre vie, & de celle de ceux qui vous les feroient enfreindre. Tremblez. — Il disparut à ces mots, avec un bruit affreux, laissant après lui de longs traits de flamme, indices de la fureur qui l'agitoit. Mademoiselle de Péguinzes, saisie d'effroi, tomba à la renverse, & fut plusieurs heures sans connoissance.

Qu'elle maudit sa curiosité ! Le profond chagrin que lui causerent les poursuites de l'Esprit, la remplit d'une noire mélancolie. On s'apperçut bientôt de sa tristesse, & on voulut en vain la dissiper. M. de Péguinzes eut beau la presser de lui en dire le sujet, elle ne répondoit que par des larmes.

CCLXXXVIII^e FOLIE.

Un nouveau parti se présenta pour Mademoiselle de Péguinzes. C'étoit un vieux Gentilhomme son voisin,

qui, à force de la regarder, ſentit qu'une compagne auſſi jolie lui feroit ſupporter les infirmités de la vieilleſſe. Un jeune homme inſtruit ſeulement des uſages de ſon ſiecle, auroit été droit au pere faire ſes propoſitions : mais notre galant campagnard, attaché aux coutumes anciennes, alla gothiquement parler d'amour à celle dont il vouloit faire ſa femme. Mademoiſelle de Péguinzes, craignant qu'il ne lui arrivât les mêmes accidens qu'à ſon prédéceſſeur, ſe hâta de lui répondre qu'elle dépendoit d'un pere, à qui elle ſe feroit toujours un devoir d'obéir. Ces paroles charmerent le vieux Gentilhomme, qui fit toutes les démarches néceſſaires, & ſe vit dans peu ſur le point d'épouſer ſa maîtreſſe. M. de Péguinzes eſpéroit que le mariage diſſiperoit la mélancolie de ſa fille, qui ſe flattoit, de ſon côté, qu'en ſe mariant elle ne ſeroit plus expoſée à la tyrannie de l'Eſprit follet.

La veille des noces le vieux Gentilhomme ſoupa avec ſa future, & ſe

retira un peu tard, ſuivi d'un ſeul laquais. Il n'avoit qu'une demi-lieue à faire pour arriver chez lui : étant très-bien monté, il lui falloit tout au plus un quart d'heure. Comme la nuit étoit très-obſcure, il prit un chemin pour l'autre, & fut long-temps ſans s'appercevoir de ſon erreur. Après s'être remis dans ſa route, il galoppa quelques heures, à ſon grand étonnement; & au lieu d'arriver chez lui, il ſe trouva d'où il venoit de partir. Son laquais, qui couroit derriere lui, le perdit de vue dans l'obſcurité. Le bon Gentilhomme, ſe voyant ſeul au milieu de la campagne, ſans trop ſçavoir où il étoit, fut fort embarraſſé. Pour comble de malheur, il pleuvoit à verſe. Une petite lumiere s'offrit tout-à-coup à ſes regards; mais elle étoit bien éloignée. Le vieux Gentilhomme piqua de ſon côté, eſpérant qu'elle partoit de quelque maiſon où il pourroit ſe mettre à couvert, & attendre que le jour lui fît connoître ſa route. Plus il avançoit vers la lumiere,

moins il approchoit; il lui sembloit même qu'elle couroit devant lui. Obstiné à la joindre, il la suivit avec ardeur. Elle le conduisit au bord d'une fondriere, où il se précipita lui & son cheval; & de grands éclats de rire se firent entendre. Le lendemain ses cris attirerent quelques paysans, qui le porterent demi-mort au château de M. de Péguinzes, plus proche que le sien de l'espece d'abyme où il étoit tombé. Il raconta qu'un malin esprit l'avoit tourmenté toute la nuit, & mourut en témoignant le regret qu'il ressentoit de ne point emporter au tombeau la qualité d'époux de Mademoiselle de Péguinzes.

CCLXXXIX^e FOLIE.

Cette fille infortunée pleura un homme dont elle étoit sûre d'avoir causé la mort. Dans les transports de sa douleur elle courut se jeter aux pieds de son pere. — Je viens, lui dit-elle, vous découvrir un secret que je n'ai caché que trop longtemps. Je ne puis me taire sans me

rendre coupable des plus grands malheurs; & je vais parler, afin de les attirer sur moi seule. Apprenez, quelque menace qu'on m'ait faite si je révélois jamais cet affreux mystere, apprenez que l'Esprit follet qui depuis tant d'années s'est emparé de votre château, est amoureux de moi. Il m'a déclaré sa passion, s'est rendu visible, & j'ai eu le malheur de lui promettre d'être toujours soumise à ses volontés. C'est lui qui persécute ceux qui prétendent à ma main. Que dois-je faire pour éviter sa vengeance? Eclairez votre fille réduite au désespoir.

Pendant ce récit, M. de Péguinzes trembloit de tout son corps : il fut à peine achevé, que, sans rien répondre, il ordonna que chacun fît son paquet, & qu'on s'apprêtât à quitter pour toujours le château. Dans un instant tout le monde fut à cheval. Il se jeta précipitamment dans sa voiture, & fit fouetter grand train vers Paris, croyant qu'il ne pourroit braver l'Esprit qu'au milieu

du fracas & du tumulte de la capitale.

CCXC^e FOLIE.

Il ſe logea dans un hôtel garni, en attendant qu'on lui eût meublé une ſuperbe maiſon qu'il loua dans le plus beau quartier de la ville. Il paſſa près d'un mois dans ſon auberge ſans entendre parler de l'Eſprit follet. Mademoiſelle de Péguinzes ſe flatta qu'elle avoit le bonheur d'en être débarraſſée. Mais dès la premiere nuit qu'ils coucherent dans leur nouvelle demeure, le lutin recommença ſon vacarme.

CCXCI^e FOLIE.

Sous prétexte de chercher à diſſiper ſa fille, ou plutôt afin de ſe raſſurer lui-même, M. de Péguinzes vit beaucoup de monde, donna ſouvent à manger, & l'on jouoit chez lui gros jeu. Parmi le nombre des perſonnes qui compoſoient ſa ſociété, le Chevalier d'Osbrun étoit un des plus aſſidus auprès de Mademoi-

ſelle de Péguinzes, dont les charmes ſçurent l'enflammer. Le Chevalier n'avoit pour tout bien qu'une ſimple légitime. Sa figure, ſon caractere aimable faiſoient oublier ſon défaut de fortune, défaut qui ne laiſſe pas de ternir les meilleures qualités. Mademoiſelle de Péguinzes devint ſenſible, malgré elle, au mérite d'un jeune homme auſſi parfait; une étroite ſympathie lia leurs deux cœurs.

Le Chevalier aimoit trop vivement, pour ne pas déſirer que ſa maîtreſſe répondît à ſa paſſion. Il eut le bonheur de la trouver ſeule un jour. Le trouble qu'on fit paroître à ſa vue, l'enhardit; il ſe jeta à ſes pieds, lui découvrit tout l'amour dont il étoit pénétré. Cette déclaration remplit de joie Mademoiſelle de Péguinzes. Son viſage ſe couvrit pourtant de larmes. Le Chevalier, étonné du mêlange de ſatisfaction & de douleur qu'il voyoit éclater en elle, la ſupplia de lui en apprendre la cauſe. — Il faut que je vous fuie, lui dit-elle un jour, ſi je ne veux avoir

avoir votre mort à me reprocher. Je ne vous cacherai pas que je vous aime; mais je ne puis me livrer à mon tendre penchant, & tout vous défend de ſonger à vous unir à l'infortunée dont vous auriez fait la félicité. — Alors elle lui raconta ſon aventure avec l'Eſprit follet.

CCXCII^e FOLIE.

Une hiſtoire auſſi ſinguliere, à laquelle le Chevalier étoit loin de s'attendre, le fit éclater de rire. — Parbleu ! s'écria-t-il, je ne croyois pas devenir le rival d'un lutin. Je ſerois enchanté de me meſurer avec lui.— M. d'Osbrun étoit perſuadé qu'on lui contoit une fable. Il prit la main de Mademoiſelle de Péguinzes, dans le deſſein de la couvrir de baiſers; une terrible croquignole qu'il reçut ſur le nez, l'obligea de modérer ſon ardeur. Mais, Mademoiſelle, dit-il en s'arrêtant, voilà une nouvelle maniere de réprimer les amans audacieux. — De quoi m'accuſez-vous, Monſieur, demanda la fille du Gentil-

homme ? Ne voyez-vous pas que les malheurs auxquels je vous ai averti que vous vous exposiez en m'aimant, commencent à s'effectuer ? — Fort bien ! vous voulez jeter sur votre lutin la croquignole que je viens de recevoir : vous craignez sans doute que je ne m'enorgueillisse trop de ce qui ne vient que de vous seule.

CCXCIII^e FOLIE.

L'incrédulité dont le Chevalier se piquoit, à l'exemple de tout le monde, l'empêcha d'ajouter foi à tout ce que put lui dire sa maîtresse. Il continua de lui faire la cour : elle l'écouta favorablement, malgré ses alarmes : elle étoit accoutumée au fracas de l'Esprit, qui se contentoit d'agiter les meubles, & ne se montroit plus à ses regards.

L'amour que lui inspiroit le Chevalier, fit tant de progrès, qu'un jour qu'il lui dépeignoit son ardeur, elle lui permit de cueillir sur ses levres un tendre baiser. Leurs ames alloient s'unir & se confondre ensemble,

lorsque le Chevalier se sentit pris par le toupet, & suspendu en l'air. La main invisible qui le tenoit, le baissant & l'élevant par intervalles, lui fit parcourir plusieurs salles en dansant. Elle l'entraîna ensuite dans le jardin, toujours sautant, toujours surpassant, en dépit de lui, les plus légers danseurs. Il ne cessa de battre des entrechats, de faire des sauts périlleux que lorsqu'il fut tout en eau.

CCXCIV^e FOLIE.

Le Chevalier fut contraint d'avouer qu'il y avoit des Esprits. Il ne renonça pourtant pas à Mademoiselle de Péguinzes : il trouva que le lutin n'étoit qu'un espiégle nullement dangereux. Le Gentilhomme Provençal consentit bien vîte à le marier avec sa fille, quoiqu'il n'eût que très-peu de bien. M. d'Osbrun se vit au comble de ses vœux. Mademoiselle de Péguinzes ne s'opposa point au mariage, quoiqu'elle craignît les fureurs de l'Esprit follet ; son amour lui fit tout hasarder.

On fut huit jours à faire les préparatifs de la noce, sans qu'il arrivât rien d'extraordinaire. Mademoiselle de Péguinzes ne revenoit pas de sa surprise, & s'imaginoit que le mariage mettoit en fuite les Esprits. Le Chevalier rioit des terreurs paniques qu'elle avoit eues, & prétendoit que le lutin son rival lui cédoit par honnêteté une maîtresse dont il s'avouoit indigne. Les deux amans furent mariés. De discretes parentes conduisirent, sur le minuit, la nouvelle épouse dans son appartement, la mirent au lit, la laisserent songer à toute autre chose qu'à des lutins. L'heureux Chevalier en pantoufles, en robe de chambre, vint trouver sa bien-aimée. Tandis qu'il achevoit de se déshabiller, M. de Péguinzes & ses gens se retirerent dans leur chambre.

M. d'Osbrun étoit prêt à se coucher à côté de celle qu'il adoroit, lorsqu'il fut enlevé rapidement, & porté sur le toit de la maison, où une force supérieure le contraignit

de passer la nuit, un pied en l'air. Son désespoir ne sçauroit s'exprimer. Au lieu des plaisirs qu'il se promettoit, il se vit en chemise, exposé au froid qui se faisoit sentir. Forcé de rester dans une posture très-incommode, il craignoit à chaque instant de faire la culbute, parce qu'il étoit placé à l'endroit le plus glissant du toit, où il n'auroit pu se tenir en plein jour, & sur les deux pieds.

CCXCV[e] FOLIE.

Voyons un peu ce qui se passa dans l'appartement de la nouvelle épouse. Un autre qu'un lutin auroit profité de l'éloignement du mari : mais l'Esprit follet, trop irrité sans doute, ou ne pouvant faire mieux, borna sa vengeance à une nouvelle plaisanterie. Il arracha Madame d'Osbrun de son lit, & la força de faire jusqu'au jour la cabriole au milieu de sa chambre.

CCXCVI[e] FOLIE.

Dès que l'aurore parut, la jambe

que le Chevalier tenoit en l'air malgré lui, se baissa d'elle-même. Il sentit qu'il étoit maître de ses mouvemens, & qu'on ne le retenoit plus. Il descendit avec beaucoup de peine du toit où il étoit grimpé, regagna sans bruit le lit de sa femme, transi de froid, excessivement fatigué de s'être tenu si long-temps debout, dans une posture très-gênante. En entrant chez Madame d'Osbrun, il lui vit faire sa derniere cabriole. Ils se coucherent sans avoir la force de se parler. Après s'être un peu réchauffés, ils voulurent se dire quelques mots, & s'approcher l'un de l'autre : mais un bruit terrible se fit entendre : de violentes secousses agiterent le lit : l'appartement parut rempli de fantômes, de spectres armés d'épées flamboyantes. Pour comble de malheur, une main invisible les empêcha même de se regarder, en les tenant fortement par le nez, comme avec des tenailles.

CONCLUSION

des Aventures merveilleuses de Mademoiselle de Péguinzes & du galant Esprit follet.

CCXCVII^e FOLIE.

A dix heures du matin on entra en foule dans leur chambre ; on les félicita sur leur bonheur ; il leur fallut essuyer les plaisanteries dont on accable les nouveaux mariés. Les hommes envierent le sort du Chevalier ; les femmes désirerent tout bas celui de Madame d'Osbrun. Ils reçurent les complimens qu'on leur fit, avec un visage gai, comme s'ils avoient été vraiment heureux.

A peine furent-ils habillés, que, sans rien dire à personne, ils se jeterent chacun dans un couvent, où ils n'eurent pas le temps de s'ennuyer dans leur retraite. Ils n'y étoient que depuis huit jours, quand on les trouva

morts dans leurs lits. Il y a toute apparence que cette mort ſubite fut l'effet des vengeances de l'Eſprit follet, qui ne tourmenta jamais M. de Péguinzes en particulier, & qui abandonna même tout-à-fait ſon château.

SUITE DE L'HISTOIRE

de Monſieur & de Madame d'Illois.

CCXCVIII[e] FOLIE.

CETTE hiſtoire vous prouve, continue la ſpirituelle amie de la Marquiſe d'Illois, qu'il ſe peut que vous ayiez pour amant un eſprit, un lutin, un farfadet, un démon. Pluſieurs gens en France vous ſoutiendront que ces génies, ces intelligences aériennes exiſtent véritablement. Afin de vous le perſuader, ils vous conteront des hiſtoires beaucoup plus ſingulieres que celle que je viens de vous apprendre. Pour peu que vous les preſſiez, ils vous parleront auſſi

des *revenans*, qu'on ne peut révoquer en doute, puisqu'ils vous affirmeront qu'ils en ont vu, ou au moins qu'ils connoissent des gens qui en ont été bien effrayés. Je reviens à ce qui vous regarde. Vous êtes aimée d'un Esprit follet; rien n'est plus certain; car.... L'amie de la Marquise s'arrête tout court au milieu de sa période; de grands éclats de rire qu'elle entend auprès de ses oreilles, lui coupent la parole. Elle se leve précipitamment, se hâte de sortir de chez Madame d'Illois, en se promettant bien de n'y revenir jamais.

CCXCIX^e FOLIE.

Voilà notre Marquise convaincue que les Esprits même ressentent le pouvoir de ses charmes. Loin que cette découverte flatte sa vanité, elle lui cause, au contraire, un extrême chagrin. C'est assurément la premiere fois qu'une femme a été fâchée d'avoir fait des conquêtes.

Il lui semble avoir à sa suite tous

les lutins, les farfadets, les loups garous de l'univers. Avec de pareilles idées, le moyen de dormir tranquille, renfermée seule dans une grande chambre ? Ses femmes couchent pourtant dans de petits cabinets auprès de son appartement; le premier coup de sonnette peut les faire accourir. — Mais un Esprit est bien subtil, dit la Marquise, & feroit de terribles choses avant qu'on soit venu; il faut donc coucher en compagnie. — Ce raisonnement devoit la conduire à se prêter aux désirs de M. d'Illois, qui, amoureux de sa femme, ainsi qu'on l'a déja vu, voudroit bien remplir les devoirs d'un bon mari. Mais elle en tire une autre conséquence; elle conclut qu'il faut qu'une de ses femmes couche dans sa chambre. M. d'Illois s'attendoit d'être préféré : il paroît fort courroucé que le choix n'ait pas tombé sur lui, & ne peut cacher son dépit & sa confusion.

CCC^e FOLIE.

Madame d'Illois, un peu raſſurée par les précautions qu'elle a priſes, ſe couche la nuit ſuivante, perſuadée qu'elle va bien dormir. Elle commençoit à ſe livrer au ſommeil; ſa femme-de-chambre faiſoit entendre très-diſtinctement qu'elle ne veilloit pas; un bruit ſourd vient lui cauſer la plus grande frayeur. Elle prête l'oreille en tremblant; elle eſt certaine qu'on marche dans la garde-robe, & qu'on renverſe, qu'on briſe tout ce qui s'y trouve. Elle appelle ſa femme-de-chambre d'une voix éteinte, ſans pouvoir la réveiller. Le bruit augmente & s'approche. On entre, on tire les rideaux de ſon lit; elle ſent une main froide qui lui glace le viſage. Le fracas redouble dans ſa chambre, & dure plus d'une heure.

La Marquiſe avoit été trop bien élevée, pour ignorer qu'il eſt commode de s'évanouir. Il y a toute apparence qu'elle ſe rendormit quand

elle n'entendit plus rien, ou qu'au milieu de ſon évanouiſſement elle paſſa tout de ſuite dans les bras du ſommeil. En ouvrant les yeux le lendemain, elle ſent quelque choſe autour de ſon cou. Inquiete de ce que cela ſignifioit, elle tire de toutes ſes forces les cordons de ſes ſonnettes. On accourt, on ouvre les volets des fenêtres : la Marquiſe voit qu'elle a au cou un magnifique collier de diamans, composé de pierres de différentes couleurs, dont l'arrangement ſymmétrique forme un effet admirable.

CCCI^e FOLIE.

Ce collier eſt d'une beauté trop peu commune, pour qu'il ſoit l'ouvrage des hommes. Madame d'Illois eſt auſſi étonnée qu'on lui ait fait un pareil préſent ſans qu'elle s'en ſoit apperçue, que de voir tous ſes meubles dans leur même place, auxquels il ne paroît pas qu'on ait jamais touché.

Elle commence à s'apprivoiſer avec

les Esprits. En se couchant elle a soin de mettre son superbe collier, comme un gage de l'amour de quelque galant lutin, & persuadée qu'il la garantira de tout accident. Une nuit qu'elle dormoit de bon cœur sans songer aux Esprits, elle sent qu'on la tire doucement par le bras. Elle ouvre les yeux, & les referme d'abord, ne pouvant soutenir l'éclatante lumiere qui vient les frapper. Sa tapisserie étoit bordée d'un cercle de feu, qui s'élevant au plancher, formoit des chiffres resplendissans, répétés sur le parquet. La Marquise étonnée voit au milieu de sa chambre un grand homme, couronné d'étoiles brillantes, couvert d'une robe rouge & bleue, tenant à sa main un globe de feu, & dont le visage étoit si éclatant de lumiere, qu'il lui est impossible de le fixer.

CCCII^e^ FOLIE.

Pendant que Madame d'Illois considere ce fantôme lumineux, il s'approche gravement de son lit, pose

sur un siege son globe de feu, s'essuie le visage avec un linge blanc, leve les couvertures, & se couche à côté d'elle. La Marquise, demi-morte de frayeur, le regarde en silence, & le laisse faire docilement tout ce qu'il veut. Un peu curieuse de son naturel, elle désire peut-être sçavoir comment les Esprits se tirent d'une bonne fortune; ou bien elle se rassure, persuadée qu'on ne se couche pas auprès d'une jolie femme dans le dessein de lui tordre le cou.

Elle n'a qu'à se louer de sa docilité, & de la galanterie du lutin. Pour prix de sa complaisance, Madame d'Illois fait une découverte digne d'être communiquée au public : elle a lieu d'être certaine que les Esprits sont de chair & d'os, ou qu'ils sçavent du moins se rendre aussi palpables que s'ils avoient un corps.

CCCIII^e FOLIE.

Les forces s'épuisent dans le plaisir

comme dans la douleur, & le sommeil vient les réparer. Madame d'Illois s'endort dans les bras de son inconcevable amant. A son réveil elle ne voit plus l'Esprit, ni aucune trace de ce qui s'étoit passé. Elle appelle la femme qui couchoit dans sa chambre. — Vous avez eu grand peur cette nuit? lui dit-elle. — Moi, Madame? Je vous jure que non. Il me semble que nous n'avons rien entendu. — Il est vrai qu'il est difficile de vous réveiller. — Oh! pour cette nuit je n'ai presque pas dormi: j'ai eu les yeux ouverts pendant très-long-temps, je n'ai rien vu, & aucun bruit ne m'a frappée. — La Marquise ne s'explique pas davantage; elle se rappelle que Mademoiselle de Péguinzes étoit la seule qui vît l'Esprit. Elle est charmée de n'avoir point de confidente dans ses bizarres amours.

Elle continue de recevoir chaque nuit les visites du lutin. Il se trouvoit auprès de son lit sans qu'elle l'entendît venir, & sans qu'il pût

entrer par aucun endroit : elle fermoit elle-même les portes & les fenêtres de sa chambre. Quoiqu'elle n'entrevoie son visage qu'à la lueur passagere de quelques feux qui brilloient tout-à-coup lorsqu'il paroissoit, elle parvient à se sentir pour lui un tendre penchant ; ce qui est une preuve qu'on n'a pas besoin de voir quelqu'un pour l'aimer, & que toutes les causes de l'amour n'ont pas été définies.

CCCIV[e] FOLIE.

L'Esprit vient une nuit trouver la Marquise beaucoup plus tard qu'à l'ordinaire. Au lieu de se mettre auprès d'elle, il s'arrête au milieu de la chambre : des tourbillons de flamme & de fumée le dérobent par intervalles aux yeux de Madame d'Illois, & une longue flamme bleue brille sur sa tête. Après avoir gardé un instant le silence : — Il faut que je vous quitte, lui dit-il d'une voix enrouée. Nous avons des devoirs qu'il nous est impossible d'enfreindre.

Une puiſſance à laquelle je ne ſçaurois réſiſter, m'oblige d'aller m'établir à dix mille lieues d'ici : elle m'entraîne, je vais prendre mon vol. Mais avant que je te quitte pour jamais, aimable mortelle, digne des faveurs de mon intelligence, écoute le conſeil que j'ai à te donner. Ton mari t'adore, je le ſçais ; parmi nous ſa paſſion n'eſt point une folie. Au-deſſus de ton ſexe par ta beauté, ſois-le encore par la ſublimité de ton eſprit. Efforce-toi d'avoir le courage de répondre à l'amour de ton époux ; tourne ſur lui la tendreſſe que je t'ai inſpirée. Je vais le tranſporter auprès de toi. Qu'il ait lieu de ſe louer de ta docilité à ſuivre mes avis. Quoiqu'éloigné de dix mille lieues, je ſçaurai ſi tu mérites ma haine ou mon eſtime. Adieu. — Les tourbillons de flamme redoublent leur violence ; l'Eſprit diſparoît au milieu d'une épaiſſe fumée.

CCCV^e FOLIE.

Etourdie de ce qu'elle vient d'en-

tendre, la Marquiſe ſe livre à ſes réflexions, quand le plancher s'entr'ouvre, afin de laiſſer paſſer M. d'Illois, qui, deſcendant rapidement, ſe trouve tout-à-coup auprès du lit de la Marquiſe. Cette arrivée ſubite eſt accompagnée d'un tel fracas, que le profond ſommeil de la femme-de-chambre ſe diſſipe enfin. M. d'Illois paroît d'un étonnement extrême. — Que veut dire ceci? s'écrie-t-il. Quoi! je ſuis chez ma femme! Quel prodige! Quelle aventure incompréhenſible! — Les bougies qui s'allument je ne ſçais comment, éclairent le lieu de la ſcene.

La Marquiſe regarde ſon mari en rougiſſant, & lui dit tout bas, dans la crainte d'être entendue: — Vous pourrez, Monſieur, coucher ici quand vous voudrez. Des raiſons que je ne puis vous découvrir, m'engagent à vous accorder cette permiſſion.

CCCVI^e^ FOLIE.

— J'étois loin de m'attendre à mon

bonheur, s'écrie M. d'Illois; & je doute si je veille. Apprénez ce qui vient de m'arriver.

Avant de rapporter les paroles de Monsieur d'Illois, je dois faire observer qu'il est tout habillé, qu'il a l'épée au côté. Sa frisure est seulement un peu en désordre; dérangement occasionné sans doute par la vîtesse avec laquelle on lui fait fendre les airs, & passer au travers des murailles & des planchers ouverts & fermés dans le même instant.

— J'ai soupé ce soir (c'est M. d'Illois qui parle actuellement) chez la petite Duchesse que vous connoissez. De jeunes fous, des femmes prétendus beaux esprits, des Comédiens, des Chanteurs, des Musiciens, de grands Seigneurs ennuyeux, des Poëtes composoient le nombre des convives. Vous pensez bien que je ne me suis pas trop amusé au milieu de cette cohue. On a parlé du mérite des acteurs, de la sublimité des pieces qu'on joue aujourd'hui, des talens de nos Musiciens; on s'est

extasié en louant le genre de la nouvelle musique, & de nos opéra bouffons. J'ai dit mon mot comme les autres, sans trop réfléchir à ce que je disois. On s'est enfin levé de table sur les trois heures. Nous avons passé dans le salon: les Musiciens ont fait de la musique, les Poëtes se sont querellés, le vieux Duc & le gros Comte se sont remis au jeu, les femmes ont écouté des sottises en minaudant. La petite Duchesse s'est acharnée après moi, m'a entretenu de sa salle de spectacle, de ses décorations, de son orchestre, de ses meubles, de ses diamans : je bâillois en commettant l'impolitesse de regarder ma montre. Tout-à-coup le parquet a tremblé ; un nuage enflammé s'est répandu autour de nous. J'allois demander à la Duchesse si elle faisoit jouer une nouvelle piece, quand je me suis senti saisir au travers du corps, & quand je me suis trouvé dans votre chambre.

CCCVII^e FOLIE.

La Marquise feint d'être aussi étonnée que M. d'Illois paroît surpris. Elle conclut de son discours, que sans doute le Ciel a dessein qu'ils couchent souvent ensemble. Elle se montre soumise à ses décrets; le Marquis obéit aussi avec joie à ce qu'il daigne lui prescrire.

L'Esprit doit être content de la docilité de Madame d'Illois. Elle ne refuse plus les visites de celui auquel le mariage l'unit; elle l'engage même à ne point manquer à ses devoirs. La bizarrerie de l'aventure change entiérement son cœur: elle croit que pour mettre le comble aux prodiges qui lui arrivoient, il faut qu'elle aime son mari.

CCCVIII^e FOLIE.

Il est temps d'expliquer ce que c'étoit que l'Esprit qui causa tant de frayeur & tant de plaisir à la Marquise. Je vais faire disparoître le merveilleux de l'aventure; mais j'ose

croire qu'on ne la trouvera pas moins ſinguliere.

Le lutin amoureux de la Marquiſe, l'Eſprit dont les prodiges annoncerent la flamme, n'étoit, en un mot, que M. d'Illois. Le pauvre époux, ne ſçachant comment attendrir ſa moitié, & cherchant les moyens de lui parler d'amour ſans riſquer de lui déplaire, malheur qu'il avoit ſouvent éprouvé, imagina de faire l'Eſprit follet. Pouvant entrer librement dans l'appartement de ſa femme, il ne lui fut pas difficile de placer ſur ſa toilette le riche écrin & le billet que pluſieurs billets myſtérieux précéderent. Conduit par ſon amour, il voltigeoit ſans ceſſe auprès de Madame d'Illois. Caché dans la garde robe, il entendit le diſcours que lui tint ſon amie, les effraya par ſes éclats de rire, & eut le temps de ſe ſauver. Une des femmes de la Marquiſe, gagnée par des préſens, participoit aux ſtratagèmes de notre époux. Le haſard voulut que ce fût la confidente que Madame d'Illois fit

coucher dans sa chambre. On sent aisément qu'elle feignoit de dormir, & de ne rien voir & de ne rien entendre. Quoique la Marquise fermât les portes & les fenêtres de son appartement, le Marquis s'y introduisoit sans magie, à l'aide d'une trappe pratiquée au-dessus, que des ressorts faisoient abaisser sans bruit. C'est par cette trappe que M. d'Illois descendit chez sa femme quand il la persuada qu'un Esprit venoit de l'y transporter. Les chiffres lumineux qui éclairerent la chambre de la Marquise, furent produits sans sortilege. M. d'Illois est assez bon Chymiste pour sçavoir composer le phosphore : il le répandoit pendant le sommeil de la Marquise ; & s'en frottant le visage & les mains, il leur donnoit un éclat merveilleux. Les feux & la fumée dont nous l'avons vu entouré, n'avoient rien non plus de trop merveilleux ; un peu de poudre & d'esprit-de-vin, voilà tout le mystere.

CCCIX^e FOLIE.

Les ruſes, l'adreſſe de M. d'Illois l'ont mis au comble de ſes vœux. Il lui eſt permis de faire ſa cour à ſa femme, malgré l'uſage qui s'y oppoſe ; il en eſt accueilli favorablement, ſans qu'on rougiſſe des bontés qu'on a pour lui, bontés que la mode & le préjugé rendent ridicules. Il goûte tous les plaiſirs que l'Hymen procure lorſqu'il eſt d'accord avec l'Amour. Madame la Marquiſe s'eſt apprivoiſée avec les careſſes de ſon tendre époux ; elle eſt parvenue à croire qu'il n'y a pas tant de honte à chérir celui qu'elle dédaignoit autrefois, puiſqu'un mari eſt un homme comme un autre ; elle trouve que M. d'Illois vaut bien un Eſprit.

On a dit depuis long-temps que le bonheur des humains ne peut pas toujours durer ; & rien n'eſt plus véritable. Nos époux troublent eux-mêmes leur félicité. L'ennui les gagne inſenſiblement, ils ne ſçavent plus que ſe dire ; ils ſe dégoûtent l'un

l'un de l'autre. Ils s'évitent d'un commun accord, & prennent la résolution de ne se trouver jamais ensemble. Leur union intime ne dure que huit jours ; ce qui est bien naturel.

CCCX^e FOLIE.

Voilà donc les choses dans l'ordre. Nos époux se voient avec une indifférence complete ; ils ne craignent plus qu'on les accuse dans le grand monde d'ignorer le bel usage.

Monsieur & Madame d'Illois s'avouent de bonne foi leur dégoût ; ils conviennent qu'il est juste de se voir très-rarement. Ils ont d'abord dessein de prendre chacun un hôtel séparé, ainsi que cela s'observe. Rien de plus commode que cet usage, généralement pratiqué parmi les gens de condition. *Monsieur* va loger *incognito* dans un quartier fort éloigné ; il cede son hôtel à *Madame*, qui jouit de la liberté des veuves, sans être veuve. Monsieur & Madame d'Illois se dispensent pourtant de suivre l'exemple qu'on leur donne ;

leur hôtel étant divifé en deux corps de logis, féparés par une vafte cour, ils en font fans peine deux maifons différentes, & fe croient affez loin l'un de l'autre.

CCCXI[e] FOLIE.

C'eft ainfi qu'on trouve le moyen de rendre moins pefantes les chaînes de l'hymen : on jouit de la liberté dans le fein de l'efclavage. Mais les grands ont feuls le privilege d'être tout à-la-fois & maris & garçons. Si la fimple bourgeoifie s'avifoit de fecouer le joug du mariage, à l'exemple de la femme titrée, fon audace ne tarderoit pas à être punie. Que les Philofophes viennent encore nous dire que la naiffance n'eft point à défirer!

Pour revenir à nos époux, ils fe gardent bien d'aller dans les maifons où ils peuvent fe rencontrer. Ils fe forment une fociété différente : chacun d'eux n'admet chez foi que des gens qui ignorent fon mariage & fon divorce. Enfin, quoiqu'ils vivent à peu près fous le même toit, on ne

sçauroit moins se voir, & moins être connu de ceux qui nous visitent tous les jours.

SUITE DE L'HISTOIRE

du Baron d'Urbin.

CCCXII^e FOLIE.

Nous avons laissé depuis long-temps notre vieux Baron, pour nous occuper de Monsieur & de Madame d'Illois ; continuons de jeter un coup d'œil sur ses folies. L'homme extravague à tout âge.

Depuis le tour sanglant que l'Abbé lui joua, M. d'Urbin n'ose plus retourner chez la Présidente. Ce sacrifice lui coûte cher ; car il est toujours amoureux. Mais lui conviendroit-il de se montrer chez une femme à laquelle il ne peut plus cacher sa vieillesse ?

Après s'être interdit la maison de la Présidente, M. d'Urbin se trouve

fort déſœuvré. Il s'étoit fait une douce habitude de viſiter ſouvent ſa maîtreſſe : les jours couloient auprès d'elle, & n'étoient que des momens. Où portera-t-il ſes tendres inquiétudes ? Comment remplir le vuide de ſon cœur ? Ira-t-il chez M. d'Illois, tantôt amoureux de ſa femme, tantôt la haïſſant, qui le reçoit bien ou mal, ſelon les paſſions qu'il adopte ? La Marquiſe ſa fille ſe livre auſſi aux plus grands caprices. Que peut-il donc faire pour calmer inſenſiblement l'amour qui l'agite ? Le Baron, ne voyant dans la ville aucun moyen de ſe diſſiper, prend la réſolution d'aller paſſer quelque temps à la campagne, dont le ſéjour a ſur-tout beaucoup de charmes pour les amans malheureux.

M. d'Urbin, conduit par ſon déſeſpoir, court ſe renfermer dans une de ſes plus belles terres. Il y eſt à peine arrivé, que déſirant s'occuper à des choſes utiles, il fait planter pluſieurs allées d'arbres autour de ſon château, afin de ſe promener un

jour à l'ombre des chênes & des tilleuls cultivés de ses mains.

CCCXIII^e FOLIE.

L'envie de bâtir vient tout-à-coup s'emparer de notre vieux Baron. Le château qu'il habite lui paroît trop antique : il s'y est trouvé bien logé pendant trente ans au moins ; il s'apperçoit enfin qu'il est incommode, & que les appartemens en sont trop étroits.

M. d'Urbin se transforme aussi-tôt en architecte, trace le plan de l'édifice qu'il veut faire élever, se flatte de faire briller son goût, ses grandes connoissances ; prétend que tous les Architectes du monde n'ont pas le sens commun, & qu'il va leur apprendre leur métier.

On est prêt à travailler selon son plan ; un homme habile fait heureusement remarquer qu'il a oublié les portes. On rectifie ses méprises, on met la main à l'œuvre. M. d'Urbin a supputé qu'il lui en coûtera cinquante mille écus. Il se prive avec

joie de cette ſomme, qu'il lui ſeroit certainement facile de mieux employer. Il ne tarde pas à l'avoir dépenſée, & à connoître avec douleur qu'il lui en falloit encore deux fois autant.

L'édifice s'éleve peu à peu. Notre vieux Baron excite les ouvriers, récompenſe les plus diligens. — Travaillez, travaillez, leur dit-il : j'aurai le plaiſir de me voir bien logé à un certain âge.

CCCXIVᵉ FOLIE.

Quelle que ſoit la ſatisfaction que M. d'Urbin ſe promet d'avoir, quand il ſera vieux, un château à la moderne, il ne peut s'empêcher de ſe récrier ſur l'argent qu'il lui en coûte.

Un de ſes ouvriers entendit ſes plaintes. — Avez-vous fixé, Monſeigneur, lui dit-il, ce qu'il doit vous en coûter, par un écrit ſigné de votre Entrepreneur ? — Non, mon ami. — Ma foi, tant pis, M. le Baron. — Pourquoi cela ? — C'eſt

que l'Entrepreneur fera monter les dépenſes autant que bon lui ſemblera. Mais au moins un bon acte pardevant Notaire, vous rend certain du temps que votre château ſera fini. — Je ne me ſuis point arrêté à de pareilles minuties : on mettra le temps néceſſaire. — Ah ! vous êtes perdu. — Pourquoi cette exclamation ? — L'intérêt de l'Entrepreneur l'obligera de faire travailler lentement. Il inventera mille prétextes pour reculer la perfection de l'édifice. Vous courez riſque de ne le voir jamais achevé.

BONHEUR

d'un Marchand qui fait bâtir une maiſon pour rien.

CCCXV^e FOLIE.

Si vous aviez pris plus de précautions, continue l'ouvrier, vous auriez eu peut-être autant de bonheur

qu'un Marchand de Paris, dont je vais, en déjeûnant, vous conter l'hiſtoire.

Ce Marchand a gagné beaucoup de bien. Au lieu d'en jouir tranquillement, il s'aviſa de vouloir faire bâtir, plutôt que de profiter, comme dit le proverbe, de la folie des autres; c'eſt-à-dire qu'il auroit dû acheter des maiſons toutes faites. Je parle un peu là contre ma profeſſion; c'eſt que je ne crains point qu'on ſe dégoûte de bâtir. Il y aura toujours dans le monde des fous & des orgueilleux. (Le Baron fit la grimace à ces mots, & ne manqua pas de penſer que celui qui parloit de la ſorte, étoit lui-même un fou.)

— L'heureuſe étoile du Marchand lui fit rencontrer ſon avantage dans ce qui ruine ordinairement les autres. Il eſt vrai qu'il dut ſon bonheur à la précaution qu'il prit. Notre homme eſt fin & ruſé. Il déſiroit faire de ſa vieille maiſon une maiſon neuve, & il auroit bien déſiré qu'il ne lui en eût pas coûté un ſou. Il s'a-

dreſſa à un Entrepreneur de ſes amis. Je voudrois, lui dit-il, faire rebâtir ma maiſon, & ne dépenſer que ſoixante mille francs, que je ne tirerois pas même de ma bourſe, mais que je paierois chaque année ſur le loyer de ladite maiſon, ſi l'arrangement que je vous propoſe vous accommode. L'Entrepreneur conſentit à tout, & ſigna un acte bien & duement dreſſé pardevant Notaires, dans lequel il s'obligea à n'être que ſix mois à conſtruire tel bâtiment, qui coûteroit la ſomme de ſoixante mille livres; & le Marchand promit, outre ſes conditions, de lui donner cent louis de pot de vin, ſi dans ſix mois la maiſon étoit bâtie.

L'Entrepreneur intéreſſé, croyant d'ailleurs que ſon ami ne ſeroit pas fâché d'avoir une maiſon plus belle qu'il ne la demandoit, lui fit conſtruire un hôtel ſuperbe. Il n'y a rien à perdre, ſe diſoit-il en lui-même. Au lieu d'avoir hypotheque vingt ans, moi & mes héritiers nous l'aurons pendant un ſiecle; & quand

j'aurai fini, il faudra bien qu'on me paie mon ouvrage. Le Marchand, voyant élever un si magnifique édifice, ne se sentoit pas de joie. Il dissimula son étonnement, & laissa travailler sans rien dire, encourageant par son silence celui qui avec peu faisoit tant de choses.

Qu'arriva-t-il? La maison ne fut achevée qu'au bout d'un an. L'Entrepreneur fournit un mémoire de cent cinquante mille livres. Le Marchand, appuyé de son acte, voulut plaider, & gagna. Il eut pour soixante mille livres un hôtel qui valoit au moins deux fois autant, tandis qu'il ne pouvoit espérer qu'une maison ordinaire. Les cent louis de pot de vin rentrerent aussi dans sa bourse, attendu qu'il n'y eut rien de fini, les six mois expirés. L'avide Entrepreneur fut puni de son manque de foi: les dépenses où il avoit cherché à engager le Marchand, retomberent sur lui. Cette histoire avertit ceux qui font bâtir, qu'ils ne sçauroient prendre trop de précautions.

SUITE DE L'HISTOIRE

du Baron d'Urbin.

CCCXVI^e FOLIE.

LE Baron s'éloigne du conteur en levant les épaules, perſuadé qu'un homme tel que lui n'a pas beſoin de conſeil. L'ouvrage continue de languir, les dépenſes augmentent ſans qu'il ouvre les yeux.

Depuis que ſon château n'eſt qu'un amas de pierres, M. d'Urbin, très-mal logé, eſt ſouvent contraint de prendre l'air. Il ſe promenoit une après-dînée aux environs d'un petit bois : il en voit ſortir une jeune fille, en déſordre, toute effrayée, pouſſant des cris aigus, qui ſe met à courir au travers de la campagne. Il ne doute pas que quelqu'un ne la pourſuive, ou que quelque animal ne l'ait épouvantée. Cependant il eſt bien étonné de n'appercevoir per-

ſonne après elle, & de l'entendre toujours crier au ſecours, en continuant de courir de toutes ſes forces. M. d'Urbin déſire vivement ſçavoir ce qui eſt arrivé à la payſanne ; mais il faudroit de meilleures jambes que les ſiennes pour l'attraper. Il a beau lui crier de ſe raſſurer & de l'attendre ; ſa voix ne fait que l'effrayer davantage. Il commençoit à déſeſpérer d'être jamais éclairci de cette aventure, quand il voit que la payſanne s'eſt laiſſé tomber dans un foſſé. Notre vieux Baron vole à ſon ſecours, auſſi vîte pourtant que le lui permet la caducité de ſes jambes.

Il releve la bergere, qu'il trouve très-jolie ; un peu brune, à la vérité, ſes charmes ſont au moins l'ouvrage de la nature. — Quoi ! c'eſt vous, Monſeigneur ! lui dit-elle. Vous allez apprendre combien je ſuis infortunée. Ecoutez le récit de mes malheurs, & de mes aventures inouies.

AVENTURES ÉTRANGES

de Rosette & de Colin.

CCCXVIIe FOLIE.

COLIN est de tous les bergers du village le berger le mieux fait & le plus aimable. Nous nous connoissons depuis l'enfance. Nous menions nos troupeaux paître dans les mêmes pâturages : sans y songer, nous nous approchions l'un de l'autre, & nous nous amusions à mille jeux innocens. Nous avons grandi ; adieu notre félicité. Je suis devenue sérieuse, le berger est devenu rêveur. J'étois inquiete auprès de lui ; il n'étoit plus si content auprès de moi. Mon pere n'a plus voulu que je gardasse les moutons, parce qu'une jeune fille, dit-il, n'a pas à craindre les loups seulement. Je n'ai vu Colin qu'à la dérobée, & les jours de fête sous l'ormeau. Cependant notre amitié n'a

pas cessé. Il a continué de me faire présent des petits oiseaux qu'il dénichoit au haut des arbres afin de me les offrir, & des plus beaux bouquets de fleurs. C'étoit moi qui ornois de rubans sa houlette. Comme je chérissois ce qui venoit de Colin! Avec quel plaisir il se paroit de ce que je lui avois donné!

Plusieurs bergers se sont déclarés mes amans, & veulent m'épouser. Colin seul a sçu me plaire; ce n'est qu'avec lui que je désire passer ma vie.

Il semble que mon pere ait dessein de me vendre comme son bled, ses bestiaux, ses fruits, son fromage. Quand quelqu'un se présente pour se marier avec moi : Je veux, lui dit-il, que vous ayiez tant de bien, sinon vous n'aurez pas ma fille. Il ne songe point à lui dire : Je veux que vous soyiez aimé de ma fille, sinon elle ne sera jamais votre femme.

CCCXVIII^e FOLIE.

On me marchande, on me met à

l'enchere. Celui-ci offre tant pour m'avoir; mon pere s'écrie que ce n'eſt pas aſſez. Un autre m'eſtime un plus haut prix; il eſt prêt à m'obtenir. Un troiſieme ſurvient, & fait pencher la balance de ſon côté. C'eſt ainſi que je ſuis promiſe & refuſée tour-à-tour. Eſt-ce qu'un mari ne peut être aimable ſans être riche?

J'appris à mon cher Colin que mon pere avoit envie de me marier. Il alla me demander auſſi: il l'aſſura que nous nous aimions dès l'enfance, que nous ne pouvions être heureux qu'en vivant enſemble. — As-tu une ferme, des beſtiaux, des terres? — Non. Je conduis des moutons qui ne m'appartiennent pas, je loge chez les autres, je laboure les terres de mon maître. — Que poſſedes-tu donc? Beaucoup d'argent ſans doute? — Je crois que j'ai une douzaine d'écus. Mais je ſuis robuſte; je pourrai travailler, & gagner du bien, comme tant d'autres. D'ailleurs j'aime votre fille, Roſette m'aime de tout ſon cœur, & mon vieux pere poſſe-

de quelque chofe qui doit me revenir à fa mort. — Il eft jufte de vous marier, répondit mon pere en prenant un bâton. Tenez, voilà ce que je deftine aux gueux qui fe propofent d'entrer dans ma famille. Colin, ne fe fauvant point affez vîte, reçut quelques coups. Il fe feroit bien défendu : il refpecta le pere de fa maîtreffe, & eut la complaifance de s'en laiffer battre. Voilà ce qu'on appelle une véritable preuve d'amour.

CCCXIX^e FOLIE.

Je fus très-affligée de la maniere dont mon pere traitoit celui qui m'étoit fi cher. J'eus bientôt fujet de me chagriner davantage; mon amant reffentit auffi une affliction plus vive : car il fe vit à la veille de me perdre ; & il m'a dit cent fois qu'il aimeroit mieux mourir que d'être féparé de moi.

Dans le nombre de mes amoureux il y a un homme que je hais plus que tous les autres, non-feulement parce qu'il eft haïffable, mais encore

parce qu'il eſt le plus riche, & qu'il peut ſe flatter par conſéquent de m'obtenir. Cet homme s'appelle Pierre-le-Roux. Il a les cheveux, en effet, d'un rouge de feu : ſon viſage eſt noir, ſes yeux ſont petits ; il eſt gros & court, & a les manieres bruſques, & la voix tonnante. Il ne demeure que depuis peu dans le village ; on ne ſçait ni qui il eſt, ni d'où il vient. Tout le monde en général le déteſte, les petits enfans le fuient. On prétend même qu'il eſt ſorcier : on raconte à ſon ſujet des hiſtoires qui font trembler.

Mon pere n'ignore pas l'exceſſive laideur & ce qu'on dit ſur le compte de Pierre-le-Roux. Il le reçut pourtant avec beaucoup de politeſſe, & conſentit avec joie à me le donner pour mari, quoique lui-même ſe ſentît une certaine répugnance à lui parler. L'intérêt le porte à obliger ſa fille à demeurer toute ſa vie avec un homme qui eſt l'effroi du village, tandis qu'il auroit de la peine à y demeurer un ſeul jour. On dit

qu'il y a *comme ça* beaucoup de peres qui donnent à leurs enfans des gens qu'ils feroient bien fâchés de prendre eux-mêmes.

Mon pere me préfenta l'affreux mari qu'il me deftinoit, & me déclara de me préparer à l'époufer dans huit jours. Pierre-le-Roux me dit quelques mots galans avec fa groffe voix, qui faillirent à me faire mourir de frayeur.

CCCXX^e FOLIE.

J'eus beau pleurer, gémir; mon pere fut inflexible. Colin, apprenant que j'allois être la femme d'un autre, tomba dans un état qui fit pitié à tout le monde, excepté à celui qu'il lui étoit le plus important de toucher. Il couroit de tous côtés fans fçavoir où il alloit, & tenoit des difcours qui le faifoient prendre pour un fou, à ceux qui ignoroient fon défefpoir.

Le jour des noces approchoit; j'avois déja reçu les préfens qu'on fait ordinairement à fa future. Colin,

entraîné par sa douleur, après avoir erré de côté & d'autre, fut s'asseoir auprès du château de cette vieille Dame, assez voisin du vôtre. La tête appuyée contre un arbre, il se mit à pleurer, & à pousser les hauts cris. La vieille Dame l'apperçut de sa fenêtre ; elle l'envoya prier par un de ses gens de venir lui parler. Le bruit commun est qu'elle aime les beaux garçons, & qu'elle a des entretiens particuliers avec tous ceux qu'elle rencontre. Colin resta renfermé plusieurs heures avec elle. Il n'a jamais voulu me dire ce qu'il y put faire si longtemps : seulement, quand je le pressois trop de me découvrir la vérité, il sourioit, me répondoit que je ne devois pas encore être si sçavante. Il a continué quelque temps à avoir des secrets à lui dire. Je vous avoue que cela m'a fait beaucoup de peine, sans que j'en sçache la raison.

La premiere fois qu'il sortit de chez la Dame, elle lui donna une grande bourse pleine d'or. Il courut

la montrer à mon pere, qui le reçut très-poliment.

CCCXXI^e FOLIE.

Après avoir vu que la bourſe contenoit cinquante beaux louis d'or, & après avoir appris que mon amant étoit protégé par la vieille Dame de condition, mon pere ne s'en tint pas à des politeſſes. Il ſe reſſouvint que M. Colin, car il ne l'appella plus Colin tout court, étoit un garçon de mérite : il approuva le goût que j'avois montré en l'aimant, & nous prenant chacun par la main, il nous dit de nous regarder déja comme mari & femme.

Je vous laiſſe à juger de la joie que nous reſſentîmes. Le vilain Pierre-le-Roux fut congédié. Je lui rendis de bon cœur ſes préſens, que je déteſtois autant que ſa perſonne. Colin me donna un corſet, une cotte de belle ſiamoiſe, pluſieurs joyaux. Tout cela n'étoit pas auſſi riche que les dons de Pierre-le-Roux; mais

que je le reçus avec bien plus de plaiſir ! Les jours qui s'écoulerent juſqu'à celui où devoit ſe faire la noce, ne furent que des jours de fête. Je voyois mon berger ſans qu'on y trouvât à redire ; j'étois heureuſe, & l'on m'aſſuroit que je ſerois encore plus contente. La veille de notre bonheur arriva ſans que je l'euſſe preſque déſiré, tant ma félicité actuelle m'en laiſſoit peu ſouhaiter une plus grande. Colin ſe retira de bonne heure dans la ferme où il demeuroit, en me promettant de me venir prendre le lendemain de grand matin, pour me conduire à l'égliſe.

CCCXXII^e FOLIE.

Dès qu'il fut jour, je m'habillai, non afin de paroître plus belle aux gens de la noce, mais afin que Colin me trouvât encore plus jolie qu'à l'ordinaire. Hélas ! je l'attendis plus d'une heure après m'être parée. Nous penſâmes qu'il s'étoit peut-être rendu à l'égliſe ; nous y fûmes, il n'y étoit pas. Je commençai à craindre

quelque triste événement. Ce berger si tendre, si fidele, me disois-je, m'auroit-il abandonnée, à la veille de s'unir avec moi? Les richesses de cette vieille Dame l'ont ébloui sans doute. Je pleurai sans découvrir à personne ce que je pensois; & chacun s'efforçoit de me consoler. Mon pere, un peu déconcerté d'un si long retard, courut lui-même chercher Colin. On lui dit qu'on ne l'avoit point vu la veille, & qu'on ne sçavoit ce qu'il étoit devenu. Quelle fut ma douleur quand j'appris cette nouvelle, & quand on l'eut vainement cherché dans tout le village & aux environs!

C'est ainsi que la noce fut interrompue; c'est ainsi que je devins tout-à-fait malheureuse, dans l'instant que je croyois toucher à mon bonheur. Il me fallut retourner chez mon pere, & renoncer à l'espoir d'être la femme de mon amant. Colin ne reparut plus dans le village. Toutes les recherches qu'on fit furent inutiles. Un départ aussi prompt n'étoit

point naturel ; on ne douta pas que le diable ne l'eût emporté : une aventure arrivée depuis peu me força de le croire. Ah ! l'on a bien raiſon de dire que le malin eſprit en veut à notre félicité, s'il s'empare des amans, & s'il vient troubler les plaiſirs de deux cœurs qui ſe chériſſent. Je vais vous raconter l'hiſtoire qui me convainquit que Colin étoit devenu la proie du démon. La foi nous eſt recommandée.

ÉTONNANTE AVENTURE

d'un Voyageur.

CCCXXIII^e FOLIE.

Un Voyageur, monté ſur un fort joli cheval, vint deſcendre, il y a pluſieurs années, dans la plus fameuſe auberge du village. Il étoit aſſez bien mis, bel homme, d'une figure intéreſſante; mais il paroiſſoit triſte, rêveur, & pouſſoit même à chaque

inſtant de profonds ſoupirs. On a ſçu depuis d'un domeſtique qu'il menoit avec lui, que ſon chagrin venoit des pertes qu'il avoit eſſuyées dans ſon commerce, & de ce qu'il ſe trouvoit ſans argent, tandis qu'il étoit à la veille d'épouſer une Dame qu'il aimoit beaucoup. Après que le Voyageur ſe fut repoſé un moment dans ſa chambre, comme il n'étoit pas encore nuit, il voulut aller ſe promener dans la campagne, & ne permit point à ſon domeſtique de le ſuivre. Déplorant ſon mauvais ſort, il prit le premier chemin qui ſe préſenta. Comment pourrai-je avoir de l'argent? s'écria-t-il tout haut quand il ſe vit ſeul. Que je ſuis malheureux! Me voilà ruiné ſans reſſource. On dit qu'il y a des démons, de mauvais eſprits: ah! plût au Ciel que cela fût vrai! Le Voyageur, dans ſon déſeſpoir, prononça des paroles qui font frémir. Il jura de ſe donner au diable, s'il lui apportoit une certaine ſomme dont il avoit beſoin.

Il

Il eut à peine achevé cet affreux ferment, qu'il fe trouva au milieu de trois chemins. Il alloit retourner fur fes pas, dans la crainte de s'égarer, lorfqu'il apperçut un homme devant lui, vêtu d'un habit rouge, bordé de larges galons, qui, l'abordant d'une maniere polie, lui dit : Je connois votre fituation, & je viens la faire ceffer. Voilà cent mille francs en or dans ce fac, que je vous prête volontiers, à condition que vous me ferez un billet écrit de votre fang, par lequel vous promettez de vous acquitter avec moi, & de me fervir vous-même de paiement, fi vous n'êtes point en état de me rembourfer. Le Voyageur auroit bien dû fe douter qu'il parloit au Diable. Il l'ignora, ou fit femblant de ne pas s'en appercevoir. Il ouvrit le fac qu'on lui préfentoit, compta les louis d'or dont il étoit rempli, s'affura qu'il contenoit cent mille francs. Au comble de la joie, il fe fit une piquure au bras avec un canif, écrivit de fon propre fang le billet dans les

termes prescrits, remercia l'inconnu du signalé service qu'il lui rendoit, & se hâta de regagner son auberge, chargé du précieux fardeau qui rétablissoit sa fortune.

CCCXXIVe FOLIE.

On fut bien étonné de l'air de satisfaction du Voyageur. Autant il étoit sorti triste & mélancolique de l'auberge, autant il y rentra satisfait & de bonne humeur. Pourquoi donc l'argent agit-il sur le corps? Ceux qui n'en ont pas sont chagrins, maussades; dès qu'ils en possedent un peu, ils se réveillent, & sont gais & contens. Le domestique du Voyageur ne sçavoit que penser du changement de son maître; il ouvrit de grands yeux en lui voyant poser sur la table un sac qu'il jugea rempli d'or. Ne crois pas que je vienne de voler quelqu'un, lui dit-il gaiement. Je veux bien avoir la complaisance de te conter mon aventure; mais n'en parle à personne. Le domestique épouvanté eut d'abord envie de prendre la fuite,

& de s'éloigner d'un homme en commerce avec le diable. Il remontra en vain à son maître le danger qu'il couroit ; ses alarmes, ses sages discours ne firent aucune impression.

Avant de se coucher, le Voyageur voulut encore promener ses yeux sur son or : il ouvrit le sac, & demeura immobile en n'y trouvant que des feuilles de chêne.

CONCLUSION

de l'étonnante Aventure du Voyageur.

CCCXXV^e FOLIE.

On ne doit point se fier au démon; il ne désire que de nous tromper, & se rit des maux qu'il nous cause. Le malheureux Voyageur en fit la funeste expérience. Il est à présumer qu'il maudit la malice & la tromperie du mauvais Ange, & qu'il ne dormit pas aussi bien qu'il se l'étoit promis.

A la pointe du jour il se leva; dans le dessein de continuer son voyage. Il s'apprêtoit à monter à cheval, son domestique lui tenoit l'étrier, quand un grand homme noir, les yeux étincelans, deux cornes au front, parut tout-à-coup à ses côtés. — Tu m'as promis, lui dit-il en le retenant par le bras, de t'acquitter avec moi, ou de servir toi-même de paiement. Tiens, voici ton billet. — Accorde-moi du temps, répondit le Voyageur d'une voix tremblante. — Nous n'avons rien limité, répliqua l'esprit de ténebres; ainsi tu dois me payer au plutôt. — Oses-tu, s'écria le Voyageur, parler de la sorte, toi qui, au lieu de louis d'or, ne m'as donné que des feuilles de chêne? — Tu as été content, reprit le démon; je dois l'être à mon tour: voilà ton billet, encore une fois. — Le Voyageur interdit se troubla, la frayeur s'empara de ses sens. S'il avoit jeté la moindre chose à ce créancier d'une nouvelle espece, il l'auroit contraint de s'éloigner de lui;

car le démon ne peut refuser tout ce qu'on lui jette : il l'emporte en rugissant, & c'est le seul moyen qu'on ait de s'en défaire. Le Voyageur n'étant point instruit de ce qu'il falloit pratiquer, devint la victime de l'ennemi des hommes, qui, le saisissant au travers du corps, s'envola dans les airs avec sa proie, enveloppé d'un nuage enflammé, d'où partoient d'horribles éclairs, & dans lequel on entendoit gronder le tonnerre.

Cette histoire est certainement arrivée : tout le village vous la racontera. Une preuve infaillible qu'elle est très-vraie, c'est que l'auberge où logea l'infortuné Voyageur, s'appelle l'auberge du Diable, & qu'on y voit pour enseigne un démon emportant un homme, qui laisse tomber une bourse remplie de feuilles de chêne.



SUITE

des Aventures étranges de Rosette.

CCCXXVIe FOLIE.

Vous voyez, Monseigneur, que j'avois raison de craindre que le diable n'eût emporté mon cher Colin. Je m'étonnois cependant beaucoup qu'il se fût emparé d'un amant; j'aurois été moins surprise s'il eût enlevé un mari : au moins les discours que j'ai toujours entendu tenir, m'auroient fait paroître la chose plus naturelle.

Ce n'étoit pas assez des regrets que j'avois de la perte de Colin, pour me rendre malheureuse; il fallut encore que le maudit Pierre-le-Roux formât de nouveau le dessein de m'épouser. Comme il étoit le plus riche de ceux qui pouvoient prétendre à ma main, depuis que mon berger ne paroissoit plus, mon pere

écouta ses propositions; ils conclurent ensemble que je serois dans peu de jours Madame Pierre-le-Roux. Le vilain mari qu'on me destinoit vint insulter à mes douleurs, en me déclarant d'un air joyeux, que j'allois bientôt être sa femme. Il ne fut point rebuté de l'air triste avec lequel je reçus cette nouvelle, & des larmes qu'il me vit répandre. Je crus que son peu d'esprit l'empêchoit de connoître la cause de mes pleurs, & de la maniere dont je répondois à ses caresses. Il me sembla qu'en lui découvrant nettement que je ne pouvois le souffrir, il ne seroit plus tenté de m'épouser. Je lui déclarai donc que je ne l'aimois point du-tout, qu'il m'étoit même odieux; que je ne chérissois que Colin, auquel je voulois être attachée toute ma vie. Ce discours ne fit point l'effet que je devois naturellement en attendre: Pierre-le-Roux n'en fit que rire, & me quitta pour aller hâter le jour des noces.

CCCXXVII^e FOLIE.

Plutôt que de me voir la femme d'un si vilain homme, j'aurois fui loin du village. Renfermée dans ma petite chambre, je songeois déja où je pourrois me réfugier; des cris de joie me tirerent de ma rêverie. Ah! le voilà, le voilà, disoit-on. Que ces deux amans vont avoir de plaisir! Et j'entendis qu'on entroit en foule dans la maison. Quelle fut ma surprise de me voir dans les bras de Colin! Cet aimable berger, en arrivant, courut tout de suite me chercher. Ses amis, ses parens s'efforcerent en vain de le retenir, & prirent le parti de le suivre chez mon pere. Sans craindre la présence de tant de monde, j'embrassai cent fois Colin, je l'appellai mon amant, mon cher ami : je ne commençai à ressentir un peu de honte, que lorsque je ne sçus plus quelles caresses lui faire. Voyez pourtant ce que c'est que l'amour! Une chose qui montre encore combien l'on est singulier en

aimant, c'eſt que je ne regardai Colin avec attention qu'après avoir demeuré une demi-heure avec lui. Je m'apperçus enfin qu'il avoit une cocarde à ſon chapeau, un habit d'uniforme, & un large ſabre à ſon côté.

J'allois lui demander ce que tout cela ſignifioit, quand je vis entrer mon pere, qui s'approcha de Colin d'un air de mauvaiſe humeur, & reçut très-mal ſes politeſſes. Le berger pénétra la cauſe de ſes froideurs. J'eſpere, lui dit-il en ſouriant, que vous n'avez pas oublié que je dois épouſer votre fille ? Pour moi, qui n'ai pas perdu la mémoire, voilà ce que j'apporte en mariage. A ces mots il tira de ſa poche pluſieurs poignées de louis, qu'il répandit ſur la table. Mon pere ſe radoucit, l'embraſſa, lui dit qu'il étoit enchanté de le revoir, qu'il prétendoit que ſa fille n'eût point d'autre mari que M. Colin. Il ſortit, engageant tout le monde à l'imiter, afin de nous laiſſer goûter la ſatisfaction de nous entre-

tenir, & courut congédier le vilain Pierre-le-Roux.

HISTOIRE

de Colin.

CCCXXVIII^e FOLIE.

JE demandai alors à Colin pourquoi il avoit disparu lorsque nous allions être mariés. Voici ce qu'il me raconta:

— Je gagnois ma chaumiere, m'occupant du bonheur dont j'étois prêt à jouir : deux soldats qui faisoient des recrues, m'aborderent, & m'engagerent à venir boire avec eux à la santé de ma future. Nous prenons part, me dirent-ils, à la joie qui vous anime. Rosette votre prétendue est tout-à-fait gentille; nous voulons vuider quelques bouteilles à son honneur. Ces deux soldats m'avoient toujours paru de braves garçons : ils étoient mes amis depuis long-temps,

& ils ſont nés dans le village. Pouvois-je me défier de leurs careſſes ? Pouvois-je croire qu'ils euſſent deſſein de me tromper ? Mais ils me tendoient un piege : l'intérêt leur fit oublier que j'étois leur ami, leur compatriote, que je me livrois avec confiance entre leurs mains. Il eſt bien étonnant que les défenſes qu'on a faites aux racoleurs ne leur en impoſent pas, & qu'ils continuent à ſurprendre la bonne foi de ceux qu'ils veulent rendre militaires. Eh ! n'eſt-ce que par la violence qu'on peut réſoudre les François à ſervir leur Roi ?

Je ſuivis mes deux ſoldats dans leur cabaret. Ils ſe firent donner une chambre, & en fermerent ſoigneuſement la porte, après qu'on nous eut ſervi pluſieurs cruches remplies de vin. Je bus ſi ſouvent à ta ſanté, ma chere Roſette, que je commençai à déraiſonner. Mes perfides amis m'excitoient à vuider maintes raſades, en me diſant que je devois boire pour l'amour de toi. Ils entonnerent des chanſons bachiques ; je fis cho-

rus. Nous en chantâmes ensuite de galantes, & ma voix reprit de nouvelles forces. Je cessai bientôt de parler de ma maîtresse. Les deux soldats connurent par-là que j'étois dans l'état où ils désiroient me mettre. Leur bonne humeur redoubla. Ils m'engagerent à chanter avec eux des couplets grivois composés à l'armée. Sçais-tu bien, dit tout-à-coup l'un des racoleurs, que Colin a l'air guerrier? Cornon-d'un-bleu! s'écria l'autre, c'est grand dommage qu'il se marie. Tiens, vois comme cela lui sied, poursuivit-il en attachant une cocarde à son chapeau. Je veux lui faire essayer mon habit, reprit son camarade. J'endossai le harnois militaire. Ils me mirent une épée au côté, me firent des moustaches à la grenadiere, & s'écrierent que j'avois tout l'air d'un héros. Je les laissois contenter leur fantaisie; je croyois ne me prêter qu'à un badinage. Ces Messieurs allumerent leurs pipes, & m'engagerent à fumer aussi. Je m'en acquittai de la meilleure grace du mon-

de, me promenant dans la chambre d'un air martial, le chapeau sur l'oreille. Colin fait voir clairement, s'écria l'un des soldats, qu'il a été aussi-bien élevé qu'un Fermier-général. Je gage qu'il écrit comme un Procureur. On me présenta un morceau de papier, afin que je fisse admirer mon écriture. J'y traçai mon nom ; on trouva que j'avois la main belle. Enchantés de mes talens, les racoleurs firent apporter de l'eau-de-vie, & me proposerent de boire à la santé du Roi. Aurois-je été François, si j'avois refusé d'y consentir ? Je bus donc rasade à la santé du Roi, avec autant de satisfaction qu'à la tienne. J'allois recommencer ; mais je tombai sous la table, plongé dans un profond sommeil.

CCCXXIX^e FOLIE.

Je ne sçais combien de temps je dormis. En me réveillant je me trouvai couché tout habillé sur un méchant grabat ; je me vis dans une chambre noire, enfumée, qui m'étoit

tout-à-fait inconnue. Elle étoit garnie de lits pareils à celui où je gisois. Je crus d'abord être dans un hôpital. Les murailles étoient barbouillées de figures hideuses peintes avec du charbon, & bordées de fusils, d'épées, de harnois militaires. Au milieu de cette chambre pendoit, en guise de lustre, une énorme tête de bœuf, encore toute sanglante. Je me frottai long-temps les yeux, m'imaginant que je rêvois. Persuadé enfin que je veillois réellement, je contemplai en silence les figures que je voyois aller & venir dans cette bizarre demeure. Il n'étoit pas trop possible de les discerner à travers les tourbillons de fumée qui sortoient des morceaux de pipes qu'elles avoient à la bouche. C'étoient des soldats en robe de chambre, en bonnet de nuit & en pantoufles, c'est-à-dire ayant un bonnet de drap sur la tête, aux armes du Roi, dont la pointe, recourbée en arriere, leur descendoit jusqu'au milieu du dos; une grosse veste, & des sabots aux pieds. Mes

yeux commençant à distinguer les objets, j'apperçus mes deux amis qui jouoient tranquillement aux cartes sur le bout d'une table. Leur aspect me rassura. Je les appellai de toutes mes forces. Dès qu'ils entendirent ma voix, ils quitterent les cartes, & vinrent à mon lit. Tu fais bien de te réveiller, me dirent-ils: l'heure de l'exercice approche; notre Sergent t'a déja demandé plusieurs fois. O Ciel! qu'entends-je? m'écriai-je. Dans quel lieu m'avez-vous transporté? Tu es dans le vieux château de la ville de Rouen, me répondirent-ils, à dix lieues de ton village. Pendant ton sommeil léthargique nous t'avons fait mettre sur une charrette, & conduire ici. Ah, malheureux! leur dis-je, que vous ai-je fait pour me trahir aussi indignement? Ma chere Rosette, que va-t-elle penser de moi? Mais je cours bien vîte me jeter à ses pieds. Quoi! me répliquerent-ils en me retenant, avez-vous oublié que vous êtes soldat? Voilà votre engagement fait

dans les formes. Alors ils me montrerent un papier où je vis ma signature. Je m'apperçus trop tard qu'en le pliant d'une certaine maniere, ils m'avoient fait mettre mon nom au bas d'un écrit dans lequel je déclarois m'engager de bonne volonté. Je protestai qu'on m'avoit surpris. Ne conviendrez-vous pas, me dirent les traîtres, que vous mîtes à votre chapeau une cocarde, & que vous endossâtes l'habit d'ordonnance ? J'avouai que cela étoit vrai. Eh bien, reprirent-ils, c'en est assez pour être soldat. Mais, ajouterent-ils, n'avez-vous pas bu à la santé du Roi ? Oui sans doute, répondis-je. Oh bien, mon ami ! répliquerent les perfides, sçachez que par-là vous vous êtes engagé de vous-même. Ainsi donc, m'écriai-je, vous voulez qu'on se repente d'une action où nous portent l'amour & la reconnoissance. Ah ! tous les François, selon vous, seroient contraints de se faire soldats, puisqu'il n'en est pas un seul qui refusât de boire à la santé d'un Roi qu'il chérit.

CCCXXXe FOLIE.

A la fin de ce dialogue, je me rappellai que j'avois ſur moi tout mon tréſor quand j'entrai dans le funeſte cabaret. Je le cherchai avec inquiétude dans mes poches, & n'y trouvai pas un ſou. Furieux de ce dernier malheur, qui m'ôtoit l'eſpoir d'obtenir de ſi-tôt ma liberté, je traitai les deux ſoldats de coquins, de voleurs. Ils jurerent encore plus háut que moi. Indigné de leur inſolence, & voulant me venger de leur ſcélérateſſe, j'allois me jeter ſur eux. Le Sergent accourut au bruit que nous faiſions. Ce Sergent étoit un homme terrible, qui avoit contracté au milieu des armes une dureté de caractere que rien ne pouvoit adoucir. Il étoit la terreur de ſa compagnie : l'on peut dire que s'il ſe rendoit auſſi redoutable à l'ennemi, c'étoit un des plus grands héros de la France. On le voyoit marcher d'un air menaçant, toujours armé d'un bâton, qui lui ſervoit à châtier rude-

ment les ſoldats à la moindre faute qu'ils commettoient, comme ſi les braves gens qui répandent leur ſang pour la patrie, ne méritent pas des égards, & l'eſtime de ceux qui les commandent.

Ce terrible Sergent, ſans s'informer du ſujet de la querelle, ſans vouloir m'entendre, m'ordonna de marcher à l'exercice. Il me parla d'une voix ſi tonnante, d'un ton ſi capable de m'épouvanter, que je n'oſai lui déſobéir. Je chargeai ſur mon épaule un fuſil d'une peſanteur affreuſe, & je fus me mettre en rang d'oignon avec de pauvres diables comme moi, qui n'en étoient encore qu'au noviciat. Là, tout en pliant ſous le poids de mon arme meurtriere, il me fallut pirouetter ſur le talon, trotter, galopper, frapper la terre du pied comme un cheval. Pour comble de fatigue, j'étois contraint de remuer mon lourd fuſil de même que s'il n'eût été qu'une baguette. Le terrible Sergent nous commandoit, mettant à tout

ce qu'il disoit des juremens énergiques. Ventre d'un diable! à droite. Par la mort! à gauche. Escadron de Belzébut, marchez. F. & B. arrêtez. Mes camarades & moi, tremblans comme la feuille, nous obéissions avec docilité, sans trop sçavoir ce que nous faisions. Nous ressemblions assez à des marionettes qu'on agite à l'aide de plusieurs fils, & qui n'ont assurément nulle idée de tout ce qu'elles exécutent. Le terrible Sergent, afin de nous donner lieu de réfléchir, & se piquant de rendre nos actions moins machinales, nous régala d'une volée de coups de bâton. Rien n'est plus propre, disoit-il, à rappeller les esprits. La moindre faute que la mal-adresse ou l'ignorance nous faisoit commettre, étoit écrite sur nos épaules en caracteres très-lisibles. Enfin ce rude exercice finit : nous nous retirâmes rompus de coups, & bien plus instruits de la pesanteur du bras de notre Sergent, que des évolutions militaires.

Pendant tout le temps que j'ai été ſoldat, j'ai mené cette vie agréable. Nous faiſions l'exercice quatre fois la ſemaine, & c'étoit toujours la même choſe : nous nous fatiguions ſans rien apprendre, parce que la crainte glaçoit nos ſens ; & Monſieur notre Sergent ſe fatiguoit auſſi à faire faire l'exercice à ſon bâton ſur nos épaules.

RUSES SINGULIERES
de quelques Racoleurs.

CCCXXXI[e] FOLIE.

J'APPRIS que je n'étois pas le ſeul que l'adreſſe des racoleurs avoit conduit dans le piege. Il eſt étonnant combien ces gens-là ſçavent employer de ruſes afin d'enrôler ceux qui ne ſe tiennent pas ſur leurs gardes. Mes compagnons d'infortune devinrent bientôt mes amis, & ſe firent un plaiſir de me raconter par

quelle adreſſe on les avoit rendus guerriers.

— J'étois prêt à rentrer chez mon pere, me dit l'un, lorſqu'en traverſant une rue je vis un homme ramaſſer preſque à mes pieds un très-beau diamant. Cette bague ſeroit-elle à vous ? me demanda-t-il. J'eus l'honnêteté de répondre que non. Eh bien, Monſieur, il eſt juſte que vous en ayiez votre part, puiſque je l'ai trouvée tout auprès de vous, s'écria l'inconnu. J'admirai la délicateſſe de ſes ſentimens ; & charmé de ma bonne fortune, je le ſuivis chez un Bijoutier, qui lui compta cent écus, dont il m'obligea de prendre la moitié, en me priant de venir boire bouteille dans un cabaret où le vin étoit excellent. Cet homme me paroiſſoit trop plein de probité, je lui avois trop d'obligation pour ne pas conſentir à ſa derniere demande. Nous fûmes à peine entrés dans le cabaret qu'il m'avoit déſigné, que pluſieurs hommes armés ſortirent de derriere une tapiſſerie ;

ſe jeterent ſur moi, me forcerent, le piſtolet ſous la gorge, à ſigner mon engagement.

CCCXXXII^e FOLIE.

— Inſtruit des ſtratagèmes que les racoleurs mettent en uſage, me dit un autre de mes compagnons, & né dans une ville où ils exercent le plus leurs fourberies, je ne croyois pas avoir lieu de craindre d'être un jour leur victime. Je venois même de me garantir d'un de leurs tours, & de m'acquérir par ma prévoyance la réputation d'homme d'eſprit, quand je me laiſſai prendre, comme tant d'autres, aux pieges qu'ils tendent tous les jours aux jeunes gens. Avant de vous inſtruire de ma défaite, je veux vous apprendre ma victoire.

Je me promenois un jour dans une très-belle galerie, bordée de tableaux peints par Rubens. J'entendis deux Abbés ſe diſputer avec chaleur : je m'approchai, afin de ſçavoir ce qui les animoit de la ſorte. Un d'eux s'écria : - Je gage vingt - cinq louis.

L'autre consentit à la gageure; & se tournant de mon côté : Jugez-nous, Monsieur, me dit-il; je m'en rapporte à vous. De quel Peintre sont ces tableaux? De Rubens, répondis-je. J'ai donc gagné, s'écria celui qui venoit de me parler, puisque Monsieur prétend qu'ils sont de Lebrun. L'autre petit-collet, un peu confus, tira sa bourse, & paya sa gageure. Celui à qui je venois de donner gain de cause, me pria de venir avec eux prendre ma part d'un bon souper qu'il vouloit payer. J'y consentis avec plaisir. Qu'avois-je à craindre dans la compagnie de deux Abbés?

Cependant je fis quelques réflexions. Il ne me parut point naturel qu'un homme un peu instruit ignorât de quel Peintre étoient les tableaux d'une galerie aussi célebre. Ce souper me parut suspect. Pour prévenir tout accident, je déclarai à mes deux Abbés que je me rappellois d'une affaire qui m'obligeoit à les quitter. A l'instant je les vis déconcertés : ils se parlerent tout

bas, & s'efforcerent ensuite de me retenir. Voyant que je persistois à vouloir m'éloigner, ils changerent de ton, me prirent au collet, jurerent que je les suivrois de force ou de gré. Alors deux soldats s'approcherent de nous l'épée à la main, criant que j'étois un fripon. J'eus recours à la légéreté de mes jambes, qui me sauva du péril qui menaçoit ma liberté.

CONCLUSION

des Ruses singulieres des Racoleurs.

CCCXXXIII^e FOLIE.

APPRENEZ maintenant, continua le jeune homme de famille, comment je me laissai surprendre. Passant dans une rue écartée d'un des fauxbourgs de la grande ville où je suis né, je rencontrai deux hommes très-bien mis, qui, marchant à quelque distance de moi, paroissoient fort

en

en colere l'un contre l'autre. Les paroles piquantes qu'ils se répondoient mutuellement, augmentant leur fureur, ils s'arrêterent, mirent l'épée à la main, & se pousserent de terribles bottes. Je fus contraint d'être spectateur de leur combat. Je n'eus pas le temps de m'impatienter : l'un, des plus animés, s'exposant trop, reçut un grand coup d'épée, & tomba à la renverse. Son ennemi prit aussi-tôt la fuite. La rue où les deux champions venoient de s'attaquer, n'étant bordée de chaque côté que par une longue muraille, le blessé pouvoit mourir sans secours. Je m'en approchai charitablement. Ah, Monsieur ! me dit-il d'une voix foible, conduisez-moi, au nom de Dieu, chez le premier Chirurgien. Je sens que je n'ai pas une heure à vivre. Je le pris sous le bras, le soutenant le mieux qu'il m'étoit possible. Tandis que nous marchions, son sang couloit en abondance. Que je vous ai d'obligations ! me disoit-il. Je soupçonne que le

malheureux qui m'a réduit en cet état, eſt un coquin de racoleur. Défiez-vous de pareilles gens. Ils cherchent diſpute à ceux dont la taille leur plaît. On veut leur tenir tête; la garde accourt; on met en priſon celui qui eſt inſulté; il n'en peut ſortir qu'en ſe faiſant ſoldat.

Tandis que le bleſſé me parloit de la ſorte, & qu'il achevoit de gagner ma confiance, je vis en groſſes lettres le nom d'un Chirurgien : je le conduiſis chez l'Eſculape, dont la maiſon me parut un peu obſcure. On nous fit entrer dans une grande vilaine chambre, où je fus bien ſurpris de trouver le ſpadaſſin qui venoit de montrer ſa valeur, & une douzaine de garnemens avec lui. Mon bleſſé prit alors des forces; & tirant de deſſous ſon habit une veſſie où il y avoit encore un peu de ſang : Je n'en ai plus beſoin, s'écria-t-il; voilà notre homme pris. Les ſcélérats m'entourerent, & m'avertirent en amis de m'enrôler de bonne grace. Je voulus

réſiſter ; dix épées furent auſſi - tôt tournées contre ma poitrine. L'amour de la vie m'obligea de ſigner mon engagement. Mes nouveaux camarades m'embraſſerent ; ils prétendirent avoir procuré au Roi un bon ſoldat.

Fin du ſecond Volume.



